63064

# HISTOIRE
# LITTERAIRE.

# HISTOIRE LITTERAIRE DE MONSIEUR DE VOLTAIRE

PAR

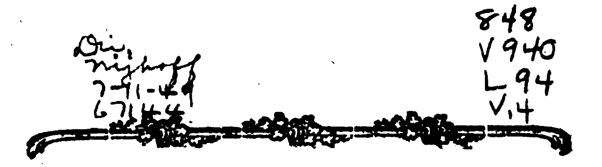
MR. LE MARQUIS DE LUCHET. Jean Pierre Louis de la Roche du Maine



*TOME IV.*

A CASSEL,

IMPRIMÉ CHEZ P. O. HAMPE. 1780.




# AVERTISSEMENT.



Il n'eſt pas rare de rencontrer des perſonnes qui préferent la Proſe de Mr. de *Voltaire* à ſes Vers. Mais ce qui n'eſt pas commun, c'eſt de trouver un grand Poëte auſſi inſtruit qu'il l'étoit. Ce que nous appellons les Sçavans ſoutiennent avec complaiſance qu'il n'a fait qu'éffleurer les objets. Faut-il toûjours répéter ce qui s'eſt écrit ſur une matiere, & ne vaut-il pas mieux ſuppoſer que les Lecteurs connoiſſent les ſources & peuvent à leur gré les conſulter? Nous avons aujourd'hui tant de compilations par

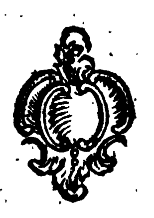
ordre alphabétique. Rien n'eſt plus facile que de paroître érudit. Les Ecrivains vraiment inſtruits diſent ſeulement ce qui n'eſt pas dans les vaſtes dépôts des connoiſſances humaines.

Il faut dans ce *Volume* chercher l'Hiſtorien & le Littérateur philoſophe. Si on le conſidere comme peintre des mœurs & des hommes, on rendra juſtice, à la ſageſſe & à la beauté du deſſin, à la richeſſe & à la fraicheur de ſon coloris. Si on l'enviſage comme Littérateur, ſemblable à l'abeille infatigable, qui compoſe un miel délicieux du ſuc de mille fleurs, ſes opuscules ſont l'eſſence de ce qu'on a penſé ſur chaque objet.

Pluſieurs perſonnes nous ont écrit qu'un Commentaire de tous ſes ouvrages exigeroit le travail de pluſieurs hommes & formeroit une longue ſuite

de Volumes. Rien n'eſt plus certain. Nous n'avons jamais penſé à donner un pareil Commentaire. Nous nous ſommes propoſés de préſenter le tableau de l'eſprit de Mr. de *Voltaire*, de dire quel ſort ont eu ſes productions, comment les hommes les ont accueillies, mais non de les analyſer, & de décider ſi elles ont été bien ou mal jugées. Les reflexions qui précédent le troiſième Volume expliquent clairement le but de notre travail, & ne nous ont cependant pas ſauvé de quelques reproches. Nous diſons donc encore que notre qualité d'Hiſtorien, nous impoſoit la loi de raconter fidellement ce que Mr. de *Voltaire* avoit fait pour inſtruire & amuſer ſes comtemporains, & le ſuccès qu'avoit eu ce double projet. Les diſcuſſions étrangeres à ces deux points, n'entroient point dans notre plan.

N. B. Nous prions inſtament les lecteurs de conſulter l'*Erratà* qui eſt à la fin de ce 4me. Volume. La Ponctuation eſt quelque fois ſi mal miſe que des phraſes ſont inintelligibles. Des maladies, des abſences forcées n'ont pas toûjours permis de revoir l'ouvrage & des fautes d'impreſſion ſe ſont jointes aux fautes plus nombreuſes & plus importantes de l'Auteur.





# HISTOIRE LITTERAIRE DE MONSIEUR DE VOLTAIRE.

## HISTOIRE DE CHARLES XII.

Jusqu'ici nous avons vû un Littérateur agréable répandre ſur tous les genres les fleurs du bel-eſprit. Conſidéré ſous un autre aſpect, c'eſt un Philoſophe qui trouve dans l'Hiſtoire d'utiles & grandes leçons, les ſeules qu'on oſe donner aux Rois & les ſeules qui demeurent gravées dans l'eſprit des peuples.

Admirons les ressources enchanteresses de la Poësie, mais convenons aussi qu'un art dont le mérite principal est la fiction, ne peut pas plaire à tous les âges. Vivre sans cesse avec des Etres imaginaires, estimer des vertus supposées, s'attendrir pour des malheurs qui n'ont affligé personne, sont des jouissances que la reflexion trouble & que la raison empoisonne tout à fait. Mais se porter au milieu des Nations qui ont été; contempler de grands hommes créateurs de la félicité & de la gloire de leur patrie; examiner ces loix sages & bienfaitrices, gardiennes vigilantes des mœurs & de la tranquillité domestique; connoître en détail ces institutions sages qui dans l'heureuse & simple Antiquité formoient les premieres années, & assuroient à la vieillesse le respect & les soins consolateurs; telles sont les

images douces & pures que préſentent à nos yeux les ſiécles anciens. Elles portent tout à la fois dans l'ame le bonheur & l'émulation.

Malheureuſement la plûpart des Hiſtoires ſe reſſentent un peu de leur origine. On ſait que les premiers Annaliſtes des Nations étoient des Poëtes. C'eſt une Muſe qu'ils invoquoient & non la vérité. Or ces Demi-Déeſſes qu'on appelloit les filles de mémoire aimoient les ornemens & embelliſſoient tous les objets.

Mr. de *Voltaire* né pour opérer plus d'une revolution utile chercha avec ſuccès la façon de concilier dans la narration la fidélité & les graces, & à ces deux premieres qualités il joignit la Philoſophie, étrangere juſqu'à lui, plus encore à l'Hiſtoire qu'aux autres parties de la Littérature. Cette tache étoit d'autant plus difficile à

remplir qu'il falloit faire paſſer les eſprits du merveilleux qui ſéduit, échauffe, entraine, à la vérité qui agit lentement & s'inſinue ſans effort.

La vérité hiſtorique doit être conſidérée ſous deux faces. Sous une, ſon premier devoir eſt de citer fidellement, de marquer les dattes, de ne pas confondre ou défigurer les noms, de ne point altérer ou diſſimuler les faits. Ce mérite eſt grand ſans doute; mais il en eſt un autre bien plus eſſentiel, c'eſt de dévoiler l'eſprit qui a préſidé à telle ou telle opération, guidé tel homme d'État, & préparé telle révolution. Ce monde eſt un Théatre immenſe ſur lequel la Religion & la politique ont donnés & donnent tour à tour d'étranges Scènes. Quel intérêt y prendra-t-on ſi l'on ne connoît pas les perſonnages, les motifs qui ont excité les paſſions,

les causes sécrettes des grands événemens, & les premieres impulsions qui ont produit des bouleversemens entiers? Pour initier les lecteurs à ces grands mystères, l'Écrivain doit avoir la vûe assez perçante pour en sonder la profondeur, assez étendue pour saisir les rapports & l'ensemble; il doit posséder l'art de s'exprimer & le courage de tout dire, conserver le sang froid qui commande de la modération, même à la vue de ces horribles tableaux dans lesquels figurent l'intérêt, la tyrannie & la superstition; quelque respect pour des abus qui tiennent à des institutions autrefois néçessaires & longtems consacrées par la crainte & par la foiblesse; cette candeur impartiale qui rejette les ménagemens politiques, & ne se prête qu'à regret à l'indulgence dont les hommes ont si souvent besoin.

Nous ignorons jusqu'à quel point Mr. de *Voltaire* a été fidéle à la vérité considérée sous la premiere face. Nous ne concevons pas même la présomptueuse hardiesse avec laquelle des inconnus ont osé entrer en lice & dresser le catalogue de ses *Erreurs;* mais il est presque toûjours vrai dans ses portraits, juste dans ses reflexions, heureux dans ses conjectures, ami de l'humanité, clair, précis, rapide, orné, attachant; on le prend avec plaisir, on le continue avec intérêt, on le quitte à regret, on se le rappelle avec fruit, & si l'on désire quelque chose encore, c'est parcequ'on croit qu'avec un Écrivain comme lui, il n'y a qu'à désirer.

Lorsqu'on se trouve placé au milieu de nos Bibliothéques nombreuses & qu'on mesure les vastes superficies que couvre l'Histoire, on est

effrayé d'un travail auſſi long, auſſi pénible, ou affligé de ne pouvoir faire qu'un pas dans une carriere auſſi intéreſſante. Suppoſons que tout à coup un génie bienfaiſant nous apparoiſſe, & nous propoſe d'écarter les obſtacles qui s'oppoſent au déſir de s'inſtruire, qu'il nous tranſporte dans une Galerie où l'œil enchanté ſe promene de tableaux en tableaux, & parcoure ſans fatigue tous les événemens des ſiécles paſſés; qu'il nous familiariſe avec les portraits des grands hommes dont la poſtérité reconnoiſſante garde le ſouvenir. Quelles actions de graces ne devroit-on pas au génie qui épargneroit tant de ſoins? c'eſt ce qu'a fait Mr. de *Voltaire*. Les éleves formés à ſon école ont adopté ſa maniere. Il ſe trouve enfin quelque proportion entre la vie d'un homme & l'étude d'une partie de l'Hiſtoire.

Mr. de *Voltaire* diſtinguoit l'Hiſtoire proprement dite, de ſes archives. Les Chartres, les Traités, les Actes, les Ordonnances, les Manifeſtes, doivent être conſervés & ſervir de témoins contre les doutes qui peuvent s'élever, mais il ne vouloit point que ces formalités néceſſaires pour enchainer l'inconſtance des hommes, interrompiſſent à chaque moment la marche rapide des faits, & fiſſent perdre de vue trop longtems les principaux perſonnages. Cette façon de voir eſt bien éloignée de la frivolité qu'on lui a reprochée.

On a prétendu encore que ſon ſtile ne s'accordoit pas toûjours avec la gravité de la narration. On a ſouvent confondu la gravité & la ſimplicité. L'une eſt toûjours un peu peſante. Heureux l'Ecrivain qui l'évite. L'autre eſt une grace répandue

ſur tout un ouvrage. Heureux celui qu'elle favoriſe. Elle n'exclue ni la variété, ni la force, mais les ornemens de mauvais goût, & les mouvemens convulſifs.

Un Ecrivain qui a cru être plaiſant raconte „ que de l'avis de ſon „ Docteur il falloit une tranſpiration à „ l'eſprit de Mr. de V. comme à ſon corps, „ & qu'auſſitôt qu'il l'avoit prévoquée „ par le caffé il s'empreſſoit d'en faire „ part à ſes amis les François, aux- „ quels il falloit plus d'hiſtoriettes que „ d'Hiſtoire pour les ſervir dans leur „ genre. „

Il eſt au contraire le frondeur impitoyable de ce que la crédulité de ſes prédéceſſeurs a adopté ſans examen & repandu ſans reflexion, & il ſupprime quelquefois des faits peu vraiſemblables, mais qui pour n'être pas à la gloire de l'eſprit humain,

n'en ſont pas moins arrivés. Nous en citerons quelques exemples. Venons à l'*Hiſtoire de Charles XII.*

Le courage ſecondé par la fortune en impoſe même au ſage. On ne ſait pas honneur des ſuccès à une puiſſance aveugle. On ſuppoſe que le héros a ſû du moins mettre à profit les circonſtances s'il n'a pas ſû les faire naître. Les exploits de *Charles XII.* rempliſſoient l'Europe étonnée. Il étoit avantageux de tracer à grands traits l'Hiſtoire d'un Prince. „Ne voulant „rien devoir aux meſures, aux cal- „culs ordinaires, qui ſembloit n'ai- „mer que les obſtacles. Un trône „renverſé, un autre déja ébranlé, ſes „ennemis en fuite, le Nord conſter- „né voilà les effets de ſa valeur. Tra- „hi bientôt par la fortune, obligé de „chercher un azile, dépourvu de tout „ſecours dans une conjecture où le

„ dernier effort de l'esprit humain étoit
„ peut-être de soutenir avec courage
„ le poids de l'adversité, il pense en-
„ core à faire des Rois. „

Lorsque cette *Histoire* parut, son Auteur n'étoit connu dans le monde littéraire que comme un Poëte enchanteur. Des talens nouveaux annoncés avec tant d'éclat parurent un prodige. Voici ce qu'il raconte lui-même dans une Lettre imprimée en 1742, & qui ne se trouve point dans ses œuvres:

„ On publia, il y a deux ans, quatre Volumes d'un Journal très-exact des campagnes de *Charles XII.* depuis 1700, jusqu'à 1709, mais ces matériaux ne me suffisoient pas. J'attendis qu'on voulut bien me communiquer l'Histoire complette écrite en Suédois par Mr. *Norberg*, ci-devant Chapelain du Roi de Suéde, Histoire qui sera vraisemblablement la plus

fidele que nous ayons en ce genre. Mr. de *Valmod*, jeune Suédois, plein de mérite, qui ſait fort bien notre langue, vient de traduire le livre de Mr. *Norberg*. On l'imprime actuellement à la Haye en quatre Tomes, & le premier doit paroître inceſſamment. J'attendrai que tout le livre ſoit public, pour faire enfin, de tant de matériaux, un édifice qui puiſſe être un peu durable. „

„ Je ne doute pas que Mr. de *Norberg* ne contrediſe ſouvent les Mémoires que j'ai entre les mains, j'ai d'autant plus lieu de le croire que ces Mémoires même différent entre eux autant que les eſprits de ceux qui me les ont communiqués, & ſans doute le Chapelain de *Charles XII.* aura vû les choſes d'un autre œil que les Miniſtres du Czar.

„ Je crois qu'il faut désespérer de savoir jamais tous les détails au juste. Les juges qui interrogent des témoins ne connoissent jamais toutes les circonstances d'une affaire, à plus forte raison un Historien, quelqu'il soit, les ignore-t-il; c'est bien assez qu'on puisse constater les grands événemens & se former une connoissance générale des mœurs des hommes. Voilà ce qu'il y a de plus important, & heureusement c'est ce qu'on peut le plus aisément connoître; pourvû que les grandes figures du tableau soient dessinées avec vérité & fortement prononcées, il importe peu que les autres soient vues toutes entieres. Les regles de la perspective ne le permettent pas; la perspective de l'Histoire ne souffre guéres non plus que nous connoissions les petits détails. „

„ Je n'en veux pour preuve que ces différentes raiſons que chacun donne au ſujet de cette abſtinence de vin que le Roi de Suéde s'impoſa dès la premiere jeuneſſe. Un Ambaſſadeur de France auprès de lui m'a aſſûré que cette auſtérité n'étoit dans le Roi qu'une vertu de plus, & qu'il avoit renoncé au vin comme à l'amour, ſans avoir jamais été ſurpris ni par l'un ni par l'autre, ſeulement pour n'être pas à portée d'en être ſubjugué, & pour donner en tout de nouveaux exemples. Le Seigneur Polonois, dont on a imprimé les *Remarques*, dit au contraire que *Charles XII.* ſe priva de vin pour ſe punir toute ſa vie d'un excès. L'un & l'autre de ces motifs eſt glorieux, & peut-être le dernier l'eſt-il davantage, en ce qu'il ſuppoſe un penchant qu'on a ſurmonté. Une circonſtance m'avoit fait croire d'a-

bord au recit de l'Ambaſſadeur, c'eſt que *Charles XII.* quitta depuis la biere, & qu'ainſi il étoit vraiſemblable qu'il ne renonça à la biere & au vin que par un regime auſtere qui entroit dans ſon héroïſme.„

„Je ſais qu'il peut paroître très puérile d'examiner ſcrupuleuſement ſi un homme du Nord, qui vivoit il y a près de trente ans, a bû du vin ou non, & par quelle raiſon il n'en a pas bû; mais un ſi petit détail eſt ennobli par le Héros; d'ailleurs un Hiſtorien qui peſe les plus petites vérités, en mérite plus de créance ſur les grandes.„

„J'ai rapporté ſur beaucoup d'événemens des ſentimens contraires, afin de laiſſer au lecteur la liberté de juger: mon impartialité ne peut pas être douteuſe, je ne ſuis qu'un peintre qui tâche d'appliquer des couleurs vraies

fur les desfins qu'on lui a fournis. Tout m'eſt indifférent de *Charles XII.* & de *Pierre le Grand*, excepté le bien que ce dernier a fait aux hommes; il n'eſt pas en moi de les flatter ni d'en médire, j'en parle avec le reſpect qu'on doit aux Rois qui ſont morts de nos jours, & avec celui qu'on doit à la vérité. Ce déſir de ſavoir & de dire la vérité m'oblige d'avertir les libraires qui vouloient donner une nouvelle Édition de cette Hiſtoire, qu'ils doivent différer longtems. Je voudrois qu'ils euſſent auſſi moins précipité quelques Éditions de mes autres ouvrages. Permettés-moi, ſurtout Meſſieurs, de proteſter ici plus particulierement contre deux de ces Éditions nouvelles dans lesquelles on a inſeré beaucoup de pièces qui ne ſont point de moi, telles qu'un commencement de Roman, une apothéoſe,

ſe, & je ne ſais quels autres écrits de cette nature; il eſt juſte qu'on n'ait à répondre que de ſes fautes; mais les Auteurs ſont ſouvent reduits à répondre de celles des autres à force d'en avoir fait. „

*L'Hiſtoire de Charles XII.* eſt précédée de *Remarques ſur l'Hiſtoire*, de *nouvelles conſiderations ſur l'Hiſtoire*, d'un Fragment intitulé de *l'utilité de l'Hiſtoire*, de Lettres apologetiques. Nous croyons que les Éditeurs devroient diſtribuer différemment ces petites Diſſertations qui ont toûjours leur azile en cas de néceſſité dans les *Queſtions ſur l'Encyclopédie* ou dans les *Mélanges de Littérature.*

Les *Anecdotes ſur le Czar Pierre le Grand*, ne feroient-elles pas mieux placées dans l'Hiſtoire de Ruſſie? Peut-être auſſi faudroit-il en retrancher „ que les informes *Eſſais tra-*

„ *giques de la Princeſſe Natalie* en lan-
„ gue ruſſe, reſſembloient aſſez aux
„ piéces de *Shakespear* dans lesquelles
„ des Tyrans & des Arlequins font
„ les premiers rôles. „ On donne encore comme une action héroïque le courage du Czar qui épouſa ſa maîtreſſe, & l'on oublie que ce dangereux exemple ſuivi l'année d'après par le *Czarovitz* ſon fils, embarraſſa étrangement les juges qui inſtruiſirent ſon procès. Comment en effet peut-on louer dans le Législateur ce qu'on punit dans le premier des ſujets?

Si l'on vouloit examiner avec une minutieuſe ſévérité les détails de cette Hiſtoire, ſans doute on y trouveroit matiere à la Critique. Les mémoires varient; & dans les détails peu importans on croit pouvoir s'épargner de pénibles recherches. Mr. de *Voltaire* dit par exemple „ le Grand

„ Seigneur fit alors revenir d'*Alep*, „ *Baltagi Mehemet*, Pacha de Syrie „ qui avoit déja été Grand-Visir avant „ *Chourlouly*, dans le tems que ce „ *Mehemet* étoit valet dans le Serrail, „ il fut assez heureux pour rendre „ quelques petits services au Prince „ *Achmet*, alors prisonnier d'État sous „ l'Empire de son frére *Mustapha*. — „ *Achmet* devint Sultan, donna une „ des esclaves qu'il avoit beaucoup „ aimée en mariage à *Mehemet*. Cet„ te femme par ses intrigues fit son „ mari Grand Visir, une autre intri„ gue le déplaça & une troisième le „ fit encore Grand Visir. „ Nous allons rétablir l'Anecdote de *Baltagi Mehemet*, valet, coupeur de bois auprès du Prince *Achmet* que des raisons de politique tenoient enfermé. Les besoins rapprochent les hommes. Le Prince s'entretenoit souvent des

nouvelles de la ville avec *Mehemet*, & s'accoutuma même à une espèce de confiance. Il eut occasion d'en faire usage.

La Sultane *Validé* venoit souvent le voir. Il étoit son fils. Un jour elle avoit à sa suite une fille Circassienne dont la beauté frappa le jeune Prince. Il la demanda à sa mère qui gênée par les loix la lui refusa. Il espéra que le Sultan *Mustapha* son frère se mettroit au dessus. Même inflexibilité. Ce refus le met dans une telle fureur, que dans l'accès il saisit un couteau & veut frapper son frère. Le Grand Seigneur évite le coup, pardonne cette brutalité insensée & prie la Sultane de marier la Circassienne hors du Serail. Elle fut donnée au fils d'un Medecin. Le Prince *Achmet* l'ayant appris, lui envoye *Baltagi Mehemet* pour l'assûrer que si, lors-

qu'il parviendroit à l'Empire, il ne trouvoit pas cette fille digne encore d'entrer dans ſon Serail, il l'extermineroit avec toute ſa race. Ce jeune homme intimidé réſolut de n'être jamais le mari de ſa femme.

Peu de tems après, les intrigues du Serail briſerent les fers du Prince *Achmet* & renverſerent du trône le Sultan *Muſtapha*. *Baltagi Mehemet* juſqu'alors ſimple confident eut ordre d'épouſer la Circaſſienne aux mêmes conditions. Pour récompenſe il fut fait grand Écuyer. Elle fut la maîtreſſe du Sultan, mais hors du Serail. Son époux honoraire fut fait Grand Viſir; ſon génie borné raſſura ſon maître ſur les trames que cette place facilite, & afin que ſon incapacité ne nuiſit pas au cours des affaires, il lui donna *Osman Aga* pour *Kiaia*, dont les

conseils & les talens suppléerent à ce qui manquoit au premier Ministre.

Le fonds de cette anecdote est le même il faut seulement retrancher les intrigues de la Circassienne qui n'eut d'autre talent que celui de plaire & qui passoit sans mot dire d'époux en époux. Concluons qu'on peut être sincère sans être fidèle, ce qui arrive souvent lorsqu'on voit par les yeux d'autrui.

L'Auteur des Lettres *sérieuses* & *badines* dit *que cette Histoire est disposée comme une belle Tragédie.* Nous ne concevons pas comment on dispose une Histoire. Tout ce que les ouvrages de ces deux genres peuvent avoir de commun, c'est le progrès de l'intérêt dans la narration & le soin de cacher l'Historien comme le Poëte, pour ne laisser voir que les personnages.

Mr. *de la Motraye*, un peu connu par des voyages en Europe, en Asie, en Afrique a publié des *Remarques critiques* sur quelques endroits de l'*Histoire de Charles XII.* On y trouve, qu'après un frugal repas „ ce Prince „ montoit à cheval, faisoit faire qua„ rante & cinquante milles de chemin „ à sa petite troupe dans des lieux „ déserts pour avoir le plaisir de les „ entendre plaindre de la faim & de „ la soif. „ Voilà les hommes qui ont attaqué Mr. de *Voltaire*, & auxquels ses ennemis s'associent souvent.

Nous ne parlons point d'une quantité de brochures, qui s'élevèrent dans le tems contre cet ouvrage; on peut les comparer à ces insectes qui naissent le matin & meurent le soir. Ce qui est vraiment curieux, c'est la confiance avec laquelle ces illustres inconnus tranchent, décident, refor-

ment. On trouve par exemple une Lettre d'un bon Monſieur *Arckenholtz* (qui a gâté les *Mémoires de la Reine Chriſtine*,) dans laquelle il a dit qu'on eſtimera pas Mr. de *Voltaire*, *parcequ'il n'a fait qu'effleurer la belle Hiſtoire; parcequ'il avance ſouvent des faits capables de ſurprendre le lecteur, mais dont la fauſſeté reconnue prouve le contraire.* Relevent-ils une inadvertance, ou reforment-ils une datte fauſſe, ils attaquent tout l'ouvrage & triomphent avec une orgueilleuſe ſatisfaction, comme ſi ce foible mérite abbregeoit l'intervalle qui ſe trouve entre le talent & l'érudition. Ce qui revolte dans les *Artkenholtz* c'eſt leur inſupportable préſomption. N'avoir rien produit, croupir dans une indolence forcée; accablé ſous ſon impuiſſance, être ignoré de la terre entiere, & cependant élever des pré-

tentions, donner ses sentiment pour regles, & les soutenir avec opiniâtreté contre l'évidence. Voilà ce dont il faut rire, car les Pédans seroient trop glorieux s'ils parvenoient encore à se faire refuter.

# LES
# ANNALES DE L'EMPIRE.

Publiées à Colmar en 1753.

Les productions d'un Auteur se ressentent toûjours de l'état de son ame. La retraite de *Berlin*, le séjour de *Francfort*, avoient jetté dans celle de Mr. de *Voltaire* de longs ennuis. C'est à cette époque qu'il composa les *Annales de l'Empire*, dans lesquelles on cherche vainement, la vigueur de son pinceau & la fraicheur de son coloris, mais où l'on ne trouve pas aussi la quantité de fautes que les épilogueurs y ont cru voir. De toutes les Histoires il n'en est point de plus difficile à composer que l'Histoire d'Allemagne. Ce grand corps est composé d'une foule de parties qui chacu-

ne forment un tout considérable. Elles ont des intérêts qu'il faut conserver sans les augmenter, ni les diminuer. Quiconque se charge d'en traiter doit avoir une profonde connoissance du Droit des Gens. Quoiqu'on ait sous les yeux ceux qui nous ont dévancés, au moins en faut-il savoir assez pour choisir parmi leurs opinions. D'ailleurs comment consulter les sources sans posséder la langue du pays?

Comme nous avons annoncé une grande impartialité nous dirons en peu de mots ce qu'on reproche à l'Auteur. Il a fait entrer dit-on dans son plan beaucoup de faits étrangers & en a omis un grand nombre de nécessaires, de sorte que, si on vouloit retrancher la moitié de son livre, l'Histoire de l'Empire n'y perdroit rien, & ce vuide ne seroit pas rempli parcequ'il a oublié. Il a ôté quelquefois *des nuan-*

*ces à la vérité.* En parlant d'*Edouard*, Roi d'Angleterre qui fut élû Empereur après *Louis de Baviere* & refusa l'Empire; il ajoute „ l'Empire n'étoit „ donc alors qu'un titre onereux, „ puisque l'ambitieux *Edouard* n'en „ voulut point, il se garda bien d'in„ terrompre ses conquêtes en France, „ pour courir après un fantôme. „ *Albert Argentinien* donne une autre raison „ Le Roi de France auroit re„ gardé comme une rupture de la paix „ l'avénement d'*Edouard* à la couron„ ne de l'Empire allemand. „

Omission essentielle. Mr. de *Voltaire* dit que l'Empereur *Charles IV.* avoit incorporé la Lusace à la couronne de Bohéme l'année 1451. Il falloit dire 1370 & ne pas oublier la Silésie unie alors à la Bohéme. Ce Duché est de bien plus grande conséquence que la Lusace.

Erreur importante. L'Empereur *Charles IV*. ayant été lui-même Roi de Bohéme, la Bulle d'or accordoit à ce Royaume, préférablement à toutes les autres Principautés de l'Empire germanique le privilége qu'on ose appeller de ses Tribunaux à la Chambre Impériale.

Erreur historique. Mr. de *Voltaire* dit que la cérémonie de l'Empereur *Frederic III*. à *Rome* fut *très mesquine* & blâme ce Prince de n'avoir pas seulement eu le courage d'aller à *Milan* recevoir la couronne de Lombardie. Toutes les Histoires attestent, disent les Censeurs, que non seulement *Frederic* fut reçu dans toute l'Italie avec les plus grands honneurs, mais même par quelques États qui se croyent indépendans du sceptre germanique, & s'il ne fut pas à *Milan*, c'est qu'il ne trouva pas à pro-

pos de s'exposer aux ravages que faisoit alors la peste dans cette ville. (*)

Faits mal-à-propos confondus. L'Auteur des Annales dit que le Roi *Jean* de Dannemarck avoit en 1481, (c'étoit en 1490) fait avec son frére *Frederic* un accord bizarre au sujet des Duchés de Schleswig & de Holstein dont il résulta dans la suite tant de desagrémens pour la couronne de Dannemarck. Les Duchés furent réunis au Royaume sous le regne de *Frederic*, ainsi cet accord ne fit aucun mal. Mr. de *Voltaire* le confond avec un nouveau partage que *Charles III.* fit en 1544, partage qui a été la véritable cause des *desagrémens* dont parle Mr. de *Voltaire*.

(*) *Charles V.* fut plus hardi, quoique la peste fut à *Aix la Chapelle*, il alla néanmoins s'y faire couronner.

Erreur volontaire & reflêchie. Dans la Liste des Empereurs & des Papes depuis *Charlemagne* jusqu'à *Charles VI.* on lit „ *Pie V.* (*Ghislêri* Dominicain) 1566. On lui reprocha „ d'avoir donné trop de dignités à „ *Jacques Buoncompagno* son bâtard, „ en faveur duquel il ne démembra „ pourtant pas l'État ecclésiastique, „ comme ses prédécesseurs. „

Voici ce qui a donné lieu de croire que ce Saint Pape canonisé avoit eu un bâtard. Un jour le valet d'un boulanger de *Naples* vint publier à *Rome*, que le Pape *Pie V.* étoit son père. On l'arrêta, on lui demanda des preuves: il n'en produisit point d'autres qu'une lettre qu'il disoit lui avoir été écrite par le Cardinal *Ghislêri* avant son exaltation au Pontificat. Mais dans l'examen qu'on fit de cette lettre, elle fut trouvée fausse;

un compagnon du calomniateur avoua toute l'intrigue; & après avoir été fustigé dans les rues de *Rome*, il fut envoyé aux galéres. L'Hiſtoire ajoute que les Chefs de nos Huguenots de France voulurent engager un Jurisconſulte Romain, qui étoit mécontent de *Pie V.* à donner vogue aux prétentions de cet avanturier, mais que leur tentative n'eut point d'effet. Une vie eſpagnole du même Pape, imprimée en 1595, aſſûra que le Jurisconſulte ne voulut jamais prêter ſon miniſtére à la calomnie.

Dans la Liſte des Papes, placée à la tête des Annales, *Gregoire XIII.* a été omis; c'eſt-à-dire qu'immédiatement après *Pie V.* & ſans Pontife intermédiare, on y voit le Pape *Sixte V.* qui très certainement ne ſuccéda point à *Pie V.* mais à *Grégoire XIII.* Or celui-ci s'appelloit *Hugues Buon-*

*Buoncompagno*; *Ciaconius* dit que dans ſa jeuneſſe, avant que d'être promu aux ordres ſacrés, il avoit eu un fils nommé *Jacques Buoncompagno*. *Ciaconius* ne dit point qu'il fût bâtard: on peut le ſuppoſer, accorder encore ſi l'on veut, que quand *Grégoire* fût Pape, ce *Jacques Buoncompagno* reçut de lui trop de dignités.

N'eſt-il pas manifeſte que l'Auteur des *Annales de l'Empire* tranſporte au Pape *Pie V*. ce qui ne pourroit convenir qu'à *Grégoire XIII*. & qu'en ſupprimant le nom & l'époque de celui-ci, l'Annaliſte fait refluer ſur un des plus ſaints Pontifes qui ayent gouverné l'Égliſe, une tache dont il n'y auroit tout au plus que ſon ſucceſſeur qui ſeroit coupable?

Ce ne ſont pas ces fautes qui ont mis les *Annales* au deſſous des autres ouvrages de Mr. de *Voltaire*. Quel

eſt l'Ecrivain à qui on ne feroit pas avec autant de fondement les mêmes reproches? c'eſt le défaut d'enſemble de chaleur, d'intérêt. C'eſt un ſtile inégal, négligé. D'ailleurs le lecteur accoutumé à d'excellentes productions ſe croit en droit d'exiger davantage & ſe venge par trop d'indifférence de celui qui a trompé ſon attente.

Les Journaliſtes de *Gœttingue* auxquels on ne refuſe plus dans l'Europe, de l'impartialité, des connoiſſances vaſtes, & une élegante préciſion, rendirent un compte ſévere de cet ouvrage, compoſé avec un peu de précipitation. Ils releverent beaucoup d'erreurs avec la ſupériorité de gens qui poſſédent à fond l'Hiſtoire de leurs pays, ſur quelqu'un qui l'étudioit. D'ailleurs il étoit échappé une phraſe incivile à Mr. de *Voltaire*; il

avoit eu l'imprudence d'écrire, „ un „ bavard germanique qui met en trente „ te Volumes, les abſurdités des au- „ tres abſurdités que les Allemands „ étudient parcequ'ils ſont Allemands.„ Les Journaliſtes ne répondirent pas ſur ce ton, mais ils ne firent aucune grace, & ils profiterent de leur poſition.

On auroit autant de tort que Mr. de *Voltaire*, ſi l'on vouloit excuſer ſa phraſe. La Littérature allemande a fait depuis trente ans un progrès ſi rapide, qu'elle offre des modeles dans preſque tous les genres. Mais il faut avouer auſſi que la manie de jetter du ridicule ſur la Nation françoiſe, tourmente étrangement leurs Poëtes & leurs Littérateurs. Les Romans, les Journaux, les Comédies, les Préfaces abondent en plaiſanteries, dont

on pourroit d'autant mieux faire le ſacrifice, que la langue & le caractere national, ne ſe prêtent pas à cette frivole reſſource.



# HISTOIRE
## DE
## LA GUERRE DE 1741.

Dans le *Siécle de Louis XIV.* eſt refondue une certaine Hiſtoire de la Guerre de 1741, volée à *Berlin* en 1752, réimprimée à la *Haye* en 1753, déſavouée dans une Lettre à l'Académie françoiſe.

„ Meſſieurs, daignés recevoir mes „ très-humbles remercimens de la ſenſibilité publique, que vous avés témoignée ſur le vol & la publication „ odieuſe de mes manuſcrits. L'Hiſtoire prétendue de la Guerre de 1741, „ qui paroît ſous mon nom, eſt non „ ſeulement un outrage à la vérité dé-

„ figuré en plusieurs endroits, mais „ un manque de respect à notre Na- „ tion, dont la gloire qu'elle a acqui- „ se dans cette guerre, méritoit une „ Histoire imprimée avec plus de soin. „ Mon véritable ouvrage, composé „ à *Versailles* sur les Mémoires des Mini- „ stres & des Généraux, est depuis plu- „ sieurs années entre les mains de Mr. le „ Comte *d'Argenson* & n'en est point „ sorti. Ce Ministre sait à quel point l'Hi- „ stoire que j'ai écrite différe de celle „ qu'on m'attribue. La mienne finit „ au Traité d'*Aix la Chapelle*, & cel- „ le qu'on débite sous mon nom, ne „ va que jusqu'à la bataille de *Fonte- „ noy*. C'est un tissu informe de quel- „ ques-unes de mes minutes dérobées „ & imprimées par des hommes éga- „ lement ignorans. Les interpolations, „ les omissions, les méprises, les men- „ songes y sont sans nombre. L'Édi-

„ teur ne ſait ſeulement pas le nom „ des perſonnes & des pays dont il „ parle, & pour remplir les vuides „ du manuſcrit, il a copié preſque mot „ à mot près de trente pages du *Sié-* „ *cle de Louis XIV*. Je ne puis mieux „ comparer cet avorton qu'à cette „ *Hiſtoire univerſelle* que *Jean Neaulme* „ imprima ſous mon nom, il y a quel- „ ques années. „ &c.

L'ouvrage même affoibliſſoit l'effet de ce déſavoeu. Il s'y trouve des morceaux ſi bien faits qu'il eſt auſſi difficile d'en faire honneur à un autre, qu'impoſſible d'attribuer certaines erreurs à l'Auteur du *Siécle de Louis XIV*.

Lorſqu'on écrit l'Hiſtoire des Princes preſque contemporains, ou de ceux mêmes qui vivent encore, on

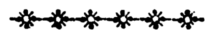
eſt ſouvent dans le cas de ne pouvoir parler ſans danger, ou ſe taire avec bienſéance, au lieu qu'en ne produiſant ſur la Scène que des perſonnages morts depuis pluſieurs ſiécles, on a l'avantage de trouver leur bonne ou mauvaiſe réputation fixée d'une maniere invariable, ou des moyens de la fixer ſoi-même.

Un homme de Lettres peut-il faire l'Hiſtoire d'une guerre? Les opérations d'une campagne, d'un ſiége, d'une retraite, ne doivent-elles pas être décrites par un Militaire, qui témoin & acteur dans ces Scènes ſanglantes, connoît ce qu'on peut ſupprimer & ce qu'on doit dire? Pour la plûpart des hommes il n'y a d'intéreſſant dans une pareille Hiſtoire que les cauſes qui ont fait entreprendre la guerre, & ſurtout les conditions du

traité qui y met fin. Tout le reſte n'eſt utile qu'aux gens de l'art. Or c'eſt aux maîtres dans cet art funeſte, à inſtruire leurs ſucceſſeurs pour qui il eſt malheureuſement un beſoin.



# SIÉCLE DE LOUIS XIV.



Lorſque Mr. de *Voltaire* parut dans la République des Lettres les cent bouches de la Renommée ſuffiſoient à peine pour publier les merveilles du *Siécle de Louis XIV.* Les idées que nous prenons dans notre enfance croiſſent avec nous. Il faut l'avouer, ce Regne eſt marqué par un concours de choſes extraordinaires, qui le fera toûjours diſtinguer dans le vaſte tableau de l'Hiſtoire. Le Miniſtére du Cardinal de *Richelieu* avoit ſans doute opéré une revolution dans nos idées, mais l'empreinte des chaines du deſpotisme, tant de jours de deuil

& de ſang, attriſtoient l'imagination lorſqu'elle revenoit ſur les quinze dernieres années du Regne de *Louis XIII.* Celui de *Louis le Grand* s'annonça par des ſuccès. La victoire longtems fidèle ſe prêta aux vues de ſon ambition, & les talens diſtributeurs de la gloire mêlant leur utile ſecours à ſes proſpérités, l'Europe fut remplie de ſon nom & de ſa grandeur. Au milieu de ces concerts tumultueux l'opinion publique entraine, & perſonne n'oſe examiner ſi la Renommée eſt équitable. On répete avec la multitude ſubjuguée les exploits heureux qui paſſent pour des prodiges, & lorſque des plumes célèbres ſe ſont accordées à conſacrer certaines époques, elles ſont révérées par tous les hommes.

Mr. de *Voltaire* plein d'un ſi beau ſujet le travailla avec tout le ſoin ima-

ginable. Il devint entre ſes mains un chef-d'œuvre. Une Lettre curieuſe à Mr. l'Abbé *Dubos* apprend les ſources dans lesquelles il puiſa, & l'eſprit dans lequel il écrivit.

„ Il y a déja longtems, Monſieur, que je vous ſuis attaché par la plus forte eſtime, je vais l'être par la reconnoiſſance. Je ne vous repéterai point ici que vos livres doivent être le bréviaire des gens de Lettres, que vous êtes l'Ecrivain le plus utile & le plus judicieux que je connoiſſe: je ſuis ſi charmé de voir que vous êtes obligeant, que je ſuis tout occupé de cette derniere idée.

Il y a longtems que j'ai raſſemblé quelques matériaux pour faire l'Hiſtoire du Siécle de *Louis XIV*. Ce n'eſt point ſimplement la vie de ce Prince que j'écris, ce ne ſont point les Annales de ſon regne: c'eſt plû-

tôt l'Hiſtoire de l'eſprit humain puiſée dans le ſiécle le plus glorieux à l'eſprit humain.

Cet ouvrage eſt diviſé en chapitres; il y en a vingt deſtinés à l'Hiſtoire générale: ce ſont vingt tableaux des grands événemens du tems. Les principaux perſonnages ſont ſur le devant de la toile, la foule eſt dans l'enfoncement. Malheur aux détails, la poſtérité les néglige tous; c'eſt une vermine qui tue les grands ouvrages. Ce qui caractériſe le ſiécle, ce qui a cauſé des revolutions, ce qui ſera important dans cent années, c'eſt là tout ce que je veux écrire aujourd'hui.

Il y a un chapitre pour la vie privée de *Louis XIV*.

Deux pour les grands changemens faits dans la police du Royaume, dans le commerce, dans les finances.

Deux pour le Gouvernement ecclésiastique, dans lequel la revolution de l'Edit de *Nantes*, & l'affaire de la Regale sont comprises.

Cinq ou six pour l'Histoire des Arts, à commencer par *Descartes* & à finir par *Rameau.*

Je n'ai d'autres Mémoires pour l'Histoire générale qu'environ deux cens Volumes de Mémoires imprimés que tout le monde connoît. Il ne s'agit que de former un corps bien proportionné de tous ces membres épars, & de peindre avec des couleurs vraies, mais d'un trait, ce que *Larrey*, *Linieres*, *Lamberti*, *Rousset*, falsifient & délayent dans des Volumes.

J'ai pris pour la vie privée de *Louis XIV.* les Mémoires de Mr. *Dangeau* en quarante Volumes, dont j'ai extrait 40 pages. J'ai ce que j'ai entendu dire à de vieux courtisans, valets,

grands Seigneurs & autres; je rapporte les faits dans lesquels ils s'accordent, j'abandonne le reſte aux converſations des faiſeurs d'Anecdotes.

J'ai un extrait de la fameuſe Lettre du Roi au ſujet de Mr. de *Barbezieux*, dont il marque tous les défauts, auquel il pardonne en faveur des ſervices du père: ce qui caractériſe *Louis XIV*. bien mieux que les flatteries de *Péliſſon*.

Je ſuis aſſez inſtruit de l'homme au maſque de fer, mort à la Baſtille. J'ai parlé à des gens qui l'ont ſervi.

Il y a une eſpèce de Mémorial écrit de la main de *Louis XIV*. qui doit être dans le cabinet de *Louis XV*. Mr. *H*... le connoît ſans doute: mais je n'oſe en demander communication.

Sur les affaires de l'Egliſe, j'ai tout le fatras des injures, & je tâcherai

d'extraire une once de miel de l'absinthe des furieux, des *Quesnels*, des *Doucins*.

Pour le dedans du Royaume j'examine les Mémoires des Intendans, & les bons livres qu'on a ſur cette matiere.

Mr. l'Abbé de *Saint Pierre* a fait un Journal politique de *Louis XIV*. que je voudrois bien qu'il me confiat. Je ne ſais s'il fera cet acte de bienfaiſance pour gagner le paradis.

A l'égard des Arts & des Sciences il n'eſt queſtion je crois que de tracer la marche de l'eſprit humain, en Philoſophie, en Eloquence, en Poëſie, en Critique: de marquer les progrès de la Peinture, de la Sculpture, de la Muſique, de l'Orfêvrie, des Manufactures de Tapiſſeries, de glaces, de draps, d'étoffes d'or, & de l'Horlogerie.

Je

Je ne veux que peindre, chemin faiſant les génies qui ont excellé dans ces parties: Dieu me préſerve d'employer 300 pages à l'Hiſtoire de *Gaſſendi*. La vie eſt trop courte, le tems trop précieux pour dire des choſes inutiles. En un mot, Monſieur vous voyez mon plan mieux que je ne pourrois vous le deſſiner: je ne me preſſe point d'élever mon bâtiment: *pendent opera interrupta, minæque murorum ingentes*. Si vous daigniez me conduire, je pourrois dire alors, *æquataque machina cœlo*. Vous voyez ce que vous pouvez faire pour moi, pour la vérité, pour un ſiécle qui vous compte parmi ſes ornemens.

A qui daigneriez-vous communiquer vos lumieres, ſi ce n'eſt à un homme qui aime ſa patrie & la vérité, & qui ne cherche à écrire l'Hiſtoire ni en flatteur, ni en panégiri-

ſte ni en Gazettier, mais en Philoſophe?

Celui qui a ſi bien débrouillé le cahos de l'origine des François, m'aidera ſans doute à répandre la lumiere ſur les plus beaux jours de la France. Songez, Monſieur que vous rendrez ſervice à votre diſciple & à votre admirateur. Je ſuis &c.

Quoique les détails d'un ſtile ſéducteur fiſſent juger l'exécution ſupérieure à ce beau plan, il ſe trouva des hommes qui s'éleverent contre ce ſuccès rapide, & s'efforcerent de détourner les ſuffrages qui ſe réuniſſoient en faveur de cette maniere neuve & intéreſſante. L'un attaqua le deſſin du tableau & ſoutint qu'il manquoit d'enſemble; l'autre réclama en faveur de l'Hiſtoire une marche plus grave; un troiſième trouvoit dans quelques reflexions ſuſceptibles d'un

double fens, les traits hardis qu'un pinceau précipité laiffe fur le fonds; & vouloit prouver que le coloris cachoit les irrégularités du tout. Inutiles efforts! Attaques impuiffantes! Ces reflexions redoubloient la curiofité de lire l'ouvrage qui les avoit fait éclore & montroient la diftance immenfe de l'homme de génie qui crée & jette dans fa marche rapide des germes de fécondité, à l'épilogueur ftérile qui n'a de reffources pour intéreffer que les fautes d'autrui. Tel étoit Mr. *de la Beaumelle* qui fit réimprimer le *Siècle de Louis XIV*. avec des Notes & précéder fon Edition de *Confeils* à l'Auteur, répandus dans trois lettres, femées d'ironies, de complimens, de jolies penfées, d'allufions malignes. Voilà ce qui nous a paru de plus vrai. „ Laiffez à ceux qui déteftent votre „ perfonne, l'affreux plaifir de déchi-

„ rer vos Ecrits ; sa haine meurt ; le „ génie est immortel. „ Mr. *de la Beaumelle* a mis sous le texte des Notes critiques.

*Texte.* „ Il faut, pour qu'un Etat „ soit puissant, ou que le peuple ait „ une liberté fondée sur les loix, ou „ que l'autorité souveraine soit affermie sans contradiction.

*Note.* „ Le premier moyen est ex„ cellent, le second très mauvais. „ L'autorité souveraine sans contra„ diction est despotisme, & le despo„ tisme ne fit jamais un Etat puissant. „ Il y parut bien sur la fin du regne „ de *Louis XIV.* où la France fut plus „ soumise & plus foible que jamais. „ Un Auteur qui a une imagination „ vive doit s'abstenir des maximes „ politiques, parceque les maximes „ doivent être pleines de justesse, & „ d'un vrai qui frappe, & qu'il est à

craindre que l'imagination n'y porte ses préjugés, & des préjugés sin-
„ guliers. „

Une autorité souveraine n'est pas le despotisme. C'est la volonté d'un seul, libre de faire ce qu'elle croit de plus utile à ceux qu'elle gouverne.

*Texte.* „ Les Calvinistes, répan-
„ dus parmi les Luthériens qui sont les
„ plus forts, ne font qu'un parti mé-
„ diocre. „

*Note.* „ Les Calvinistes sont en
„ Allemagne un parti très-puissant &
„ très rédoutable. N'y eussent-ils d'au-
„ tre avantage que d'avoir à leur tête
„ le Roi de Prusse; cela seul suffiroit
„ pour les tirer de cette médiocrité où
„ l'Auteur les jette sans trop savoir
„ pourquoi. „

L'exemple de ce grand Monarque est heureusement choisi! Comme si l'Europe pouvoit ignorer qu'il est sou-

mis à la Religion sans appartenir à aucune secte. Les Calvinistes n'ont qu'un parti médiocre en Allemagne parcequ'ils sont moins nombreux que les Luthériens, & qu'en matiere de Religion c'est toûjours le parti le plus considéré, le plus puissant, & conséquemment celui qui durera le plus.

*Texte.* „ La différence du gouver-„ nement & du génie rend les Fran-„ çois plus propres pour l'attaque, „ & les Allemands pour la défense. „

*Note.* „ L'Auteur auroit pû dire „ un mot sur la constitution de l'Em-„ pire. C'auroit été rendre un grand „ service au public qui ne la connoît „ guéres, aux Allemands qui ne l'ont „ pas encore définie, aux François „ qui dédaignent d'être instruits. Mr. de „ *Voltaire* est à la source des lumieres „ par là, il auroit évité les lieux com-„ muns dont il a grossi ce morceau,

„ & il auroit répandu du jour sur bien „ des événemens du siécle politique „ & militaire de *Louis XIV*. sans dou- „ te que tout cet article a été fait avant „ qu'il fut en état de le bien faire. „

Il faut être en effet *bien peu instruit* pour dire que les Allemands n'ont pas encore défini la constitution de l'Empire, ils ont des chaires destinées à enseigner la science politique, d'excellens ouvrages pour l'approfondir, & des archives mieux tenues que chez aucune autre Nation de l'Europe.

Ce Commentateur étoit un homme d'esprit dont l'imagination faisoit son propre tourment & le malheur d'autrui. Ne pouvant jamais se consoler de n'avoir pas joué un rôle à *Berlin*, il s'efforcoit par des Libelles d'empoisonner l'existence d'un homme qu'il n'avoit pû abaisser : l'envie

eſt une paſſion qui ne meurt jamais, parceque les ſuccès l'alimentent. Mr. de *Voltaire* ne connoiſſoit point *la Beaumelle*. Il ne pouvoit ni l'aimer ni le haïr, ni l'eſtimer ni le craindre. Celui-ci ennemi, actif & furieux n'a jamais laiſſé repoſer la Satyre, & ſon dernier ſoupir a été un Libelle en forme de Lettre contre Mr. de *Voltaire*.

Mr. de *Francheville*, Editeur du ſiécle *de Louis XIV*. a tracé une eſquiſſe du plan, ainſi nous nous contenterons de dire que cette *Hiſtoire* eſt précédée d'un Catalogue de la plûpart des Ecrivains françois dignes d'occuper une place dans l'Hiſtoire littéraire de ce tems. Il a ſervi de modele à des ouvrages plus étendus, tels que *les Mémoires de Littérature* & *les trois Siécles*. C'eſt une grande en-

treprise de juger toutes les espèces de talens, & de marquer à chacun sa place! Peut-être même Mr. de *Voltaire* n'est-il pas irréprehensible dans ses opinions. A l'article *Boileau Despréaux*, il distingue dans ses Vers ce qui est devenu proverbe d'avec ce qui mérite de devenir maxime. Parmi les maximes *nobles*, *sages*, & *utiles*, il cite ce Vers:

Pour paroître honnête homme en effet il faut l'être.

On n'y supplée que trop par de l'adresse, par l'ambition. Le monde est peuplé d'hypocrites &c.

A l'article *François Choisy*, il raconte, *que cet Auteur s'habilla & vécut en femme plusieurs années.* Cette anecdote romanesque s'étoit répandue comme un de ces bruits populaires qui s'accréditent un moment je ne sais

pourquoi, mais qui ſe détruiſent bientôt.

Après ce Catalogue dont les articles ſont courts, amuſans, & preſque toûjours juſtes, on trouve *l'Introduction* à tout l'ouvrage. Ce morceau eſt un chef-d'œuvre. „ Tous les „ tems ont produit des héros & des „ politiques: tous les peuples ont „ éprouvé des révolutions: toutes les „ Hiſtoires ſont preſque égales pour „ qui ne veut mettre que des faits „ dans ſa mémoire. Mais quiconque „ penſe, & ce qui eſt encore plus rare, quiconque a du goût, ne compte que quatre ſiécles dans l'Hiſtoire du monde. Ces quatre âges heureux ſont ceux où les Arts ont été „ perfectionnés, & qui ſervant d'époque à la grandeur de l'eſprit humain, „ ſont l'exemple de la poſtérité. „

Un Mr. *Roustan* s'éleve avec force contre cette phrase, & s'en prenant à *Auguste*, dont le siécle est une des quatre époques. „ Quel bien fit-„ il, s'écrie-t-il? On ne manquera „ pas d'attester la paix rétablie, les Let-„ tres protegées, les Savans pension-„ nés. Je répondrai avec *Montesquieu* „ que cet ordre ramené n'étoit qu'une „ servitude durable; que les bons „ Princes pensionnent non des louan-„ geurs & des parasites, mais des „ citoyens intégres & pauvres; qu'ils „ font refleurir non les sciences mais „ les vertus; qu'*Auguste* au contraire „ éluda tous les projets de reforme „ que lui présenta le Sénat, qu'il a „ donné à sa famille l'exemple de tous „ les déreglemens auxquels elle se li-„ vra, & qu'il ne sçut ni prevenir ni ré-„ primer; qu'il entraina les grands „ dans des dépenses folles pour resser-

„ rer leur dépendance; qu'il paſſe ſon „ regne dans les petiteſſes de l'hypo„ criſie, feignant de vouloir abdiquer „ ce qu'il brûloit de conſerver: qu'*A*„ *grippa* ignorant & brave, opina „ pour la République tandis que *Mé*„ *cène*, poli, ſavant & voluptueux „ conſeilla la Monarchie. „ &c.

Tout cela prouve qu'*Auguſte* n'étoit pas un Prince parfait, mais ſon ſiécle n'en fut pas moins éclairé, & une brillante époque dans l'Hiſtoire des Sciences. *Louis quinze* ne ſera jamais compté parmi les Princes philoſophes, mais la derniere moitié de ſon regne n'en eſt pas moins marquée par l'établiſſement de la Philoſophie en France.

Mylord *Harvey* Garde des Sceaux d'Angleterre trouva extraordinaire qu'on donnât à l'un de ces ſiècles le nom de *Louis XIV*. n'appartient-il

pas également à *Guillaume III.* qui a si bien représenté? „ Mr. de *Vol-*
„ *taire* répondoit, j'appelle le siécle de
„ *Louis XIV.* comme on appelle le
„ XV. Siécle celui de *Leon X.* „ mais repliquoit-on quel est l'Auteur, quelle est la Nation qui ait reçu cette dénomination? Chaque pays se croit supérieur aux autres, & la plus petite des Républiques voudroit donner son gouvernement à la plus grande des Nations.

Nous hazarderons une autre remarque plus juste peut-être. „ La sai-
„ ne Philosophie, dit Mr. de *Voltaire*
„ n'a été connue que dans ce tems:
„ & il est vrai de dire qu'à commen-
„ cer depuis les dernieres années du
„ Cardinal de *Richelieu*, jusqu'à cel-
„ les qui ont suivi la mort de *Louis*
„ *XIV.* il s'est fait dans nos arts,
„ dans nos esprits, dans nos mœurs,

„ comme dans notre gouvernement,
„ une revolution générale qui doit
„ servir de marque éternelle à la vé-
„ ritable gloire de notre patrie. „

Il nous semble que c'est à notre siécle & non à celui de *Louis XIV.* qu'il faut faire honneur de la vraie Philosophie. Le bel-esprit, & la Littérature avoient trop de succès pour que les Ecrivains d'alors leur préférassent le paisible suffrage de la raison, sûre mais lente dans ses récompenses.

Peut-être est-ce prévention? mais nous croyons que si l'on faisoit un parallèle exact du Siécle de *Louis XIV.* & de celui de *Louis XV.*, il seroit tout à l'avantage de ce dernier. On ne loue si volontiers les tems passés que parceque cette louange renferme la Critique de celui où nous vivons. Quand on jette les yeux sur ce siécle qui fait une des quatre époques bril-

lantes, on ne voit que les noms illuſtres qui ont triomphé de l'oubli, & lorſqu'au contraire on parcourt ceux qui fondent les prétentions de ce ſiécle rival, on les voit mêlés avec une foule d'autres qui obſcurciſſent leur éclat. Mais lorſque le tems aura plongé dans l'oubli cette multitude de demi talens on n'appercevra plus que les *Voltaires*, les *Crébillons*, les *Rouſſeaux*, les *Buffons*, les *d'Alemberts*, les *Marmontels*, les *Montesquieux*, les *Helvetius*, les *Popes*, les *Gellerts*, les *Wielands*, les *Maupertuis*, les *Mendelſohns*, & tant d'autres trop jeunes encore pour être nommés, mais qui ont déja aſſûré à leurs nations qu'ils ne dégénereront pas de leurs modelles & qu'ils les égaleront aumoins.

Il nous ſemble encore que pour un mérite plus eſſentiel, notre ſiécle ne

cédera rien au précédent. C'eſt pour les inſtitutions en faveur de l'humanité. Les Ecoles veterinaires, les Sociétés d'Agriculture, les fêtes multipliées dans les campagnes en l'honneur des mœurs, l'établiſſement en faveur des noyés & des aſphyxiques, les fondations dans pluſieurs Académies, les ſoins rendus aux muets, la Société d'émulation, cent traits particuliers de bienfaiſance dont les Journaux conſervent le ſouvenir, appartienent à ce ſiécle. Il faut avouer que jamais les inſtitutions utiles n'ont trouvé tant d'accès auprès des Souverains & tant d'accoueil de la multitude.

Un Anglois de beaucoup d'eſprit a eu la curioſité de comparer deux Lettres de Mylord *Bolingbroke* qui contiennent l'Hiſtoire politique de *Louis XIV.* avec l'Hiſtoire de Mr. de *Vol-*

*taire.*

*taire.* „ J'y ai trouvé, dit-il, tout l'ac-
„ cord qu'on devoit ſe promettre de
„ deux grands hommes, longtems
„ amis & accoutumés à enviſager cer-
„ tains objets de la même maniere. Il
„ y a cependant plus de deſcriptions
„ dans l'un & de réflèxions dans l'au-
„ tre; celui-ci paroît avoir fait ſa prin-
„ cipale étude des hommes, celui-là
„ des Etats; le Poëte raconte les évé-
„ nemens qui lui ont été rapportés, en
„ Hiſtorien éclairé & auſſi impartial
„ que peut l'être un François; l'An-
„ glois en Philoſophe profond, en
„ Miniſtre adroit, en Orateur véhé-
„ ment qui démêle les cauſes & les
„ ſuites des revolutions, *quorum pars*
„ *magna fuit*, & qui ne ſe montre pas
„ moins animé du déſir de ſe juſtifier
„ que celui d'inſtruire. „

---

# PLAN

DE

# L'HISTOIRE DE L'ESPRIT HUMAIN.

La meilleure façon de décréditer les erreurs, c'est de montrer que ce qui a été un objet d'idolatrie dans un tems est devenu ensuite un sujet de mépris. Les hommes concluent alors d'eux mêmes que ce qu'ils vénérent le plus, pourroit un jour ne pas mériter leurs respects. Les Legendes, les Chroniques, ont obtenu il y a deux siécles la même confiance que nous accordons aujourd'hui à *de Thou*, & au Président *Hainaut*. Peu à peu on les a abandonnées sans bruit. C'est dans l'Histoire que sont déposés les monumens des égaremens & des erreurs. Il faut la ti-

rer du cahos où l'on a eu l'adresse de la laisser pendant longtems. Elle n'a pas de légeres obligations à Mr. de *Voltaire*. Que de gens assez injustes pour demander quel bien il a fait aux hommes? Combien d'amis assez foibles pour n'oser répondre à cette question? Il a ôté à l'erreur une partie de son empire. Il a rendu à la raison un droit qu'on avoit presque anéanti pour la gouverner par l'autorité & non par les loix de la nature. Il n'a pas sans doute fait tout le bien qu'il entrevoyoit, mais il a laissé dans l'ame des héritiers de ses principes, une activité qui tentera d'achever son ouvrage. L'Histoire est un des principaux instrumens qu'il employoit pour ses projets. Il faut l'écouter lui-même. Nous le citons souvent, mais nous prions le lecteur d'observer que nous citons presque toujours des morceaux

qui ne ſont pas dans le recueil de ſes œuvres, & qu'il eſt important de conſerver.

„ Pluſieurs eſprits infatiguables „ ayant débrouillé autant que l'on „ peut le cahos de l'antiquité, & quel- „ ques génies éloquens ayant écrit „ l'Hiſtoire univerſelle juſqu'à *Charle-* „ *magne*, j'ai regretté qu'ils n'ayent „ pas fourni une carriere plus longue; „ j'ai voulu pour aſſembler ce qu'ils „ ont négligé, mettre ſous mes yeux „ un précis de l'Hiſtoire du monde, „ laquelle nous intéreſſe davantage à „ meſure qu'il devient plus moderne.

„ Ma principale idée eſt de con- „ noître autant que je pourrai les mœurs „ des hommes & les revolutions de „ l'eſprit humain; je regarderai l'or- „ dre des ſucceſſions des Rois & la „ Chronologie comme mes guides, „ mais non comme le but de mon tra-

„ vail; ce travail feroit bien ingrat, si
„ je me bornois à vouloir apprendre
„ en quelle année un Prince indigne
„ d'être connu fuccéda à un Prince
„ barbare.

„ Il semble en lisant les Histoires
„ que la terre n'ait été faite que pour
„ quelques Souverains, & pour ceux
„ qui ont servi leurs passions: presque
„ tout le reste est abandonné; les Hi-
„ stoires en cela ressemblent à quel-
„ ques tyrans dont ils parlent; ils sa-
„ crifient le genre humain à un seul
„ homme.

„ N'y a-t-il donc eu sur la terre
„ que des Rois, & faut-il que pres-
„ que tous les inventeurs des arts
„ soient inconnus, tandis qu'on a des
„ suites chronologiques de tant d'hom-
„ mes qui n'ont fait aucun bien, ou
„ qui ont fait beaucoup de mal?

„ Autant qu'il faut connoître les „ grandes actions des Souverains qui „ ont changé la face de la terre, & „ surtout de ceux qui ont rendu leurs „ peuples meilleurs & plus heureux, „ autant on doit négliger le vulgaire „ des Rois qui ne seroit qu'un fardeau „ à la mémoire, comme ils l'ont été „ à leurs peuples; ils servent d'épo„ ques dans les régistres des tems; „ chacun peut les consulter, mais un „ voyageur ne cherche dans une ville „ que les principaux citoyens qui re„ présentent en quelque sorte l'esprit „ de la Nation; c'est ainsi que j'en use „ dans ce vaste dénombrement des „ maîtres de la terre. Je me propose „ de conduire mon étude par siécles, „ mais je sens qu'en ne représentant „ à mon esprit que ce qui s'est fait pré„ cisément dans le siécle que j'aurois „ sous les yeux. Je serois obligé de

„ trop divifer mon attention, de partager en trop de parties les idées fuivies que je veux me faire, d'abandonner la recherche d'une Nation ou d'un art ou d'une revolution pour ne la reprendre que trop longtems après; je remonterai donc quelquefois à la fource, éloignée d'un art, d'une coutume importante, d'une loi, d'une revolution; j'anticiperai quelques faits, j'en referverai d'autres à des tems poftérieurs, mais le moins que je pourrai, & feulement pour éviter autant que ma foibleffe le permettra, la confufion & la difperfion des idées; je tâcherai de préfenter à mon efprit une peinture fidele de ce qui mérite d'être connu en bien & en mal, forcé de voir une foule de cruautés & de trahifons pour arriver à quelques vertus répandues çà & là dans les fiécles,

„ comme des abris dans les déſerts
„ immenſes.

Tel eſt le Plan qu'il s'étoit formé. Il l'annonça en 1751. Il l'exécuta depuis, & tel eſt le grand ouvrage qui a paru depuis ſous ce titre:

*Eſſai ſur l'Hiſtoire générale des mœurs & de l'eſprit des Nations.*

C'eſt une idée bien extraordinaire d'entreprendre l'Hiſtoire générale des Nations. Ce feroit une prétention bien plus extraordinaire encore de la part des lecteurs d'exiger la vérité. Le plus ancien des Hiſtoriens débute par aſſûrer que tous ceux qui l'ont précédé ſont infideles. Cet aveu ſe renouvelle depuis *Hérodote* juſqu'à nos jours, & tous ceux qui le font ont également raiſon. Mr. de *Voltaire* n'a vraiſemblablement pas prétendu ne raconter que des choſes véritables.

Il ſavoit qu'il en eſt à peu près du paſſé comme de l'avenir, que l'un eſt pour nous auſſi incertain que l'autre. Mais il a prétendu n'écrire que des choſes raiſonnables ou poſſibles, & purger la mémoire de cet amas faſtidieux de *menſonges imprimés* tranſmis en beau ſtile juſqu'au commencement de ce ſiécle. Ses adverſaires n'ont point aſſez diſtingué les erreurs, les inadvertances, des fauſſetés impertinentes, & des bévues ridicules. Ecrire comme Mr. de *Voltaire* qu'au 8, 9, 10, 11eme. ſiécle, la Suéde n'avoit preſque aucune relation avec ſes voiſins, c'eſt une erreur, puiſque les Normands ſi célèbres furent preſque toûjours commandés par des Princes Suédois; mais écrire avec *Maffei* qu'un Soldat portugais n'ayant plus de balles s'arrachoit les dents pour charger ſon mouſquet, ou avec *Chevreau* que

regret encore qu'on lit. „ Je n'ai ja-
„ mais osé penser que des glossopetres
„ pussent être des langues de chien
„ marin, & je suis de l'avis de celui
„ qui a dit qu'il vaudroit autant croi-
„ re que des milliers de femmes sont
„ venues déposer leurs *Conchas veneris*
„ sur un rivage, que de croire que
„ des milliers de chiens marins y sont
„ venus apporter leurs langues. „

Celui qui a fait cette absurde & indécente reflexion, ne devoit pas s'attendre à avoir pour approbateur un homme comme Mr. de *Voltaire*.

Cette *Philosophie* de l'Histoire à été, ainsi que nous l'avons dit dans le second Volume, vivement attaquée, dans un ouvrage intitulé: *Supplément à la Philosophie de l'Abbé Bazin.* L'Auteur de cette Critique est d'autant plus inexcusable de s'être permis tant de

dureté, que c'eſt un homme bien né & ſavant. Il n'avoit pas beſoin de l'utile reſſource des injures pour ſe faire lire. Les mots de *fauſſaire* & d'*effronté* ne doivent jamais être employés contre un adverſaire, par quiconque ſe réſpecte.

Un Anonime a auſſi fait quelques obſervations; on jugera de leur ſolidité. Mr. de *Voltaire* rapporte d'après le livre de *Jonas* quil y avoit à *Ninive* cent vingt cinq mille enfans nouveaux nés; que cela ſuppoſeroit plus de cinq millions d'habitans, ſelon le calcul aſſez juſte de nos dénombremens, fondés, dit-il, ſur le nombre des enfans vivans nés dans la même année. Or „ Cinq millions d'habi-„ tans dans une ville qui n'eſt pas en-„ core bâtie, lui paroît quelque cho-„ ſe d'aſſez rare. „

L'Anonime a recours aux Commentaires de Don *Calmet* & trouve qu'il s'agit non de cent vingt mille enfans nouveaux nés, mais de cent vingt mille enfans qui n'étoient pas encore parvenus à l'âge de raison. Et comme les enfans ne font que la cinquième partie des habitans d'une ville, il conclut qu'il y avoit à *Ninive* six cens mille & non cinq millions d'habitans. Il désireroit ensuite savoir qui des deux entend le mieux l'Arithmétique. Il n'est pas question d'Arithmétique dans cette discussion, il faut uniquement vérifier si dans le livre de *Jonas* il y a cent vingt mille enfans nouveaux nés, ou seulement cent vingt mille enfans. Dans le premier cas Mr. de *Voltaire* auroit raison, & l'Anonime en fournit lui-même la preuve. Il donne un relevé des bâtêmes faits dans la ville de *Paris* depuis 1749 jus-

qu'en 1762, ſuivant ſon calcul il y auroit eu à *Ninive* ſix fois autant d'habitans qu'à *Paris*, ce qui fait les cinq millions dont parle Mr. de *Voltaire*. Or ouvrés le Livre de *Jonas* & vous trouverés cent vingt mille enfans nouveaux nés.

L'Auteur de la *Philoſophie de l'Hiſtoire* ne donne au temple de *Jeruſalem* que quatre-vingt dix pieds de long ſur trente de face, & ajoute qu'il n'y a guéres de plus petit édifice public. L'Anonime conſulte encore Don *Calmet* qui dit que les temples des Egyptiens, des Phéniciens & des Hébreux étoient compoſés de parvis, de colonnades, de galeries où le peuple s'aſſembloit & que par ce mot Temple on doit entendre le ſanctuaire, la demeure du Dieu d'Iſraël, & il triomphe avec cette explication. Nous croyons que Don *Calmet* peut avoir raiſon, mais

il n'eſt pas moins vrai qu'avec des conjectures & des ſuppreſſions on peut tout expliquer. En ôtant dans la premiere queſtion ces deux mots *nouveaux nés* & en ajoutant des colonnades au Temple, la difficulté diſparoît. Reſte à examiner ſi cette maniere expéditive d'abréger les controverſes n'eſt pas d'un dangereux exemple.

Après cette introduction qui ſans être peut-être tout à fait irrepréhenſible, n'en eſt pas moins un des plus beaux ouvrages qu'ait produit l'eſprit humain, l'Auteur commence ſon Hiſtoire.

Quelques gens de lettres, ſes admirateurs ſinceres auroient ſouhaité qu'il n'eut pas dédaigné de s'aſſujettir à l'ordre chronologique; qu'il repoſat de tems en tems les yeux du lecteur fatigué de ce vaſte tableau de malheurs & de crimes, ſur des ima-

ges

ges où la vertu conſole & encourage à traverſer cette immenſe galerie dépoſitaire des ſottiſes & des ſceleratеſſes des hommes; qu'il eut voulu nous apprendre quelque choſe, de l'établiſſement de l'empire d'occident par les françois, & des Rois qui le poſſéderent; des circonſtances qui favoriſerent les Germains, heureux uſurpateurs de cet empire; quelles cauſes préparerent l'affoibliſſement de la maiſon de *Charlemagne?* la fixation des Parlemens; l'origine des querelles entre les Anglois & les François ſi bien développée depuis dans une excellente Hiſtoire. Mais ſi Mr. de *Voltaire* nous a laiſſé déſirer ces objets, il a ſurpaſſé notre attente dans la maniere de traiter ſon ſujet. Je ſuppoſe qu'il l'eut fait avec tout le deſpotisme qu'on lui prête, qu'il eut écarté les premiers témoins, & conſulté les

vraiſemblances plûtôt que les ſources, il ſeroit un Hiſtorien peu utile pour inſtruire, mais il ſeroit un Ecrivain précieux pour les Hiſtoriens évitant ſes défauts, ils imiteront ſes principes & dégageront les routes vers le paſſé, de cet amas d'inutilités, qui bientôt n'eût pas permis de découvrir les objets.

Au reſte n'oublions pas d'obſerver que la plûpart des Critiques ont travaillé d'après des Editions ſubreptices, ſans avoir égard à ſes déſaveux qu'il faiſoit quelques formels qu'ils fuſſent. Voici ce qu'il publia à *Colmar* en 1754.

„ Ce n'eſt ni la perſécution, ni l'en-
„ chainement des malheurs qui la ſuit
„ ni la crainte ni l'eſpérance, c'eſt uni-
„ quement la vérité qui m'oblige de
„ déclarer que loin d'avoir la plus lé-
„ gére part à l'Edition fautive & ré-

„ préhenſible de l'abrégé d'une pré-
„ tendue Hiſtoire univerſelle, impri-
„ mée ſous mon nom à la Haye chez
„ *Jean Neaulme* & à *Paris* chez *Du-*
„ *chêne*, je l'ai réprouvée & condam-
„ née hautement; que mon véritable
„ manuſcrit, conforme à celui que le
„ Roi de Pruſſe & Madame la Du-
„ cheſſe de Gotha & pluſieurs autres
„ perſonnes poſſédent depuis treize
„ ans, eſt entierement différent du
„ livre imprimé par *Neaulme* ſans ma
„ participation, qu'ayant fait venir ce
„ manuſcrit de *Paris*, j'en ai établi
„ l'autenticité par devant les Notaires
„ de *Colmar*, *Callot* & *Beſſon* le 25. Fe-
„ vrier; que ce manuſcrit eſt de l'an-
„ née 1740; qu'il contient 1254 pages
„ en deux Tomes très uſés outre 12
„ cahiers ſéparés, qu'il eſt ſept à huit
„ fois plus ample que la prétendue
„ Hiſtoire univerſelle donnée ſous mon

„ nom, & que ces deux ouvrages ne „ se ressemblent pas.

„ J'espére que les particuliers qui „ ont des copies de cet ancien manu- „ scrit, ne le livreront pas à des Li- „ braires & je les en supplie avec d'au- „ tant plus de raison que cet ample „ manuscrit n'est encore qu'un recueil „ très informe de matériaux indignes „ de paroître. Ce sont mes anciennes „ études, qui ne sont assûrément pas „ faites pour être imprimées.

„ Pour donner cet avertissement „ nécessaire, j'ai crû pouvoir avec bien- „ séance me servir de la voye des Ga- „ zettes qui vont d'un bout de l'Euro- „ pe à l'autre, dans lesquelles tant de „ Princes & de Ministres font insérer „ des avertissemens, & qui sont un dé- „ pôt public où tout homme, que ses „ places, ou ses ouvrages, ou ses „ malheurs exposent au public, est

„ reçu à manifester son innocence.
„ C'est en vertu de ce droit naturel
„ que je confonds publiquement les
„ impostures imprimées depuis peu
„ dans tant de Libelles, & envoyées
„ de *Paris* aux Gazettes d'Allema-
„ gne, c'est sans me plaindre de per-
„ sonne que je déclare qu'il n'y a pas
„ un seul Libraire d'Allemagne & de
„ Hollande à qui j'aie jamais vendu
„ un seul ouvrage; que je leur ai
„ tout donné gratuitement, que j'ai
„ donné ainsi les *Annales de l'Empire*
„ entreprises uniquement pour obéir
„ à une Souveraine dont les ordres
„ ont prévalu sur la connoissance de
„ mon peu de talens; que s'il y a un
„ mot dans ces *Annales* qui blesse la
„ vérité je le corrigerai sur le champ,
„ & que j'enverrai à mes dépens les
„ cartons nécessaires à tout Libraire
„ qui les imprimera.

„ Je crois devoir à toutes les Aca-
„ démies dont j'ai l'honneur d'être cet-
„ te déclaration publique, je me joins
„ à elles & à tous les honnêtes gens
„ pour condamner les impoſtures im-
„ primées dans une feuille périodique
„ intitulée *l'Epilogueur* & tant d'autres
„ Libelles.

„ Je déclare qu'il eſt très vrai que
„ je remis le 3. Janvier de l'année paſ-
„ ſée avec le plus profond reſpect &
„ la plus ſincere réconnoiſſance, les
„ honneurs dont un grand Prince à
„ jamais reſpectable pour moi, m'a-
„ voit comblé, & que ceux qui ont
„ imprimé le contraire n'ont pas dit
„ la vérité. Je déclare qu'il n'y a per-
„ ſonne dans l'Europe qui puiſſe m'im-
„ puter avec la plus légére vraiſem-
„ blance le moindre manque de re-
„ ſpect à ce Prince dont le nom m'eſt
„ ſacré, & à l'égard des calomnies

„ groſſiéres ſi groſſiérement exprimées dans la plus mauvaiſe Proſe „ & dans les plus mauvais Vers qui „ jamais ayent déshonnoré la Preſſe, „ il ſuffit de l'indignation du public, „ & je n'ai pas beſoin d'y joindre la „ mienne. Fait à Colmar le 28. Janvier 1754.

Une Lettre écrite en 1753 inſtruira mieux des métamorphoſes qu'a ſubi cette Hiſtoire univerſelle, „ imprimée „ à la Haye, annoncée juſqu'au tems „ de *Charles-Quint*, & qui contient „ cent années de moins que le titre „ ne promet, n'étoit point faite pour „ voir le jour. Ce ſont des Recueils „ informes d'anciennes études, aux- „ quelles je m'occupois, il y a envi- „ ron quinze années, avec une per- „ ſonne reſpectable; au deſſus de ſon „ ſexe & de ſon ſiécle, dont l'eſprit „ embraſſoit tous les genres d'érudi-

„ tion, & qui ſavoit y joindre le goût „ ſans quoi cette érudition n'eut pas „ été un mérite.

„ Je préparois uniquement ce can- „ nevas pour ſon uſage & pour le „ mien, comme il eſt aiſé de le voir „ par l'inſpection même du commen- „ cement. C'eſt un compte que je me „ rends librement à moi-même de „ mes lectures: ſeule maniere de bien „ apprendre & de ſe faire des idées „ nettes; car lorſqu'on ſe borne à li- „ re, on n'a preſque jamais dans la „ tête qu'un tableau confus.

„ Mon principal but avoit été de „ ſuivre les revolutions de l'eſprit hu- „ main dans celles du gouvernement.

„ Je cherchois comment tant de „ méchans hommes, conduits par de „ plus méchans Princes, ont pour-

„ tant à la longue établi des Sociétés, „ où les Arts, les Sciences, les ver- „ tus même ont été cultivées.

„ Je cherchois les routes du com- „ merce qui répare en ſecret les rui- „ nes que les ſauvages conquérans „ laiſſent après eux; & je m'étudiois „ à examiner, par le prix des den- „ rées, la richeſſe & la pauvreté d'un „ peuple. J'examinois ſurtout com- „ ment les Arts ont pû renaitre & ſe „ ſoutenir parmi tant de ravages.

„ Cette partie de l'Hiſtoire étoit „ ſans doute mon plus cher objet, & „ les revolutions des Etats n'étoient „ qu'un acceſſoire à celles des Arts „ & des Sciences. Tout ce grand „ morceau, qui m'avoit eouté tant „ de peines, m'ayant été dérobé il y „ a quelques années, je fus d'autant „ plus découragé que je me ſentois ab-

F 5

„ ſolument incapable de recommencer „ un ſi pénible ouvrage.

„ La partie purement hiſtorique „ reſta informe entre mes mains. El- „ le eſt pouſſée juſqu'au regne de *Phi-* „ *lippe II.* & elle devoit ſe lier au Sié- „ cle de *Louis XIV.*

„ Cette ſuite d'Hiſtoire débaraſſée „ de tous les détails qui obſcurciſſent „ d'ordinaire le fond & de toutes les „ minuties de la guerre, ſi intéreſſan- „ tes dans le moment & ſi ennuyeu- „ ſes après, & de tous les petits faits „ qui font tort aux grands, devoit „ compoſer un vaſte tableau, qui pou- „ voit aider la mémoire en frappant „ l'imagination.

„ Pluſieurs perſonnes voulurent „ avoir le manuſcrit, tout imparfait „ qu'il étoit, & il y en a plus de tren- „ te copies. Je les donnai d'autant „ plus volontiers que, ne pouvant

„ plus travailler à cet ouvrage, c'é-
„ toit autant de matériaux que je met-
„ tois entre les mains de ceux qui
„ pouvoient l'achever.

„ Lorſque Mr. *de la Bruyere* eut le
„ Privilége du *Mercure de France* vers
„ l'année 1747, il me pria de lui aban-
„ donner quelques unes de ces feuil-
„ les qui parurent dans ſon Journal.
„ On les a recueillies depuis 1751, par-
„ cequ'on recueille tout. Le morceau
„ ſur les Croiſades, qui fait une par-
„ tie de l'ouvrage, fut donné dans ce
„ Recueil comme un morceau déta-
„ ché, & le tout fut imprimé très in-
„ correctement avec ce titre peu con-
„ venable: *Plan de l'Hiſtoire de l'Eſprit*
„ *humain*. Ce prétendu *Plan de l'Eſprit*
„ *humain* contient ſeulement quelques
„ chapitres hiſtoriques touchant le
„ neuvième & dixième Siécle.

Il eſt équitable d'entrer dans les vuës d'un Auteur, ſi on accordoit cette complaiſance à Mr. de *Voltaire*, diſent quelque part, les Auteurs du *Journal encyclopédique*, on verroit que ſon Hiſtoire n'eſt pas un Recueil de faits laborieuſement ramaſſés, & preſentés au public avec le faſte de l'érudition; mais l'extrait reflêchi de l'eſprit de ces faits, par un Philoſophe qui remonte aux cauſes pour attacher le premier anneau de la chaine & deſcendre enſuite juſqu'aux événemens du moment. Alors on oublieroit le vuide des faits ſi bien remplacés par les vuës philoſophiques, & faiſant grace à quelques opinions hazardées, ou à quelques erreurs de dattes on admireroit ce coup d'œuil rapide & fécond qui ſe porte dans la vaſte étendue des ſiécles & y ſaiſit toûjours les ob-

jets les plus intéreſſans pour l'humanité.

Dans le grand nombre d'obſervations polémiques publiées ſur cette Hiſtoire, il en eſt de frivoles, quelques-unes d'utiles & pluſieurs eſſentielles. Pour remplir nos engagemens nous en citerons différens exemples. On trouve que Mr. de *Voltaire* accorde trop facilement le nom de *grand homme* à des hommes diſtingués il eſt vrai, mais quelquefois par leurs crimes autant que par de belles actions. Il faut ſans doute donner avec une ſorte d'avarice ces ſurnoms glorieux, „ Mais l'uſage s'accommodant à la „ foibleſſe de l'humanité, a permis „ qu'on accordat ce nom, à quiconque „ doué d'un génie éminent & de „ talens éclatans, s'en ſert pour la gloi- „ re de ſa patrie. Ainſi *Céſar* quoique „ flétri par ſes débauches, quoiqu'op-

„ presseur de la liberté de ses conci-
„ toyens, quoique coupable de tant
„ de sang versé pour satisfaire son
„ ambition; l'heureux *César* obtient
„ tous les jours le nom de grand
„ homme. „

En effet des vertus éprouvées, des lumieres universelles, des succès moins dus à la fortune qu'à la justesse des vuës, séduisent l'univers, & la postérité confirme les titres les plus fastueux accordés dans le moment d'enthousiasme, qu'excitent les belles actions.

Mrs. *Bergier*, *Nonotte*, & tant d'autres qui ont cru avoir reçu du ciel une mission particuliere, pour attaquer Mr. de *Voltaire*, répétent souvent que l'Eglise, les Papes ses Lieutenants sont l'objet des sarcasmes les plus violens dans cet *Essai* sur l'Histoire des Nations. Il n'a pas dit

cependant tout ce que des Cardinaux, des Saints, des Ecrivains eccléſiaſtiques Italiens ont écrit, contre le luxe & l'ambition de la Cour de *Rome*. Il n'a pas dit, comme *Arnauld de Breſſe (homme d'une vie auſtère & irréprochable dans ſes mœurs)* „ que „ les Rois & les Princes qui avoient „ donné tant de richeſſes à l'Egliſe, „ avoient péché mortellement & en „ étoient damnés pour n'en avoir pas „ fait pénitence; que leur crime étoit „ encore plus grand, de leur avoir „ donné des Principautés & des Etats „ qui les rendoient Seigneurs tem„ porels „

Il n'a pas raconté que le Pape *Eugene III.* étant en France en 1147 voulut aller célébrer la Meſſe à *Sainte Genevieve*, le Roi y aſſiſta. Les Chanoines réguliers qui deſſervoient alors

cette Eglise avoient étendu devant l'autel un riche tapis sur lequel le Pape se prosterna pour faire sa priere. Après quoi il passa dans la sacristie pour se revêtir des ornemens qu'on lui avoit préparés pour dire la messe. Alors ses Officiers, en vertu d'un ancien droit se saisissent du tapis comme un meuble qui leur appartenoit. Les Moines furieux se jettent sur les gens du Pape & veulent arracher le tapis: on en vint aux mains, on se bat rudement, le Roi accourt, il est frappé dans la foule, il se retire blessé, & le combat ne finit que lorsque le tapis en lambeaux est entre les mains des victorieux Genovefains. Le Pape qui n'avoit pris aucune part à la querelle, monte à l'autel comme si rien n'étoit arrivé, & dit sa messe, tandis que les Moines balafrés rangés dans le chœur, lui répondoient

en

en chantant. C'est d'un Auteur ecclésiastique ancien Professeur de Théologie que ce récit est tiré sans ornement, sans allusion. (*)

Il n'est pas aussi aisé de justifier Mr. de *Voltaire* sur quelques calculs. Il avance par exemple qu'en 1725, on avoit compté dans la seule Province de Canton quatre-vingt dix-huit mille deux cens vingt femmes de septante ans & au dessus; 40893 au dessus de quatre-vingt ans; & 3453 de près de cent ans. Cela feroit d'après nos Listes (où entre mille une seule personne arrive à l'âge de nonante trois ans) 3,453,000 femmes qui se trouvent dans la Province de *Quang-tcheou* qui fait à peu près la quinzième

(*) Histoire du Pontificat d'*Eugene IV.* par *D. Jean de Lannes*, Religieux de l'Abbaye de *Clairvaux*. Ed. de 1737.

partie de l'Empire. D'après ce calcul la Chine auroit 97,560,000 d'habitans.

On ne justifie pas non plus certaines assertions comme celles qui suivent. Il appelle *Pierre de Leon le Pape Juif.* „ Or cet homme, disent les „ Journalistes de *Trevoux*, n'étoit ni „ Pape, puisqu'il avoit envahi le St. „ Siege contre toutes les loix; ni „ Juif de Religion puisqu'il y avoit dé„ ja longtems que sa famille s'étoit fait „ chrétienne. „

Les Papes, raconte Mr. de *Voltaire*, s'étoient rendu maîtres insensiblement d'*Avignon.*

„ Point du tout assurément repli„ quent les Censeurs puisque *Clement* „ *VI.* l'acheta de *Jeanne* Reine de „ *Naples* en 1348. „

*Urbain V.* avoit désolé l'Eglise par le Schisme „ & ce Pape étoit mort

„ dès l'an 1370, huit ans avant que le „ Schisme commençat. „

Ce font ces inadvertances qui ont fait dire à un Annalifte de mauvaife humeur à propos de la traduction de l'Hiftoire univerfelle en allemand. „ Il „ femble que ce n'eft pas un grand pré- „ fent à faire aux Allemands, qui ont „ traité l'Hiftoire avec tant d'exacti- „ tude & en ont fait un fujet des re- „ cherches les plus approfondies, qu'un „ ouvrage auffi fuperficiel que l'eft ce- „ lui-ci. „ Ce feroit peut-être un pré- fent effentiel à faire à cette nation, que le laconifme & l'art de dire beaucoup en peu de mots.

L'Abbé *Nonotte* a prétendu que Mr. de *Voltaire* avoit eu la finguliere manie d'excufer d'illuftres coupables, que l'Hiftoire avoit noirci, ne pouvant effacer leurs noms de la mémoire des *hommes*, entre autres *Julien*,

ſurnommé *l'Apoſtat.* Il n'eſt pas le ſeul qui ait rendu juſtice à *cet homme extraordinaire & d'une trempe peu commune.* „ Il faudroit démentir, dit un „ Auteur ſage & vertueux, toutes „ les Hiſtoires, & recuſer tous les „ témoignages pour ne pas reconnoître que *Julien* avoit des qualités ra- „ res, & toutes les vertus qu'un at- „ tachement politique au Polithéïsme, „ & l'enthouſiasme philoſophique pou- „ voit lui laiſſer au milieu de toute ſa „ puiſſance. Je ne diſſimulerai point „ ſon ambition; mais je ne ſais ſi je „ dois la faire obſerver, comme un „ vice, ou comme une vertu, au „ moins n'eſt-elle pas ſi blâmable puiſ- „ qu'elle ne l'a jamais empêché d'ê- „ tre l'ami des hommes. Il eſt vrai „ que la religion chêtienne l'a eu pour „ perſécuteur; mais ſi l'on examine „ bien ſa conduite, ſa haine pour cet-

„ te religion provenoit plûtôt des fauſ-
„ ſes préventions de ſon eſprit, que
„ de la dépravation de ſon cœur. C'eſt
„ donc abuſer de la liberté de l'Hiſtoi-
„ re que de ne trouver, dans *Julien*
„ qu'un amas de vices, & de le re-
„ préſenter comme un monſtre, par
„ la ſeule raiſon qu'il eut le malheur
„ de n'appercevoir l'excellence & la
„ vérité du chriſtianiſme qu'au travers
„ d'un nuage épais, formé par la cor-
„ ruption même des Chrêtiens, &
„ principalement de ceux qui doivent
„ en être l'exemple, ainſi que par un
„ reſpect outré pour *Platon*. Nous
„ avons des témoignages ſans nom-
„ bre en faveur des bonnes qualités
„ de *Julien*. Les Chrêtiens même
„ qui doivent le regarder pour leur
„ plus grand ennemi, ſont obligés de
„ lui accorder beaucoup de douceur
„ & d'humanité. On connoît les ef-

„ fets du zéle de la Religion. Un Prin-
„ ce aussi superstitieux que l'étoit *Ju-
„ lien*, s'il eût été vindicatif, auroit
„ pû sacrifier à ses préjugés des gens
„ dont le zéle amer ou trop vif ne sa-
„ voit pas trop se modérer. Un homme
„ que la superstition n'a jamais rendu
„ sanguinaire, n'étoit pas sans doute
„ porté à la cruauté. „

Pour sentir le prix de cet *Essai*, il faut oublier ces minutieuses observations, rappeller les principaux événemens depuis la moitié d'un siécle, & descendre insensiblement jusqu'au moment où nous vivons. Placé à ce point de vue, on apperçoit les mouvemens qui agitent ce globe, on voit des Puissances s'élever, les Nations se rapprocher, les Arts en faisant connoître nos besoins, établir aussi entre tous les Peuples des liaisons que l'intérêt commence & que les convenan-

ces maintiennent : ici le Commerce, franchissant l'intervalle qui nous sépare des Indes, y a transporté des Nations entieres; des villes où l'industrie occupe une multitude de bras étrangers s'aggrandissent en faveur du luxe européen; là l'Histoire vous présente l'indépendance brisant les fers d'un autre hémisphére; créant une République nouvelle, & méritant l'alliance des plus grandes Nations par l'adoption des loix sages & le courage de les faire valoir. Celles qui, spectatrices indifférentes de ces sanglantes querelles voudroient paisiblement attendre que l'épuisement mutuel ramenat la paix, sont forcées d'y entrer; d'autres, s'instituant protectrices de la liberté des mers, invitent les forces maritimes des Royaumes neutres à reprimer l'audacieuse confiance d'un pavillon ambitieux toûjours prêt

à s'arroger un Empire que des succès momentanés avoient fait presque reconnoître. Tandis que ces grands spectacles occupent les yeux de la multitude, l'Histoire présente à l'œil de quelques observateurs un tableau plus curieux encore. Dans l'intérieur de l'Europe on voit l'ambition, joindre l'adresse à la force, devoir à des combinaisons politiques, des aggrandissemens que trente ans de guerre n'ont pas quelque fois procurés à des conquérans heureux; des associations passageres suivies de ruptures éclatantes tendantes au même but, & procurant les mêmes avantages; les fondemens d'un projet vaste, connu, que tout le monde craint, & auquel personne ne s'oppose; la décadence sensible d'une Puissance qui jadis a ébranlé les trônes sans armées & sans combattre, & qui se voit

détruite à ſon tour par la ſeule reflexion.

A ces doubles obſervations dont les unes ſont réſervées au petit nombre, & les autres occupent tout le monde, joignés encore un coup d'œil & voyés un Peuple qui doit peu au Commerce, peu à l'Agriculture, tout à l'Economie, rival dangereux des plus grandes Nations ſans les deux premieres reſſources de la force & des ſuccès; un autre qui dans la vaſte étendue de pays ſur lequel il eſt diſperſé devroit trouver ſa deſtruction, faire ſervir à ſa proſpérité toutes les autres Nations, n'avoir d'ennemies que celles qu'elle eſt toûjours ſûre de vaincre; enfin ces Royaumes dans l'heureuſe impuiſſance de troubler l'Europe, mais influant toûjours ſur la deſtinée du parti vers lequel ces mouvemens politiques les jettent. Plein

de ces idées ouvrés l'*Essai sur les Mœurs* de Mr. de *Voltaire*, & vous trouverés à chaque instant une faute relevée qui est une leçon pour le présent; une conjecture réalisée aumoins dans quelques unes de ses parties; le portrait d'un grand homme, le modele de quelques-uns de ceux qui jouent un rôle dans les affaires présentes; les suites funestes de la foiblesse des Princes, ou de la tyrannie de leurs Ministres; & tout est tellement adopté à nos mœurs, à nos besoins, à notre position que dans le cours de cette lecture enchanteresse on est moins occupé des personnages qui ont été que de ceux qui les ont remplacés. Nos intérêts actuels ont des rapports si marqués avec le passé que l'Histoire de nos jours est dans celle des siécles précédens. Il semble que l'Ecrivain adroit envelop-

pe des vérités néceſſaires ſous le voile officieux de l'allégorie.

Il n'a point cité ſes témoins, indiqué ſes ſources, appuyé ſes conjectures; auſſi cela n'étoit-il pas néceſſaire dans la nouvelle carriere qu'il s'ouvroit. Ne dépendant d'aucune autorité particuliere, mais cédant ſeulement à la lumiere de la raiſon, l'avis d'un homme lui étoit inutile. Combien il étoit plus ſage d'entendre tous ceux qui dépoſoient en faveur de la vraiſemblance & de la raiſon, & de ſuppoſer l'erreur parmi tant d'organes crédules du merveilleux & du ſurnaturel! De tous les tems ceux qui ont écrit ſe ſont crus des hommes extraordinaires. Pour fonder une réputation & arracher la confiance, il a fallu étonner les hommes, & les ſubjuguer. On les a étonné par des prodiges, & on les a ſubjugués en mê-

lant l'autorité divine aux récits de cet amas incompréhenſible de faits apocryphes connus par la tradition, & conſacrés par l'habitude, de loix ſuppoſées, d'uſages abſurdes maintenus, parcequ'il faut du courage même pour détruire une abſurdité.

Mr. de *Voltaire* ne croyoit point avoir compoſé un ouvrage parfait. Il écrivoit à Mr. de *Burigni*: „ L'eſprit „ dans lequel j'ai écrit, Monſieur, ce „ foible Eſſai ſur l'Hiſtoire, a pû trou„ ver grace devant quelques Philoſo„ phes de vos amis. Non ſeulement „ vous pardonnez aux fautes de cet „ ouvrage, mais vous avez la bonté „ de m'avertir de celles qui vous ont „ frappé; je reconnois, à ce bon of„ fice, les ſentimens de votre cœur.„ Il profitoit de ces avis avec autant d'adreſſe que de docilité & une ſe-

conde Edition faisoit disparoître les fautes.

„ Je n'ai pas peint les Docteurs „ assez ridicules, disoit-il encore, les „ hommes d'Etat assez méchans; & „ la nature humaine assez folle; je „ me corrigerai; je dirai moins de „ vérités triviales, & plus de vérités „ intéressantes. Je m'amuse à par- „ courir les petites maisons de l'uni- „ vers; il y a peut-être de la folie à „ cela; mais elle est instructive. L'Hi- „ stoire des dates, des généalogies, „ des villes prises & reprises, à son „ mérite; mais l'Histoire des Mœurs „ vaut mieux à mon gré: en tout cas „ j'écrirai sur les hommes moins qu'on „ a écrit sur les insectes. „

Il a tenu parole. Tous les pays, tous les Etats, ont distingué ce rare & grand ouvrage qu'un de nos plus

ingénieux Poëtes a analysé à sa maniere. *Pégase* dit, (*)

Ouvre, insigne menteur, ces Annales brillantes,
Où chaque nation contemple ses erreurs,
Ses tyrans, ses fléaux, surtout ses bienfaiteurs
Où Rome reconnoît ses brigues insolentes,
Où la Philosophie avec légéreté
Des attentats des sots venge l'humanité,
Frappe indistinctement d'un joyeux anathême
Les Moines, les Abbés, les Papes les Catins,
Insulte aux oppresseurs de vous autres humains,
Et montre à l'univers la liberté qu'il aime.

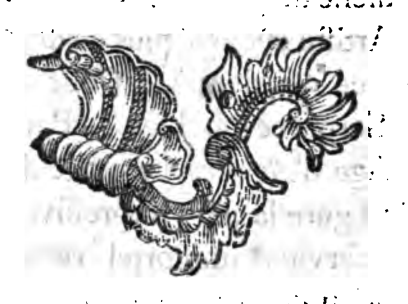
& pour nous résumer sur ce bel ouvrage nous dirons que c'est un coup d'œil rapide & philosophique, sur es hommes distingués qui ont parcouru cet univers, sur les usages qui

(*) *Dialogue de Pegase & de Mr. Clement par Mr. Dorat.*

ont été établis & détruits ſans raiſon & ſans plan; ſur des événemens imprévus, amenés par des cauſes cachées au vulgaire, naturelles aux yeux du Philoſophe obſervateur. Ce tableau immenſe par ſon étendue & difficile à peindre par la multitude des objets qu'il y falloit faire entrer, brille moins peut-être par *l'exactitude* des faits que par la reſſemblance des perſonnages, par la beauté du coloris & par la hardieſſe du pinceau. On eût déſiré que l'Artiſte eût jetté plus de draperies ſurtout ce qui tient à la Cour de *Rome*. Seroit-ce un bien? Peut-être. Le viſage d'*Agamemnon* voilé dit plus que la figure la plus expreſſive.

Le ſervice immortel rendu par l'Hiſtorien de la raiſon eſt d'avoir appris à examiner. Lire ſans calculer les vraiſemblances, ſans remarquer les contradictions, ſans diſtinguer les

organes d'où part la vérité, a été trop longtems la ſtérile occupation de ceux qui ont uſurpé le nom de ſavans. Enfin il a paru un homme, qui a ſoupçonné les erreurs, & qui s'il ne les a pas toutes découvertes, a attiré ſur ſes pas une foule de bons eſprits qui, le flambeau de la Critique à la main, marchent vers la vérité.



# HISTOIRE DES CROISADES.

Ce Fragment a paſſé dans l'*Eſſai ſur l'Hiſtoire générale.* Comme cette immenſe émigration eſt une des plus grandes folies de l'eſprit humain, beaucoup d'Hiſtoriens ont pris plaiſir à en conſerver le tableau. Ce ſujet étoit fait pour Mr. de *Voltaire.* On s'attend à y trouver les richeſſes de ſon pinceau, & ce n'eſt cependant qu'une ſuite un peu précipitée, de traits non-achevés. Voici une deſcription fort imparfaite :

„ La Paleſtine n'étoit que ce qu'elle „ eſt aujourd'hui, le plus mauvais „ pays de tous ceux qui ſont habités

„ dans l'Asie. Cette petite Province „ est dans sa longueur d'environ quarante-cinq lieues communes, & de „ trente à trente-cinq de largeur; elle est couverte presque partout de „ rochers arides, sur lesquels il n'y a „ pas une ligne de terre. Si cette petite Province étoit cultivée, on ne „ pourroit mieux la comparer qu'à la „ Suisse. „

Mr. de *Voltaire* ne connoissoit pas alors cette belle contrée, dont il a fait depuis ses délices. Ou la Palestine n'est pas *le plus mauvais de tous les pays*, ou il ne faut pas la comparer à la Suisse. Plus d'un Géographe a défendu la Judée. Nous extrairons quelques passages, sans prononcer.

Mr. de *Voltaire* a traité les Juifs comme *Molière* traita les Médecins. Il est surprenant qu'il ne se soit pas mieux instruit d'une contrée dont il a fr

ſouvent parlé. Il ne donne à la Judée par exemple que vingt-cinq lieues de long. Elle en avoit cent-vingt du Sud au Nord ſur une largeur de ſoixante du couchant au levant.

Il croit que c'étoit un mauvais pays où il ne croiſſoit que des oliviers & quelques raiſins. (*) Les environs de *Jeruſalem* dans l'eſpace d'environ deux mille, étoient en effet un ſol pierreux, mais le reſte de la Judée étoit un terrein gras & fertile. Mr. *Elsner* a publié une Diſſertation ſur l'excellence de la Paleſtine, où il prouve que tout le terrein en étoit parfaitement bien cultivé.

(*) Mr. de *Voltaire* s'eſt appuyé du témoignage de *St. Jérome* qui n'eſt peut-être pas irréprochable, & qui d'ailleurs a parlé des tems qui ſuivirent les deſtructions de *Titus* & d'*Adrien*.

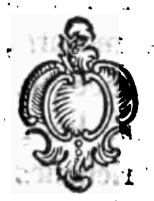
Mr. de *Voltaire* penſe auſſi qu'il n'y avoit que des ânes. Ils avoient des chevaux & des chameaux. C'étoit un article de la loi de *Moïſe*, que ſi le peuple ſe donnoit un Roi, ce Roi ne feroit point d'amas de chevaux, de peur qu'il n'envoyat des Juifs en Egypte pour y faire ces emplettes. Dieu avoit défendu de retourner jamais dans ce pays là. Mais les étrangers amenoient des chevaux en Judée. *Salomon* en eut jusqu'à quarante mille d'attelage & douze mille de ſelle qu'il nourriſſoit d'orge & de paille (Rois Chapitre IV. Verſet 28.) Ce nombre eſt un peu conſidérable, mais quand les interprêtes l'auroient exageré il reſte toûjours vrai qu'il y avoit des chevaux. Et ſi on préferoit les ânes & les mulets, c'eſt qu'ils coutent moins à nourrir, & dans les pays

chauds ils tiennent plus longtems au travail.

Enfin Mr. de *Voltaire* a trouvé encore des Cenſeurs ſur la maniere dont il évalue la population de la Judée. Elle avoit, comme nous avons dit, cent vingt lieues de longueur, & ſoixante de largeur & trois cens vingt de circuit. Avec moins de terrein perdu, elle pouvoit très bien contenir & nourrir proportionellement ſix millions cent ſoixante-quatre mille Iſraëlites. Pour trouver la probabilité de ce nombre d'habitans, il faut remarquer d'abord, que le dénombrement qui fut fait près du *Jourdain* de *Jéricho*, ſe trouva monter à ſix-cens vingt-quatre mille ſept cens trente, y compris vingt-trois mille Lévites, & qu'il ſuffit de ſuppoſer que ce nombre augmenta ſeulement chaque année de douze mille

quatre cens huit personnes, les morts déduits, parceque cette augmentation (qui n'est rien moins qu'excessive pour un Peuple aussi prolifique) étant multipliée par cinq cens vingt-neuf, qui est le nombre des années écoulées depuis l'établissement des Israëlites dans la terre promise jusqu'au tems où *David* y fit faire le dénombrement des hommes propres à la guerre, donne précisément le même nombre de six millions cent soixante-quatre mille: ainsi il n'est pas étonnant, ni que ce pays-là ait eu du tems de *David* le nombre de treize cens mille hommes en état de porter les armes comme effectivement on le trouva par ce même dénombrement (2. Samuel Ch. XXIV. v. 9.) ni que la peste qui en fut la punition, ait pû facilement emporter en trois jours septante mille hom-

mes sans épuiser le pays (le même v. 15.); ni enfin que plusieurs années après cette mortalité, sous le regne pacifique de *Salomon*, la Judée se soit retrouvée assez peuplée pour donner lieu à l'Ecriture de dire que le Peuple de *Juda* étoit innombrable comme le sable de la mer, *Salomon* ayant sous sa domination tous les Royaumes depuis le fleuve d'*Euphrate* jusqu'au pays des Philistins & jusqu'à la frontiere d'Egypte (Rois Ch. IV. v. 20 & 21.)



# HISTOIRE DE RUSSIE.

Pour écrire l'Hiſtoire d'un grand pays il faudroit ſe trouver placé au milieu d'une riche collection de matériaux dont on auroit fait l'étude depuis l'enfance. Ils devroient avoir eu pour but la Chronologie, les détails géographiques, les événemens politiques, les troubles de Religions, les variations des Finances, les revolutions dans les mœurs, les progrès de la Juriſprudence, les portraits des grands hommes, les biographies des Savans, les richeſſes de l'Hiſtoire naturelle &c. Chacun de ces objets demande une étude à part. Lorſqu'ils ſont ſuffiſamment connus, le grand

art est de les lier & d'en former un tableau qui reflêchisse des vérités sur tous les états de la vie. Un pareil ouvrage suppose une passion pour le travail, l'impartialité, le tact, le courage de dire la vérité & de supprimer les Fables agréables. Un Historien doit être précis dans ses reflexions, clair dans ses récits, intéressant dans sa maniere, noble dans son stile, facile dans ses transitions, sage dans ses conjectures, ressemblant dans ses portraits, adroit dans ses rapprochemens. Il doit exercer ces heureux talens sur les objets qui piquent le plus la curiosité, tels que l'Agriculture, le Commerce, les Arts, la Population, le Régime dietétique, la Navigation, les Communications par terre; chacun de ces objets bien traités est un ouvrage entier. Réunis ils devroient former un cours d'édu-

cation nationale. C'eſt ce qu'il importe de ſavoir, & non l'Hiſtoire ſtérile d'une campagne, d'un ſiege, d'une bataille, dont les détails, ordinairement peu exacts, n'apprennent rien.

Mr. de *Voltaire* a intitulé ſon ouvrage *Hiſtoire de Ruſſie ſous Pierre le Grand.* C'eſt l'Hiſtoire de ce Monarque qu'il a publiée, mais non celle de ſon Empire. Il a dit tout ce qu'un étranger pouvoit ſavoir; il l'a mieux dit qu'un autre; il a trouvé l'art de faire entrer dans ſon plan tous les détails propres à nourrir la curioſité du lecteur. D'ailleurs le charme de ſa narration entraine, & cette continuelle illuſion ne permet pas de voir ce qui manque à quiconque veut s'inſtruire.

Mais on ne peut pas ſe diſſimuler que *l'Hiſtoire de Ruſſie* ainſi que celle de la plûpart des Royaumes reſte en-

core à faire. Jamais ces ſortes d'ouvrages ne ſeront portés à un certain degré de perfection tant qu'on adoptera pas une nouvelle méthode. Un homme chargé du glorieux emploi d'Hiſtoriographe de ſon pays doit avoir ſous lui des coopérateurs pour chaque objet, & ſe contenter de former un corps régulier de ces parties travaillées avec ſoin. Ce n'eſt point une occupation ordinaire de Littérature, ce doit être un ouvrage d'Etat; le Prince ſouverain qui fera un pareil établiſſement ſervira de modele aux autres & recommandera à jamais ſon nom à la poſtérité.

*L'Hiſtoire de Ruſſie* eſt diviſée en Chapitres. Cette méthode aſſez généralement critiquée, reſſemble cependant à celle de diviſer par livres. Il s'agit d'établir des repos dans la mémoire des lecteurs, que ces repos

ſoient un peu plus ou moins fréquens, cela ne revient-il pas au même? Si nous avions des vœux à former ce ſeroit pour mieux connoître l'état politique de ce vaſte Royaume, ſon économie, l'influence de la Religion ſur les mœurs, & des mœurs ſur le gouvernement, & du gouvernement ſur le bonheur public. Il y a bien une deſcription, mais elle eſt un peu ſéche, & éveille plûtôt la curioſité qu'elle ne la ſatisfait.

L'Auteur a indiqué ces objets, mais il n'a pas été à même de les approfondir. Trompé même par quelques Mémoires, il a mis quatre cens mille habitans dans *Petersbourg*, ce qui n'eſt ni vrai ni à déſirer. Même erreur ſur la population de la Ruſſie entiere, évaluée à vingt-quatre millions d'ames. Dans tous les pays les cadaſtres ont égaré.

La Critique qui a veillé cinquante ans de ſuite à la perfection des ouvrages de notre célèbre Auteur l'a averti de quelques inadvertances. Il raconte que la Religion grecque s'établit en Ruſſie vers l'an 987, „ & „ que *Volodimer*, né d'une concubine, „ ayant aſſaſſiné ſon frére pour regner „ & ayant recherché l'alliance de „ l'Empereur *Baſile* ne l'obtint qu'à „ condition qu'il ſe feroit baptiſer. „ L'Empereur *Baſile* étoit mort cent ans auparavant le prétendu baptême de *Volodimer*.

Il parle d'un Gentil-homme Lithuanien, *Scaronski* étoit ſon nom, dont la ſœur étoit l'Impératrice *Catherine I.* On ne donne aucune preuve de cette parenté, & le prétendu beau-frere de l'Empereur diſparoît tout d'un coup, ſans qu'on ſache ce qu'il eſt devenu.

L'Hiſtoire de l'infortuné *Alexis* n'eſt point racontée avec cet intérêt que promettoient le ſujet & la plume de Mr. de *Voltaire*, & ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'eſt qu'il paſſe preſque ſous ſilence l'élévation & les malheurs d'*Eudoxie Foederowna* premiere femme de *Pierre le Grand*. Une de ces bizarreries dont la fortune ſe ſert quelque fois pour déconcerter les projets des humains la porta ſur le trône, Le Czar *Pierre*, qui lui-même y étoit parvenu par des voyes ſi extraordinaires, fit annoncer dans toute l'étendue de ſon Royaume qu'il deſtinoit ſa couronne & ſon cœur à l'être qui réuniroit à ſes yeux le plus de perfections. Cent jeunes filles apporterent à *Moſcou* leurs timides prétentions & leurs eſpérances. *Eudoxie* décida le choix du Czar, & monta à ſa nouvelle dignité avec la

joye ſecrette & inexprimable que donne une pareille victoire.

Cette joye dura peu, quelques années après elle deſcendit de ce trône ſans murmure, pleura un amant infidele, changea le bandeau des Rois contre un voile de Religieuſe, & partagea les longs jours de la ſolitude entre quelques reflexions ſur l'inconſtance de la fortune & la perte d'un époux injuſte & toûjours aimé.

Dans la ſuite elle eſt ſoupçonnée d'avoir eu quelque part au projet d'une conſpiration, elle eſt condamnée à vingt coups de diſcipline qu'elle reçut des mains de deux Religieuſes, renfermée dans un cachot lorſqu'une revolution inattendue porte un de ſes fils ſur le trône & lui rend à elle même les honneurs dus à ſon rang.

Nous n'entrons pas dans les détails de cette singuliere anecdote, (*) qui seroit devenue sous la plume de Mr. de *Voltaire* un des morceaux le plus intéressant de son Histoire.

On lui reproche encore d'avoir omis, des détails aussi curieux sur l'Impératrice *Catherine Alexionna*, elle naquit près de *Derbart*, petite ville en Livonie, de parens fort pauvres: elle perdit son pere de bonne heure, & le travail de ses mains suffisoit à peine à sa subsistance & à celle d'une mere accablée d'infirmités. Elle étoit belle & bienfaite; elle avoit reçu de la nature un esprit vif, juste & solide: sa mere lui apprit à li-
[illegible] te,
[illegible]

(*) Elle est racontée dans les Mémoires de Melle. *Déon*, on la trouve aussi dans plus d'un Historien allemand.

re, & un vieux Curé luthérien l'instruisit dans les principes & dans les devoirs de la Religion. *Catherine* avoit quinze ans lorsque sa mère mourut; elle alla demeurer avec le Curé luthérien, & rendit aux filles de cet Ecclésiastique l'éducation qu'elle avoit reçue de leur pere: elle prit avec ses éleves des leçons de danse & de musique, & continua de se perfectionner dans ces deux Arts jusqu'à la mort de son bienfaiteur. Ce malheur la réduisit à la plus affreuse indigence, & la guerre qui s'alluma avec la Suéde força *Catherine* de quitter sa patrie & d'aller chercher un azile à *Marienbourg*. Il fallut traverser à pied un pays ravagé par deux Armées ennemies. Après avoir échappé à plusieurs dangers, elle fut attaquée par deux soldats suédois, qui sans doute se seroient portés à d'étranges violen-

ces, si un Bas-Officier ne fût venu à son secours. Elle rendoit graces à son libérateur; quelle fut sa surprise lorsqu'elle reconnut dans lui le fils du Pasteur luthérien qui avoit élevé son enfance. Le jeune Officier fournit à *Catherine* tous les secours nécessaires pour achever son voyage, & lui donna une lettre de récommandation pour Mr. *Gluck*, ami intime de son pere & le sien, à *Marienbourg*; elle eut bientôt le bonheur de se recommander elle-même par son esprit, par ses graces & par sa beauté. Quoiqu'elle n'eût encore que dix-sept ans, Mr. *Gluck* lui confia l'éducation de ses deux filles; dans cet emploi elle sut si bien mériter l'estime du pere de ses éleves, qu'étant veuf, il crut pouvoir lui proposer sa main. *Catherine* la refusa; & dans le même tems elle offrit la sienne à son libérateur, quoi-

qu'il eut perdu un bras, & qu'il fut couvert de blessures. Il étoit sans doute impossible de pressentir la future grandeur de *Catherine ;* mais en supposant qu'on la prévit, on eût pû dès-lors assûrer que la fortune seroit toûjours au dessous d'une ame si généreuse. Le jeune Officier étoit alors en Garnison dans la ville. Sa surprise fut égale à sa reconnoissance ; il accepta avec transport la main de *Catherine.* Les deux époux avoient reçu la bénédiction nuptiale ; le jour même *Marienbourg* est assiégé par les Russes, l'époux est appellé pour repousser un assaut ; il est tué avant d'avoir recueilli le fruit de la générosité & de la reconnoissance de son épouse. Cependant le siége se continuoit avec acharnement : *Marienbourg* fut emporté d'assaut ; la Garnison, les habitans, les femmes, les enfans, tout fut pas-

sé au fil de l'épée : enfin le massacre ayant cessé, on trouva *Catherine* cachée dans un four. Elle avoit bravé l'indigence, elle conserva sa sérénité dans l'esclavage. Ce courage d'esprit & son rare mérite la firent bientôt connoître, on en parla au Général Russe le Prince de *Menzikoff*, dont la destinée étoit aussi bizarre que celle de *Catherine*; il demanda à la voir, fut épris de sa beauté, l'acheta du Soldat à qui elle appartenoit, & la mit entre les mains de sa propre sœur. Enfin il eut pour elle tous les égards dus à son sexe & à son infortune. Peu de tems après *Pierre le Grand* fit une visite au Prince *Menzikoff*; *Catherine* servit à table avec beaucoup de grace & de modestie. Le Czar en fut frappé, il revint le lendemain, il demanda la belle esclave, lui fit plusieurs questions & trouva que ses

charmes de son esprit surpassoient ceux de sa figure. *Pierre*, qui savoit créer les hommes, savoit aussi les juger; il crut que *Catherine* étoit digne de le seconder dans ses grands desseins; l'inclination se joignit à ses vues politiques, & il résolut de l'épouser. Il se fit instruire de tous les détails de sa vie, remonta jusqu'à ses premieres années, la suivit dans son obscurité, dans cet état où l'ame, obligée de tirer toutes ses forces d'elle-même, lutte contre la fortune sans avoir de spectateurs, & triomphe sans attendre d'applaudissemens. Il vit *Catherine* conservant partout ce caractere de grandeur naturelle, la seule véritable; il crut que ce titre suffisoit pour l'élever au rang d'Impératrice. Toutefois il jugea à propos de célébrer son mariage secretement. *Catherine* sur le trône entra dans les vues

du Czar. Tandis que Pierre formoit des hommes, elle ne négligeoit rien pour perfectionner l'éducation des personnes de son sexe. Elle changea leur habillement, leur inspira l'esprit de société, établit l'usage des assemblées, remplit pendant toute sa vie les devoirs d'Impératrice, d'amie, d'épouse, de mere, eut les talens de l'autre sexe sans leur sacrifier les vertus & les agrémens du sien, & mourut enfin avec ce même courage qui l'avoit suivie dans l'infortune, & qu'elle avoit porté sur le trône.

On regrette que Mr. de *Voltaire* n'ait pas écrit *l'Histoire de Russie* dans la force de son âge. Un Peuple sortant des ténebres de la barbarie, marchant à pas précipités vers la lumiere, venant mêler sa voix aux Diétes de l'Europe, & tout à la fois cultivant les Arts, disciplinant des troupes, créant

une marine, offre le plus beau spectacle à l'esprit humain. Les convulsions passageres dans l'intérieur du gouvernement, les derniers efforts d'une Puissance enchaînée, le murmure des mécontens, cette classe si nombreuse dans tous les pays, les succès de quelques grands ennemis politiques, dont il faut tromper la vigilance, ou défier les forces pour s'élever à leur hauteur, fournissent de superbes tableaux à l'Historien. Chaque partie du Globe attire tous les regards dans le moment qu'elle est agitée par de violentes secousses. Mais si l'on réfléchit à l'enchaînement des causes, c'est pourtant un événement bien inconcevable de voir un Ambassadeur Russe, concilier l'Empire & la Prusse. Que de méditations suivent ce coup d'œil!

*Tacite* dit que si on écrit l'Histoire des Princes contemporains l'envie ou

la flatterie corrompent la vérité. Mr. de *Voltaire* a évité ce double défaut. Il n'a pas même voulu anticiper sur ce que dira la postérité d'une Souveraine dont le regne est une de ces grandes époques qui étonnent toûjours l'esprit humain. On a rarement vû „ Rien de comparable à la hardiesse „ d'envoyer quatre escadres du fond „ de la Mer Baltique dans les Mers „ de la Grece, de dominer à la fois „ sur la Mer *Egée* & sur le *Pont-Euxin*, de porter la terreur dans la „ *Colchide* & aux *Dardanelles*, de subjuguer la *Tauride*, & de forcer le „ Visir *Azem* à s'enfuir des bords du „ *Danube* jusqu'aux portes d'*Andrinople*. „

Lorsqu'on examine ce qu'un Souverain actif, plein de grandes vues, ajoute à la gloire de son pays dans le cours d'un regne, & lorsqu'on cal-

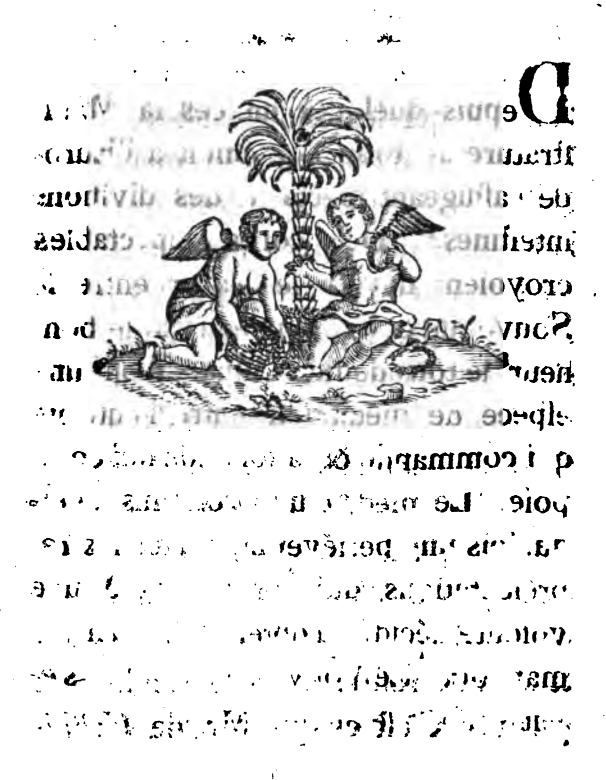
cule ensuite ce que seroit la terre si par une supposition chimérique tous ceux qui la gouvernent étoient guidés par les mêmes principes, on conclut que certains Princes sont de vrais présens du Ciel, & que les cent bouches de la Renommée ne sont pas trop pour célébrer à jamais leur mémoire.

Cette *Histoire de Russie* est l'ouvrage d'un grand Littérateur & d'un Philosophe ; c'est beaucoup sans doute, mais il faut encore aujourd'hui une troisième qualité, c'est d'être Economiste. On a un peu abusé de ce mot, & chez une Nation facile à donner des ridicules on s'est mépris également sur le nom de Philosophe & sur celui d'Economiste. Il nous présente l'idée d'un esprit sage, droit, actif, qui s'est longtems occupé des grands

objets de la Société tels que, l'uſage de ces tréſors formés des ſueurs du pauvre, l'art de faire pancher la balance du commerce. Il doit connoître les beſoins & les avantages d'un Etat militaire, agricole, commerçant. Comme toute opération politique doit avoir pour but de conſerver ce qu'on a, ou d'acquérir ce qu'on n'a pas, il doit pour juger de ſon utilité avoir bien examiné la ſituation politique d'un pays, ſes avantages ſur ſes voiſins, & ces dépendances de ces mêmes voiſins. On pourroit ſans être Prophéte annoncer qu'un jour l'Hiſtoire ſera détachée de la Littérature, & ſera une branche à part. Ceux qui ſe deſtineront à tenir ſes pinceaux s'y prépareront par des études différentes de celles choiſies juſqu'à ce jour. Tous les hommes juſtifient leurs loix, leurs uſages, leurs principes, par

l'exemple de leurs peres. Mais ſi on leur montroit les raiſons qui ont donné naiſſance à ces loix, à ces uſages, à ces principes, combien de tems elles ont été en vigueur, les modifications qu'elles ont ſubi, les événemens qui les ont fait ſuſpendre, les hazards qui les ont retablies, alors ils feroient moins opiniâtrement attachés à des regles qui doivent ſuivre l'inſtabilité des choſes humaines. Or un Littérateur ne peut guéres pénétrer dans les ténebres de l'antiquité, s'enfoncer dans ces diſcuſſions, & éclairer la fabuleuſe origine d'une Nation. Il faut un homme voué par goût à ces ingrates & laborieuſes recherches & qui ait par quelques ouvrages de ce genre aſſez mérité la confiance du public pour que le lecteur ſe contente des reſultats & ſe rende ſans preuve? C'eſt ce que Mr. de *Voltai-*

*re* ne pouvoit raisonnablement exiger des Russes & des Nations voisines.



# HISTOIRE
## DES
# PARLEMENS.

Depuis quelques années la Magistrature de France donnoit à l'Europe l'affligeant spectacle des divisions intestines. Des corps respectables croyoient devoir se placer entre le Souverain & les Peuples pour le bonheur de tous deux. C'étoit établir une espece de médiation entre l'autorité qui commande & la foiblesse qui compose. Le médiateur avoit mis quelquefois une persévérance dans ses représentations qui ressembloit à une volonté décidée d'obtenir ce qu'il demandoit. Le pouvoir souverain s'étoit aussi quelquefois expliqué avec

une fermeté qui tenoit un peu du despotisme. Ces deux abus avoient trouvé des adversaires & des défenseurs. A ce double principe des troubles, se joignirent les intrigues des Cours, les vues particulieres, l'influence des Ministres, les mouvemens de ceux qui fomentent les querelles préférables pour l'ambition au cours tranquille des évènemens. De là ces bouleversemens continuels, ces décompositions momentanées, & les créations subites de nouveaux corps. De là ces Magistrats dispersés qu'on trouvoit à chaque instant sur la route de l'exil; & des hommes presque étrangers aux loix tout-à-coup transportés sur les fleurs de lys; de là tant d'écrits séditieux contre le moteur de ces grands changemens, & indirectement contre celui qui les autorisoit; des plaintes fondées contre des choix for-

tés, & des plaintes injuſtes ſur quelques défauts d'exécution, inſéparables d'un plan auſſi vaſte; des récompenſes ſurpriſes qui faiſoient murmurer le mérite oublié; ou des graces trop partagées pour ſatisfaire à l'avidité des nouveaux membres qui faiſoient encore plus valoir certains ſacrifices que leurs talens. C'eſt au milieu d'une telle fermentation que l'*Hiſtoire des Parlemens* parut. Elle ne concilia pas tous les partis, mais elle groſſit celui de la vérité toûjours peu nombreux. Ce n'étoit plus, il eſt vrai, cette imagination hardie qui ſuivoit à peine l'*Alexandre* du Nord, mais la marche ſoutenue d'une raiſon impartiale qui péſe avec intérêt l'influence de la juſtice ſur l'adminiſtration, & examine attentivement ſi celle-ci a beſoin de donner un frein à l'ambition de ces corps intermédiares, ou

s'ils n'ont fait qu'augmenter le crédit du Gouvernement en donnant une espèce de sanction à ses opérations.

Quelques lecteurs auroient souhaité que Mr. de *Voltaire* eût approfondi davantage un sujet qui dans tous les tems intéresse sa Nation, & eût rectifié ce que l'on avoit souvent répété avant lui, mais moins bien.

Quoiqu'il n'ait peut-être pas été un Savant profond dans l'Histoire, il n'en a pas été moins véridique. Les recherches des plus laborieux compilateurs lui ont épargné la peine de fouiller dans les ténébreuses archives, & il est parti du point d'où ils étoient arrivés. Lorsque la crédulité ou la prévention nationale, ou l'esprit de parti se sont montrés trop à découvert il a abandonné ses guides pour un moment & a consulté la raison, d'autres autorités d'un plus grand

poids

poids aux yeux de la vérité. Il faut supposer que les Annalistes des siécles précédens préparoient les matériaux. Un homme plein de goût & capable de les employer avec succès, s'en est emparé. La premiere forme a disparu sous ses mains créatrices.

„ De tous les sujets, c'étoit le plus dangereux à traiter. Les corps les plus sages ont été entraînés comme malgré eux par le torrent des troubles, des révolutions. Ces instans d'erreur rappellés dans certaines circonstances, font une tout autre impression. Dépouillés alors des motifs qui les excusoient, on voit une faute réelle où il n'y avoit peut-être qu'une nécessité politique. Quel prodigieux changement les opinions d'un seul homme apportent dans le Gouvernement d'un grand Etat! Il est donc vrai que l'ambition se joue quelque-

fois également & de la volonté des Rois & de la fidélité des Peuples. Pendant ces Scènes tumultueuses rarement est-on placé pour les bien voir. Dans le moment de la fermentation les événemens se succédent rapidement & font moins d'impression, parceque les premiers préparent les esprits à ceux qui doivent suivre. Mais lorsqu'après l'orage on réunit dans le même tableau tout ce qui s'est passé, l'oeil est effrayé de la complication des ressorts que les passions ont fait jouer, des abimes où l'imprudence, & ensuite la nécessité de soutenir la premiere démarche, précipitent les agens de ces désastreuses innovations. On contemple avec regret le triste rôle d'un Roi bon, mais foible, instrument de la vanité de quelques Ministres qu'il craint, & du malheur des Peuples qu'il aime; l'em-

barras des perſonnes auguſtes qui s'aſſeoient près de ſon trône craignant que leur fermeté indiſpenſable n'encourageât les mécontens, & que les hommes allans toûjours au delà du but ne diſtinguaſſent pas une ſage & reſpectueuſe réſiſtance qui conſerve des droits ſacrés, d'avec une opiniâtreté déplacée qui éloigneroit les projets de pacification. On enviſage avec une ſecrette inquiétude la penible ſituation d'un corps dépoſitaire des loix, trahiſſant la Nation s'il laiſſe paſſer le torrent des nouveautés, & irritant le Monarque s'il leur oppoſe une digue; l'indéciſion d'un petit nombre de ſages qui gouverne l'eſprit de leur ſiecle ſe reprochant également un ſilence qui prive leur patrie de lumieres néceſſaires, ou l'adoption d'un parti; adoption qui alimenteroit le feu des querelles. On voit avec douleur

l'agitation de l'intrigue qui mêle des ressentimens particuliers aux projets que conseille l'intérêt public; des choix honteux avilir un Corps, destiné cependant à faire oublier un autre Corps connu par son éloquence, par son zéle & sa fermeté & douze cens Magistrats supportans sans murmure les rigueurs de l'exil moins sensibles aux maux qu'il entraine qu'à la douleur de voir leurs places déshonnorées. On admire avec un secret enthousiasme les premiers du Royaume, qui se présentent comme Princes pour la conservation de l'Etat, comme Peres pour le soutien des droits de la Monarchie, comme Gentils-hommes au nom de la noblesse pour défendre la violation de ses priviléges, comme Citoyens, au nom d'un Peuple libre dont on préparoit les fers.

Tels sont les objets sur lesquels il faudroit revenir en examinant *l'Histoire des Parlemens.* Cela est trop dangereux. La sagesse du jeune Monarque qui regne pour le bonheur de la France a d'un mot appaisé ces longues querelles & anéanti jusqu'aux germes des divisions.

SUR

# LES ÉLÉMENS DE NEUTON.

Lorsque cet ouvrage trop annoncé, trop loué & trop critiqué parut, on adressa les Vers suivans, à son Auteur.

L'ami! des Muses, quoi VOLTAIRE
Quoi! le Grand-Prêtre d'Apollon,
Déserteur de son sanctuaire,
Trahit les Dieux de l'Hélicon.

Sur les débris de leurs images
Une nouvelle Déïté
A réuni tous les hommages
C'est la févere vérité.

L'éloquence & ses tours frivoles
Les graces, leur naiveté
Les Muses & leurs hyperboles
S'éclipsent devant sa clarté.

C'eſt ſon ſecret que la nature
A NEUTON avoit révélé
Mais l'énigme reſtoit obſcure
Si VOLTAIRE n'avoit parlé.

Rimeur & Philoſophe aimable,
Ecris pour la poſtérité;
Tes Vers embelliſſent la Fable,
Et ta Proſe la vérité.

Il n'eſt cependant pas ſi extraordinaire qu'on le croit de voir un homme ſaiſir tous les genres. On a remarqué que le nom de Poëte & celui de Sage, étoient autrefois ſynonimes. Les Poëtes alors étoient Phyſiciens, Mathématiciens, Aſtronomes, Métaphyſiciens, Théologiens, Hiſtoriens, Légiſlateurs, Juriſconſultes; ils étoient tout. Il eſt certain que les ſept Sages de la Grèce étoient tous Poëtes. On remarque néanmoins que *Pharéide* tranſporta à la Proſe tout ce

qui étoit auparavant attaché à la Poësie. Il est certain qu'on commença d'abord à écrire en Vers, & que ce ne fut que longtems après qu'on s'avisa d'écrire en Prose.

On reprocha à Mr. de *Voltaire* d'avoir dit que *Descartes savoit peu de choses en vraie Philosophie.*

Cela est vrai si cette phrase veut dire que ce que les hommes savent est un point en comparaison de ce qu'ils croyent savoir, & alors on peut parler ainsi de *Neuton*, & de tous les Physiciens du monde; mais dans un autre sens, *Descartes* seroit injustement traité. Ce qu'on peut alléguer de mieux en sa faveur, c'est que le Neutonianisme se rapproche plus souvent de son systéme qu'il ne le détruit.

On reproche encore à l'Auteur des *Elémens* quelques expressions dans un discours à Madame *du Chatelet*. On

l'a supprimé dans les dernieres Editions nous croyons devoir le conserver, & le voici.

Ce n'est point ici une Marquise, ni une Philosophie imaginaire. L'étude solide que vous avéz faite de plusieurs nouvelles vérités & le fruit d'un travail respectable, sont ce que j'offre au public pour votre gloire, pour celle de votre sexe, & pour l'utilité de quiconque voudra cultiver sa raison & jouïr sans peine de vos recherches. Il ne faut pas s'attendre à trouver ici des agrémens; Toutes les mains ne savent pas couvrir de fleurs les épines des sciences; je dois me borner à tâcher de bien concevoir quelques vérités & à les faire voir avec ordre & clarté. Ce seroit à vous à leur prêter des ornemens.

Ce nom de nouvelle Philosophie ne seroit que le titre d'un Roman nou-

veau, s'il n'annonçoit que les conjectures d'un moderne, oppoſées aux fantaiſies des anciens. Une Philoſophie qui ne ſeroit établie que ſur des explications hazardées, ne mériteroit pas en rigueur le moindre examen; car il y a un nombre innombrable de manieres d'arriver à l'erreur, il n'y a qu'une ſenle route vers la vérité, il y a donc l'infini contre un à parier, qu'un Philoſophe, qui ne s'appuyera que ſur des hypothéſes, ne dira que des chiméres. Voilà pourquoi tous les anciens qui ont raiſonné ſur la Phyſique ſans avoir le flambeau de l'expérience; n'ont été que des aveugles, qui expliquoient la nature des couleurs à d'autres aveugles.

Cet écrit ne ſera point un cours de Phyſique complet; s'il étoit tel, il ſeroit immenſe; une ſeule partie de la Phyſique occupe la vie de pluſieurs

hommes, & les laiſſe ſouvent mourir dans l'incertitude.

Vous vous bornés dans cette étude, dont je rends compte, à vous faire ſeulement une idée nette de ces reſſorts ſi déliés & ſi puiſſans, de ces loix primitives de la nature, que *Neuton* a découvertes ; à examiner juſqu'où l'on a été avant lui, d'où il eſt parti, & où il s'eſt arrêté. Nous commencerons comme lui, par la lumiere ; c'eſt de tous les corps qui ſe font ſentir à nous le plus délié, le plus approchant de l'infini en petit, c'eſt pourtant celui que nous connoiſſons davantage. On l'a ſuivi dans ſes mouvemens, dans ſes effets ; on eſt parvenu à l'anatomiſer, à le ſéparer en toutes ſes parties poſſibles. C'eſt celui de tous les corps dont la nature intime eſt la plus développée. C'eſt

celui qui nous approche le plus près des premiers ressorts de la nature.

On tâchera de mettre ces *Elémens* à la portée de ceux qui ne connoissent de *Neuton* & de sa Philosophie que le nom seul. La science de la nature est un Bien qui appartient à tous les hommes. Tous voudroient avoir connoissance de leur bien, peu ont le tems ou la patience de le calculer; *Neuton* a compté pour eux. Il faudra ici se contenter quelquefois de la somme de ces calculs. Tous les jours un homme public, un Ministre, se forme une idée juste du résultat des opérations que lui-même n'a pû faire; d'autres yeux ont vû pour lui, d'autres mains ont travaillé, & le mettent en état par un compte fidele de porter son jugement. Tout homme d'esprit sera à peu près dans le cas de ce Ministre.

La Philoſophie de *Neuton* a ſemblé juſqu'à préſent à beaucoup de perſonnes auſſi inintelligible que celle des anciens; mais l'obſcurité des Grecs venoit de ce qu'en effet ils n'avoient point de lumiere, & les ténèbres de *Neuton* viennent de ce que ſa lumiere étoit trop loin de nos yeux. Il a trouvé des vérités: mais il les a cherchées & placées dans un abîme; il faut y deſcendre & les apporter au grand jour.

On trouvera ici toutes celles qui conduiſent à établir la nouvelle propriété de la matiere découverte par *Neuton*. On ſera obligé de parler de quelques ſingularités, qui ſe ſont trouvées ſur ſa route dans cette carriere; mais on ne s'écartera point du but.

Ceux qui voudront s'inſtruire davantage, liront les excellentes Phyſiques des *Graveſandes*, des *Keils*, des

*Muſchenbroeks*, des *Pembertons*, & s'approcheront de *Neuton* par degrés.

Mr. de *Voltaire* répondit à ceux qui s'étoient permis des reflexions critiques ſur ce diſcours.

„ On vient de m'avertir qu'on fait „ une application auſſi mal fondée „ qu'injurieuſe de ces mots par leſ- „ quels j'avois commencé ces *Eſſais* „ *ſur les Elémens de Neuton:* ce n'eſt „ point ici une Marquiſe, ni une Phi- „ loſophe imaginaire. Je ſuis ſi éloi- „ gné d'avoir eu en vue l'Auteur de „ la pluralité des mondes, que je dé- „ clare ici publiquement que je regar- „ de ſon livre comme un des meilleurs „ qu'on ait jamais faits, & l'Auteur „ comme un des hommes des plus „ eſtimables qui ayent jamais été. Je „ ne ſuis pas accoutumé à trahir mes „ ſentimens. D'ailleurs je ne crois

„ pas qu'il foit poffible de penfer au-
„ trement.

„ Lorfque j'eus l'honneur d'enten-
„ dre à *Cirey* les dialogues italiens de
„ Mr. *Algarotti*, dans lesquels les
„ principaux fondemens de la Philo-
„ fophie de *Neuton* me paroiffoient
„ établis avec beaucoup d'efprit, &
„ ceux de *Descartes* ruinés avec for-
„ ce, je m'engageai de mon côté à
„ combattre en françois pour la mê-
„ me caufe, quoiqu'avec des armes
„ extrêmement inégales. Je fuppliai
„ la perfonne refpectable chez qui
„ nous étions, de fouffrir que je miffe
„ fon nom à la tête des Elémens d'u-
„ ne Philofophie qu'elle entend fi bien
„ & Mr. *Algarotti* nous dit que pour
„ lui, puifque fon ouvrage étoit un
„ dialogue avec une Marquife, & dans
„ le goût de la pluralité des mondes,
„ il le dédieroit à Mr. de *Fontenelles*.

„ Je dis à Mr. *Algarotti* que j'étois très
„ fâché de voir une Marquiſe en l'air
„ dans ſon ouvrage, & qu'il ne fal-
„ loit point mettre un être imaginai-
„ re à la tête de vérités ſolides. Voi-
„ là ce qui donna lieu à ce commen-
„ cement de mes *Elémens*, comme la
„ Dame illuſtre à qui ils ſont dédiés,
„ & Mr. *Algarotti* peuvent en rendre
„ témoignage. „

Nous ajouterons que Mr. de *Voltaire* ſavoit trop bien que ce qui a réuſſi une fois dans le genre extraordinaire, ne doit pas être eſſayé de nouveau. Ceux qui ont voulu imiter le ſtile de Mr. de *Fontenelles* ſont tombés dans des trivialités bien puériles. On lit dans un livre de Phyſique que nous avons la complaiſance de ne pas citer, „ qu'il n'y a peut-
„ être d'autre vuide que celui qui ſe
„ trouve quelquefois dans la bouteille
„ &

„ & dans la bourſe. „ On dit en parlant *d'Hercule, un Phyſicien de cette force.* De ſemblables platitudes dégoûtent étrangement d'un livre qui même contiendroit des recherches utiles; car les hommes ne reſpectent pas plus la vérité que la vertu, lorſqu'on la leur préſente ſous des dehors ridicules.

Un Volume ſuffiroit à peine pour répondre aux différentes objections faites contre cet ouvrage. Nous y oppoſerons ſeulement un Mémoire de Mr. de *Voltaire.* Il renferme des détails curieux & n'eſt pas dans la collection de ſes œuvres.

„ Je ſuis obligé de déclarer qu'ayant „ fait préſent de mes ouvrages aux „ Sieurs *Ledet*, Libraires, étant en„ ſuite retombé très-malade à la cam„ pagne, pendant qu'on imprimoit les „ *Elémens de Neuton* & n'ayant pû finir „ cet ouvrage, les dits Libraires ont

„ fait achever le vingt-troiſième Cha-
„ pitre, & faire le vingt-quatrième
„ par un Mathématicien habile, ſans
„ m'en avertir. Loin que je m'en ſois
„ plaint, j'ai rendu juſtice publiquement
„ à la ſcience du continuateur, & je
„ crois que cette partie de l'ouvrage
„ ſera la plus utile aux Phyſiciens. Il
„ eſt vrai que je ne ſuis pas du ſenti-
„ ment du continuateur ſur la lumie-
„ re zodiacale, que Mr. *Fatio* com-
„ poſe, dit-on, de petites planétes; je
„ ne ſaurois ſurtout admettre l'hypo-
„ théſe du continuateur ſur l'anneau
„ de *Saturne*, après avoir lû l'excel-
„ lent livre de Mr. de *Maupertuis* ſur
„ la figure des aſtres, où l'on expli-
„ que ſi bien la formation de cet an-
„ neau par les principes des forces
„ centrifuges. Mais j'ai trouvé tant
„ de mérite dans le reſte de ces cha-
„ pitres que je me ſuis crû honoré de

„ les voir dans mon ouvrage. Il pa-
„ roît qu'ils ne ſont pas aſſez à la por-
„ tée des commençans, mais ce que
„ j'ai fait étant deſtiné aux perſonnes
„ ſans étude, & les chapitres de ce
„ Savant étant faits pour des Phyſi-
„ ciens conſommés, il ſe trouvera
„ par-là qu'en effet ces *Elémens* ſeront
„ pour tout le monde, & que le livre
„ en ſera plus utile. . . . . . .

„ On a fait à *Paris* depuis peu ſous
„ le nom de *Londres* une Edition d'a-
„ près celle de Hollande, dans la-
„ quelle on a mis en forme de Préfa-
„ ce des éclairciſſemens qui avoient
„ déja paru dans le Journal de *Tré-
„ voux* & d'Angleterre. J'ai envoyé
„ aux Editeurs beaucoup d'additions
„ & de corrections abſolument né-
„ ceſſaires. . . . . . . . .

„ Je ſouhaite que les Editeurs
„ d'*Amſterdam* ſe conforment entiere-

„ ment à cette Edition qui eſt ſous le
„ nom de *Londres*, & qu'on obſerve
„ d'en corriger les fautes très-grandes
„ qui ſe trouvent renfermées dans l'Er-
„ rata.

„ Moyennant cette attention, les
„ Libraires de France & de Hollande
„ auront leur Edition complette: je
„ ne prends aucun parti entre les in-
„ térêts des Libraires de France & de
„ Hollande. J'achete comme les au-
„ tres l'Edition qui me paroît la meil-
„ leure, tout ce que je demande c'eſt
„ que le public ſoit ſervi avec exacti-
„ tude, & que les Libraires ſe don-
„ nent la peine de faire des cartons,
„ quand il le faut. Une faute à laquel-
„ le le lecteur ſupplée aiſément a be-
„ ſoin tout au plus d'un Errata. Mais
„ quand elle eſt conſidérable, il faut
„ un carton. Ce que je dis ici eſt uni-

„ quement pour la perfection des Arts „ à laquelle on doit toûjours tendre.

„ Je me suis apperçû en dernier „ lieu par mon expérience & par cel- „ le des personnes qui lisoient avec „ moi la Géométrie & les Mathéma- „ tiques du grand Philosophe Mr. „ *Wolfius*, Edition de *Genève* 1732, „ combien il est désagréable de voir „ si souvent des erreurs de calcul & „ d'être obligé de consulter à chaque „ instant un Errata de huit pages en- „ tieres, tandis que dans le Tome „ de l'infini de Mr. de *Fontenelles*, il „ n'y a qu'une seule faute d'impression.

„ Beaucoup d'erreurs viennent aussi „ des Copistes, & voilà pourquoi la „ plûpart des livres imprimés loin des „ yeux de l'Auteur fourmillent de tant „ de fautes.

„ Ces inconvéniens en attirent en- „ core un autre très fréquent. Ceux

„ qui travaillent à cette multitude de
„ Journaux dont l'Europe eſt rem-
„ plie n'ont pas toûjours l'équité de
„ diſtinguer entre les fautes qu'on peut
„ attribuer à l'Auteur, & celles qu'on
„ peut imputer à l'Editeur; de là
„ viennent des pages entieres d'invec-
„ tives, de railleries, ſouvent même
„ d'accuſations les plus graves. On
„ m'a fait voir par hazard depuis peu
„ un ancien Journal où il y a une lon-
„ gue Diſſertation très amere contre
„ moi ſur ce que j'avois dit, à ce qu'on
„ prétend, que le Pere *Malbranche*
„ admit les idées innées. Si l'Auteur
„ de ces invectives avoit daigné lire,
„ *n'admit point*, qui fait un ſens avec
„ le reſte de la phraſe, au lieu *d'admit*
„ qui n'en fait point, il ſe feroit épar-
„ gné le repentir d'avoir dit des in-
„ jures à un honnête homme qu'il ne
„ connoît pas. Il en eſt ainſi de la

„ personne qui vient d'inférer des invectives sous le nom d'un Libraire „ dans le Journal des Savans, mois „ de Juillet Edition d'*Amsterdam*; est-„ ce qu'il veut ravir à ce Journal la „ gloire qu'il a eu d'être toûjours écrit „ avec politesse? Il ne faut répondre „ à ces injustices, dont sans doute „ leurs Auteurs rougiront un jour, que „ ce que répondit le Pere *Bouhours* „ à *Ménage*. Il recueillit une centaine „ d'injures que *Ménage* lui avoit di-„ tes & il mit au bas: *Il faut avouer* „ *que Mr. Ménage est un homme bien* „ *poli.*

„ On ne sauroit encore trop aver-„ tir le public d'un abus bien contrai-„ re à la Société civile, qui s'accrédite „ depuis quelques années. Plusieurs „ personnes qui font métier d'envoyer „ des nouvelles soit politiques, soit „ littéraires en Hollande, étant sou-

„ vent mal informées, inſpirées par „ de mauvais conſeils, ou par le dé- „ ſir dangereux de mieux faire valoir „ leurs nouvelles, écrivent quelque- „ fois des choſes également contrai- „ res à la vérité & à la probité; ces „ menſonges qui ne peuvent être im- „ primés à *Paris*, grace à la ſage vi- „ gilance des Magiſtrats, ſont quel- „ quefois imprimés dans huit ou neuf „ Journaux françois & plus de vingt „ Gazettes françoiſes qui ſe compo- „ ſent en pays étranger, ainſi une im- „ poſture fait bientôt le tour de l'Eu- „ rope, & ces fauſſes nouvelles ſont „ devenues réellement une branche „ de commerce.

„ C'eſt un inconvénient attaché au „ progrès des Belles-Lettres, & peut- „ être y auroit-il un plus grand incon- „ vénient à le détruire tout-à-fait. Le „ public n'y peut apporter d'autre re-

„ méde qu'une défiance extrême en „ lisant ces ouvrages, & c'est ainsi „ presque toûjours qu'il faut lire.

„ Je ne répondrai point ici à tou- „ tes ces objections que l'on fait en „ France contre les vérités indiquées „ dans les Elémens de *Neuton*. Je di- „ rai seulement avec le Journal de „ *Trevoux*, que pour attaquer la plû- „ part des choses que j'ai expliquées, „ il faut attaquer *Neuton* lui même, „ & que ce n'est pas une petite entre- „ prise. „

Ces Elémens sont précédés d'une Epitre en Vers dont on a censuré un assez grand nombre. On jugera de la solidité de ces remarques.

Tranquille au haut des cieux que NEUTON s'est soumis.

Ces cieux & ceux où son ame réside n'ont assûrément rien qui se ressemble. . . . . .

Voyés ces tourbillons l'un par l'autre pressés
Se mouvans sans espace & sans ordre entassés

C'est tout le contraire, *Descartes* leur avoit assigné des loix.

Le compas de NEUTON mesurant l'univers,
Leve enfin ce grand voile.

Un compas qui leve un voile ne présente pas une image heureuse. "

Telle est l'opinion d'un Académicien de *Berlin* dans une Lettre écrite en 1738 à l'Auteur des *Amusemens littéraires, moraux & politiques.*

Mr. *Bernieres* & l'Abbé *des Fontaines* attaquerent les *Elémens de Neuton*, le premier avec le projet de se faire une réputation, l'autre avec le projet de détruire celle de Mr. de *Voltaire.*

Mr. *Louis Martin Kahle*, Professeur de l'Université de *Gottingue* reprocha à Mr. de *Voltaire* d'avoir accor-

dé la préférence à *Neuton* ſur *Leibnitz* & d'avoir donné le Philoſophe anglois pour un Métaphyſicien. „ On „ peut comparer, dit-il, *Leibnitz* à „ *Neuton* en qualité de Mathémati- „ ciens l'un à l'autre, mais qui vou- „ dra les mettre en parallelle par rap- „ port à la Métaphyſique, tombera „ dans une erreur auſſi grande que le „ ſeroit celle d'un Auteur qui voudroit „ comparer Mr. de *Voltaire*, que l'on „ ſait être un excellent Poëte, avec un „ homme qui n'auroit jamais écrit en „ Vers. „ Mr. *Kahle* eſt encore moins heureux en comparaiſon que Mr. de *Voltaire*. On peut être Métaphyſicien ſans avoir écrit ſur le Méthaphyſique, mais on ne peut pas être Poëte ſans avoir fait des Vers.

Il nous ſemble qu'il ſe montra auſſi peu Philoſophe en diſant que Mr. de *Voltaire* préfere même un Anglois à

fon compatriote *Descartes*. Eſt-ce que la vérité connoît des pays? Eſt-ce que celui qui fe voue à fes recherches eſt François, ou Allemand, ou Chinois? il fuit les traces de quiconque a le mieux raifonné fans s'informer quel climat l'a vû naître. *Leibnitz* appartient également à toutes les Nations parcequ'il étoit fait pour les éclairer toutes.

Il eſt poſſible que Mr. de *Voltaire* préferat le fublime *Neuton* au profond *Leibnitz*, mais il n'a pas moins écrit au bas du portrait de ce dernier:

Il fut dans l'univers connu par fes ouvrages,
Et dans fon pays même il fe fit refpecter,
Il inſtruiſit les Rois, il éclaira les fages,
Plus fage qu'eux, il fût douter.

Il a paru en 1779, des *Entretiens d'un Etudiant avec un Docteur Neu-*

*tanien;* une Préface orgueilleuſe prouve le ton de notre ſiécle.

„ Je donne le plus petit de tous les „ livres ſur le plus fêté de tous les „ Ecrivains, la refutation la moins „ préſomptueuſe de l'ouvrage fait avec „ les plus grandes prétentions, la „ Critique la plus ſimple, du ſyſtéme „ le plus hautement préconiſé. Liſés, „ vérifiés & prononcés hardiment en„ tre *Voltaire* & moi. „

Ce *Voltaire à ſi grandes prétentions* ne connoiſſoit pas ce ton pédanteſquement bourſouflé, quiconque le prend doit avoir deux fois raiſon.

On publia en 1779 des Obſervations concernant M. de S. P., & M. M. les Auteurs du Journal de *Paris.*

M. de S. P., Auteur de l'ouvrage intitulé le *Neutonianisme* de *Voltaire*,

s'eſt égayé aux dépens de cet homme illuſtre. Le journal des ſavans, du mois de Novembre dernier, s'eſt égayé à l'exemple de M. de S. P., & M. M. les Journaliſtes de *Paris* ont ſuivi les traces du Journal des ſavans. Au milieu de cette gaieté générale, je n'ai pu m'empêcher de rire auſſi; mais ce n'eſt pas au dépens de Mr. de *Voltaire.*

Son critique lui reproche trois abſurdités très plaiſantes; la première ſur la cauſe de l'aſcenſion des liqueurs dans les tubes capillaires; Mr. de *Voltaire* l'attribue, dit le critique, à l'attraction de la ſeule partie ſupérieure du tube; & là-deſſus il étouffe de rire. Malheureuſement cette opinion n'eſt pas de Mr. de *Voltaire*, mais de *Clairaut*, & cette abſurdité eſt une des vérités phyſiques les mieux prouvées.

Mr. de *Voltaire* diſtingue deux eſpéces de forces attractives égale-

ment générales, l'une en raiſon inverſe des quarrés des diſtances, & c'eſt la ſeule qui agiſſe ſenſiblement ſur les corps céleſtes; l'autre, en raiſon inverſe des cubes des diſtances, ou même d'une puiſſance plus élevée; celle-là, inſenſible dans les grandes diſtances, devient la plus forte dans les diſtances très petites. Ces deux attractions ſont un nouveau ſujet de rire; mais au dépens de qui? de *Keil*, ſans doute, qui a cru que l'on ne pouvoit, ſans admettre cette ſeconde force, expliquer par l'attraction la cohéſion des melécules des corps, & les phénomenes chimiques. Les ſurfaces des corps, & le nombre des points de contact doivent alors entrer dans le calcul. Nous ne décidons point ſi ces idées de *Keil* ſont bien ou mal fondées; mais il n'y a pas-là de quoi donner un ridicule à un Géométre Anglois,

mort depuis longtems, fort estimé de *Neuton* à la verité, mais dont certainement la gloire ne peut plus offenser personne.

Quant à la troisième absurdité, reprochée à Mr. de *Voltaire*, & qui a pour objet la maniere d'expliquer la reflexion de la lumiere, c'est sur la joue de *Neuton* lui même que le soufflet a porté.

On a voulu se moquer d'un grand Poëte; & point du tout, c'est de trois Géométres que l'on s'est moqué. Il ne seroit pas juste néanmois que toutes les fois qu'on rendra de nouveaux honneurs à Mr. de *Voltaire*, M. de S. P. se crût en droit de se moquer de *Clairaut*, de *Keil*, ou de *Neuton*. Si M. de S. P. s'ennuie à *Mahomet* ou à *Zaïre*, qu'il n'y aille pas; mais qu'il laisse en repos le traité de la figure de la terre, & l'optique de *Neuton*.

Quant

Quant à M. M. les Journaliſtes, y auroit-il trop de malice à les ſoupçonner d'en avoir fait une à M. S. P. Ils connoiſſent certainement trop bien l'Hiſtoire des ſciences pour avoir donné ſerieuſement, comme des abſurdités propres à Mr. de *Voltaire*, des opinions qu'il a priſes dans les ouvrages de *Neuton*, & les *Neutoniens* les plus célèbres.

J'ai cru qu'il ne feroit pas inutile de publier ces courtes reflexions ſur l'ouvrage de M. S. P., non pour défendre la gloire de Mr. de *Voltaire*, qui n'a pas beſoin de défenſe, mais pour la conſolation de ceux qui, regardant un grand homme comme un objet ſacré, éprouvent un ſentiment douloureux toutes les fois qu'ils voient employer contre lui le ton de la dériſion & du mépris.

# MÉLANGES DE LITTÉRATURE.

Ces Mélanges sont les ressouvenirs d'une lecture immense combinés avec les observations ingénieuses d'un esprit fécond qui corrige ce qu'il lit, y ajoute, & presque toujours l'embellit. Les devoirs essentiels de la Société, où les travaux que les besoins imposent ne laissent à la plupart des hommes que peu de momens pour cultiver leur esprit. De quel prix est pour eux un ouvrage qui ne conserve que ce qu'il faut savoir sur chaque sujet! Il y avoit un milieu difficile à saisir; Trop d'agrémens n'eût donné qu'une lecture frivole; trop de profondeur exi-

geoit une étude laborieuse; un mélange sans goût eût produit un assortiment monstrueux ou du moins des disparates fatiguans, il falloit tout à la fois du goût, de la facilité, des lumieres, de la critique, de la raison, que sais-je, enfin ce qui rend un ouvrage utile & intéressant. Un Anglois me fournira de quoi rendre mon idée.

„ L'*Esprit* & la *Science* étoient enfans d'*Apollon*, mais de deux différentes meres. Celui-ci tenoit le jour de la gaye *Euphrosine*, celle-là de la sérieuse *Sophie*. Le frere & la sœur ressembloient à leurs meres. A la toilette de *Venus*, l'*Esprit* se moquoit de la *Science*, & imitoit son extérieur grave & pesant. *Minerve* apprenoit de la *Science* les bévues & l'ignorance de l'*Esprit*. Avec l'âge leurs querelles s'augmenterent. Le frere triomphoit au commencement d'une

dispute, sa sœur le confondoit à la fin; elle s'attiroit la vénération; on se sentoit de l'inclination pour elle. Impétueux & rapide il donnoit tout à la *nouveauté*; lente & embarrassée elle distinguoit éternellement, & n'accordoit son suffrage qu'à l'antiquité & à la raison. L'un divertissoit toûjours; l'autre convainquoit le plus souvent. Tous deux se rendoient ridicules en sortant de leur caractere. On méprisoit les syllogismes de l'*Esprit*; on ne rioit point du badinage de la *Science*; enfin les conditions s'échaufferent, l'animosité s'en mêla, il se forma des partis dans le céleste Palais, & pour y rétablir l'harmonie, *Jupiter* en chassa les deux rivaux. Ils porterent leurs goûts & leurs querelles chez les mortels. Les jeunes gens furent pour l'*Esprit*; les vieillards pour la *Science*. Des Théatres furent construits

pour l'un; des Colléges bâtis pour l'autre. En entrant dans le monde il falloit faire un choix & renoncer aux faveurs de l'une des Divinités pour avoir part à celle de l'autre. Les Puissances rivales se réunissoient cependant contre de communs ennemis. Il y avoit en effet une classe de mortels, qui dévoués à *Plutus*, méprisoient également & l'*Esprit* & la *Science*, & qui peu à peu leurs enlevoient leurs conquêtes. Las de ces fréquentes désertions, le couple céleste demanda & obtint des Dieux la permission de revoir sa patrie, mais le retour fut difficile. L'*Esprit* se hâta, étendit ses ailes & plana dans les nues, s'y perdit & eut beaucoup de peine à regagner la terre. La *Science* ne courroit pas ce risque, elle savoit le chemin, mais faute de vigueur elle ne pouvoit s'élever, & re-

trouvoit en tombant son antagoniste aussi avancé qu'elle. Après bien des efforts inutiles, la nécessité les fit consentir à s'aider réciproquement. L'*Esprit* soutint la *Science* & la prit pour son guide. Cette union eut des suites. Le frere initia sa sœur au commerce des Graces, elle l'engagea au service des vertus. Le mariage acheva de les unir, & donna naissance aux *Sciences* & aux *Arts*. „

Examinés d'après cette allégorie l'adresse avec laquelle Mr. de *Voltaire* délasse l'esprit, de la Science qui fatigue, & de la frivolité qui ennuye. Ce qui soutient l'attention des lecteurs les moins profonds, c'est cet accord heureux de raison & d'agrément, c'est le secret si rare de faire penser sans effort, ou tout au moins de retenir l'imagination du lecteur toujours prête à s'égarer sur mille objets.

Nous ne pouvons pas renfermer dans les bornes de cet ouvrage tout ce qu'il faudroit dire ſur ces *Mélanges d'Hiſtoire, de Philoſophie & de Littérature*. Nous parcourerons les principaux Fragmens.

*Lettres ſur les Anglois.*

Les *Lettres ſur les Anglois* qui n'ont perdu que leur nom ſubſiſtent dans ces Mélanges. Elles parurent en mille ſept cens trente, & trouverent autant de Critiques à *Londres* qu'en France. Un Quaker entre autres ſoutint que tout ce que Mr. de *Voltaire* dit de *George Fox*, envoyé par un Juge de paix aux petites maiſons de *Darbi* pour y être fouëtté, & mis un jour au *Pilori*, eſt un Conte dont les plus ſavans dans l'Hiſtoire des Quakers n'ont jamais entendu parler.

Quelques autres erreurs échappées dans la même Hiſtoire rangent beaucoup de lecteurs du côté du Quaker. L'Hiſtorien raconte que *Barklay* écrivit à *Charles II.* „ que cette Let„tre écrite par un Roi à un particu„lier obſcur eut ſon effet & que la „ perſécution ceſſa. „ Il ne fait pas attention que l'Epître dédicatoire eſt de mille ſix cens ſoixante & quinze, & que la perſécution ne finit qu'après la mort de *Charles II.*

Autre fait apocryphe. „ *Fox* ſe „ croyoit inſpiré. Il crut par conſé„ quent devoir parler d'une maniere „ différente des autres hommes. Il ſe „ mit à trembler, à faire des contor„ ſions & des grimaces, à retenir ſon „ haleine, à la pouſſer avec violence. „ Ce fut le premier don qu'il com„ muniqua à ſes diſciples. De-là ils

„ eurent le nom de Quakers qui signi-
„ fie trembleurs.

Voilà de ces traits qui ont décrédité les Histoires de Mr. de *Voltaire* & qui rendent ses Apologistes muets devant la Critique. Les Quakers n'ont jamais tremblé, n'ont jamais fait de contorsions. L'origine de leur nom vient de ce passage de *St. Paul* qu'ils ont pris pour regle de leurs actions. *Travaillés à votre salut avec crainte & avec tremblement.* D'ailleurs ils portent des chapeaux de la grandeur ordinaire, quelquefois relevés, quelquefois abbattus; ils le quittent souvent par civilité avant de dire *toi*. Il y a une espèce de luxe jusques dans la simplicité de leur habillement: la priere suit & précéde rarement leurs repas. Leurs mariages, leurs opinions sur la révélation, leur croyance des mystéres principaux du Chri-

ſtianiſme ſont tous différens de ce que ces *Lettres* les repréſentent.

Elles diſent que la Bourſe de *Londres* eſt un lieu plus vénérable que bien des Cours de Juſtices : un lieu où les Agens de toutes les Nations s'aſſemblent pour le bien du genre humain: où le Juif & le Mahométan traitent & négotient entre eux comme s'ils n'avoient tous qu'une Religion: où le nom d'infidele ne ſe donne qu'aux Banqueroutiers. A l'iſſue de l'aſſemblée l'un va à la Synagogue, l'autre boire un coup, celui-ci recevoir le baptême dans un grand Cuvier, celui-là circoncire ſon fils, un autre attendre dans l'Egliſe une inſpiration. L'exacte vérité eſt qu'au ſortir de la Bourſe chacun va diner.

Mr. de *Voltaire* s'eſt plaint que Mr. l'Abbé *Prévôt* a traité ces *Lettres* avec

trop de févérité. Il critique furtout avec amertume les endroits qui roulent fur *Locke* & *Newton*, „ ce Mr. dit „ *Voltaire*, voudroit que j'euffe le ridicule de dire de jolies chofes fur la „ regle de *Kepler*, & fur la gravitation en raifon inverfe des quarrés „ des diftances. „ Mr. de *Voltaire* a raifon il n'eft pas naturel que dans des Lettres, où l'on traite ordinairement les fujets avec plus de légéreté que dans des Differtations particulieres, on examine à fond des matieres de la Philofophie la plus profonde.

Mais il a tort de fe plaindre de la févérité de l'Abbé *Prévôt*, qui n'a épuifé ni les Critiques, ni les louanges. Ses extraits rendent juftice à l'ouvrage, & le font eftimer ainfi que le Journalifte.

*Doutes sur le Téstament du Cardinal de Richelieu.*

Selon Mr. le Marquis *d'Argens* le P. *Griffet* Jésuite a montré le Testament apostillé presque partout de la main du Cardinal. Qu'il soit son ouvrage ou celui de quelqu'un qui aura pris son nom, il n'étoit peut-être pas digne des longues & savantes recherches de Mrs. de *Voltaire* & de *Foncemagne*, & la Lettre suivante devoit à jamais terminer cette trop longue querelle.

Vos nouveaux doutes sur le Testament du Cardinal de *Richelieu* sont un nouveau motif que vous fournissés aux hommes de se défier de leurs idées; le ton de modération qui y regne, n'a pû surprendre que vos ennemis. Le plus aimable des Philosophes doit être le plus poli des Critiques.

J'avoue que les Teſtateurs à la façon de *Criſpin* ſont auſſi communs que les Projetteurs à la *ceriſantes*. Les Teſtamens politiques ſont une mauvaiſe graine, qui croit ſur les tombeaux des hommes qui ont occupé pendant quelques minutes l'attention de notre taupiniere. On ne s'eſt point contenté de faire teſter des Miniſtres, on accorde aujourd'hui le même honneur à tous les perſonnages un peu fameux, ſoit qu'ils ayent été revêtus de la pourpre, ſoit qu'on les ait vû en guénilles. Je ne déſeſpere pas de voir un jour le Teſtament de *Ramponeau*: mais enfin, parceque quelques valets ont pris l'habit de leur maître, conclurés-vous que les maîtres n'ont jamais porté cet habit? *Boisguillbert* a fait le Teſtament de *Vauban*, *Courtils* celui de *Louvois*, *Maubert* celui d'*Alberoni*, *Chevrier* celui de *Belle-*

*Isle;* mais cela prouve-t-il que le Cardinal de *Richelieu* n'ait pû faire le sien? C'est au contraire, par ce que celui-ci avoit réussi, que les petits Auteurs, Peuple singe qui vit des restes de nos grands hommes, se firent les Testateurs du genre humain.

Vous ne voulés pas que *Richelieu*, amant public de *Marion de Lorme* ait prêché la chasteté à un Roi infirme: & pourquoi non? ne voyons nous pas tous les jours la calomnie s'élever contre la calomnie. *Moliere*, malheureux en femme, ne ridiculisoit-il pas toute sa vie les maris malheureux? Rien de plus commun que de voir la morale à la bouche & sous la plume de ceux qui péchent par les actions.

Il y a des choses dures, il y a des conseils violens: donc cet ouvrage n'est pas du Cardinal: voilà comme

vous conclués; & moi je tire avec tous les lecteurs une conclusion toute différente; donc il en est. Il écrivoit sa théorie d'après sa pratique: pouvés-vous faire valoir une telle raison, vous qui avés peint ses violences avec plus de vivacité qu'aucun Historien, & avec la chaleur que l'humanité dont vous faites profession devoit vous inspirer? Relisés, je vous prie, votre Histoire universelle sous le regne de *Louis XIII*, & vous verrés si ces maximes impitoyables, que vous reprochés au Testateur, sont indignes du persécuteur de la Reine mère, sa bienfaitrice, & de l'Auteur de cent autres procédés tyranniques.

Le style vous déplaît; mais avés-vous été plus satisfait de celui des autres ouvrages du Cardinal de *Richelieu*? Cet enfant que vous appellés illégitime, ne porte-t-il pas les traits

des autres productions de son pere? On peut être un très habile Ministre & un très mauvais Ecrivain. Les grands hommes ne le sont ni en tout tems ni en tout genre.

*Richelieu* aimoit à écrire; c'étoit un calmant au milieu des agitations dont il étoit dévoré. Il peut donc avoir écrit ou du moins dicté son Testament, quelques fautes qu'il y ait. Vous aimés mieux les attribuer à l'Abbé de *Bourzeis* qu'à un grand Ministre; mais les héritiers des papiers de cet Abbé n'ont jamais pû découvrir parmi ses nombreux brouillons, rien qui ait rapport à ce Testament. Laissons le donc à celui dont il porte le nom. L'ouvrage étant mauvais, peu importe qui en est l'Auteur. Si je ne connoissois pas la source d'où est sortie *Zaïre* ou *Mérope*, je la chercherois avec avidité, mais cette recher-

che

che feroit bien ridicule à l'égard de quelques productions d'un Ecrivain du dernier ordre.

Je fuis &c. &c.

*Dialogues.*

Que de naturel! que de gayté, que de connoiffances dans ces Dialogues! Les ennemis de Mr. de *Voltaire* avoueront que *Corneille*, *Racine*, *Crébillon*, *Boileau*, *la Fontaine*, *J. B. Rouffeau*, n'avoient point orné leur efprit comme leur émule - - - qu'il eft difficile de mieux articuler fa croyance en Dieu, que dans les deux *Entretiens* entre *Lucrece* & *Poffidonius* - - - de développer de meilleurs principes économiques que dans la *Converfation* entre un Philofophe & un Controleur des Finances - - - que le *Galimathias dramatique*, *la Toilette* de Madame de

*Pompadour*; sont des scènes que *Moliere* même eut enviées.

Les partisans de Mr. de *Voltaire* conviendront aussi qu'on ne dit pas que le but, le devoir d'un Gouvernement sage est évidemment la *Peuplade*; que le travail de la *Compagnie des Indes n'a jamais donné de jalousie aux étrangers*, que dans tous les tems l'administration a eu grand soin de tranquiliser - - - qu'on retrouve quelquefois les mêmes preuves répétées & énoncées dans les mêmes termes.

Un des interlocuteurs qui s'appelle *Kou* dit *que prétend-on quand on dit le Ciel & la terre, monter au Ciel, être digne du Ciel? Kusu* répond „ on dit „ une énorme sottise; il n'y a point de „ Ciel. Chaque Planéte est entourée „ de son Atmosphére comme d'une „ coque & roule dans l'espace autour „ de son soleil. „ Selon Mr. de *Buffon*

le Ciel exiſte. „ Il eſt le pays des „ grands événemens, mais à peine „ l'œil humain peut-il les ſaiſir. L'hom- „ me borné à l'atome terreſtre ſur le- „ quel il végéte voit cet atome com- „ me un monde, & ne voit les mon- „ des que comme des atomes. „

Les Théologiens ont attaqué plu- ſieurs principes répandus dans ces Scènes dialoguées. Nous ne les rap- portons pas parceque ce ſont toujours les mêmes ſuppoſitions, les mêmes dé- monſtrations.

Non nostrum inter vos tantas componere lites

L'Aréopage d'*Athènes* ne ſachant comment juger une cauſe très diffici- le ajourna les parties à cent ans. Cet exemple n'eſt pas mauvais à ſuivre. Il eſt vraiſemblable qu'à cette époque ce grand procès ſera jugé; alors les

disputes seront inutiles & l'on ne se souviendra que de celui qui dévançoit son siécle.

*Singularités de la Nature.*

Ces observations ne supposent pas sans doute un profond Naturaliste, mais n'est il pas bien extraordinaire qu'un Poëte, qu'un Historien, qu'un Littérateur, ait seulement pris la peine de lire les ouvrages qui traitent de ces matieres? dès qu'elles n'étoient pas de son ressort pourquoi en parler, disent avec humeur ses antagonistes, & où est l'inconvénient d'avoir analysé les ouvrages d'autrui & motivé les raisons d'une raisonnable incrédulité?

Il est d'autant plus surprenant que Mr. de *Voltaire* combatte le systéme de Mr. de *Buffon* sur la formation des montagnes que lui-même, a écrit

que les eaux ont successivement couvert & abandonné les lits qui les contiennent. Cette idée n'est pas nouvelle. *Anaxagore* de *Clazomene* étant interrogé si les montagnes de *Lampsaque* deviendroient un jour mer, répondit qu'oui, à moins que le tems ne manquât pour cela.

Un Philosophe Anglois, Mr. *Toland* a enchéri sur cette pensée & a dit „ que tout ce qui est mer à présent a été terre autrefois, comme „ tout ce qui est à présent terre sera „ mer un jour. „ Il me semble que de toutes les opinions c'est une de celles qui est le mieux appuyée par l'expérience. Cependant le dix-neuvième Chapitre *De la défense de mon oncle*, présente des objections trop nombreuses contre une hypothése rendue bien vraisemblable par un des plus grands Naturalistes du siécle.

Il écrivoit à un autre (*) „ J'ai „ toûjours cru que la nature a de gran- „ des ressources : je suis dans un pays „ tout plein de ces productions terre- „ stres que les Savans s'obstinent à „ faire venir de la mer des Indes. „ Nous avons des cornes d'*Ammon* „ de cent livres, & de deux grains. „ Je n'ai jamais imaginé que des pe- „ tites pierres plattes & dentelées, fus- „ sent des langues de chien marin, ni „ que tous ces chiens de mer soient „ venus déposer quatre ou cinq mille „ langues sur les Alpes. „ Personne

(*) Mr. *de la Sauvagere*, homme d'esprit qui réunit à beaucoup de connoissances, le talent de bien voir. Il a publié en 1776 un *Recueil* de Dissertations sur différens ouvrages des Romains découverts dans la Province de Touraine, avec de nouvelles assertions sur la végétation spontanée des coquilles du Château *des Places*, & des idées curieuses sur la faluniere de Touraine.

ne le croit non plus. Mais si les montagnes ont servi de lit aux mers, elles ont dû être couvertes de tout ce que les mers déposent ; cela se conçoit plus facilement que l'arrivée de quatre ou cinq mille chiens marins venans exprès sur les Alpes pour y laisser leurs langues. Il est plus aisé de plaisanter sur un systéme que de l'approfondir. Il Ecrivoit encore au même.

„ J'ai eu l'honneur de vous envoyer, par la voie de *Paris*, le petit livre *des Singularités de la Nature*; il y a des choses dans ce petit ouvrage qui sont assez analogues à ce qui se passe dans votre Château: je m'en rapporte toûjours à la nature, qui en fait plus que nous, & je me défie de tous les systémes. „ Je ne vois que des gens qui se mettent sans façon à la place de Dieu,

„ qui veulent créer un monde avec „ la parole.

„ Les prétendus lits de coquilles „ qui couvrent le continent, le corail „ formé par des insectes, les monta„ gnes élevées par la mer; tout cela „ me paroît fait pour être imprimé „ à la suite des *Mille & une Nuits*.

„ Vous me paroissez bien sage; „ Monsieur, de ne croire que ce que „ vous voyez; les autres croyent le „ contraire de ce qu'ils voyent, ou „ plûtôt ils veulent en faire accroire; „ la moitié du monde a voulu toûjours „ tromper l'autre; heureux celui qui „ a d'aussi bons yeux, & un aussi bon „ esprit que vous. „

Nous ne savons pas si ces reflexions sont bien placées à propos d'Histoire naturelle. On ne croit pas le contraire de ce qu'on voit, mais on voit ce que tout le monde ne voit pas.

De toutes les Sciences il n'en eſt point de plus ſatisfaiſante. On ſe rend aux faits & non aux raiſonnemens. Ceux qui ont des ſecrets, ou qui prêtent à la nature une marche myſtérieuſe, n'ont jamais été ſes confidens. Leur charlatanerie déshonore une étude qui devient la paſſion des bons eſprits, parcequ'elle n'eſt pas entremêlée de ſyſtémes, de reveries, de tout ce qui fait enfin le tourment de la raiſon, obligée pour parvenir au vrai de paſſer au milieu des conjectures, des hypothéſes, des poſſibilités.

*Sur les Inconvéniens de la Littérature.*

„ Que le hazard vous amene dans „ une compagnie, où il ſe trouvera „ quelqu'un de ces Auteurs réprou„ vés du public, ou de ces demi-Sa„ vans, qui n'ont pas même aſſez de „ mérite pour être de médiocres Au-

„ teurs, mais qui aura quelques pla-
„ ces, ou qui sera intrus dans quel-
„ que corps, vous sentirez, par la
„ supériorité qu'il affectera sur vous,
„ que vous êtes justement dans le der-
„ nier degré du genre humain. „

On sentira qu'un homme également convaincu & humilié de sa médiocrité, tâche de la dérober à la faveur d'une place qu'il doit à la fortune, mais non qu'on est dans *le dernier degré du genre humain.* On ne peut épargner ce reproche à Mr. de *Voltaire*, mais il a trop peu ménagé l'amour-propre de ses confreres. Dans des Epîtres & des Fragmens il parle des gens de Lettres en général, comme il auroit pû à la rigueur parler de quelques intrus dans la Littérature. Si l'on ne doit pas des égards à ceux qui éclairent les hommes, épurent les mœurs, président à l'éducation des

Rois, découvrent les secrets de la nature dont les arts s'enrichissent, préparent par des expériences la route qui ouvrent de nouvelles carrières à l'industrie, pour qui les conservera-t-on? on oublie que les loix sont rédigées & commentées par des gens de Lettres, qu'ils ont applani les mers au commerce; que le génie a dû inventer avant que l'on se mit en devoir d'exécuter, & qu'étant chargés de penser pour le reste des hommes, la Religion, le Gouvernement, le Commerce, l'Agriculture, la Navigation, la Tactique, ont besoin de leurs ministéres & de leurs veilles pour préparer, assûrer & continuer leurs opérations. Ce que disoit Mr. de *Voltaire* peut s'appliquer sans doute à de petits faiseurs de Vers, à des Ecrivains de Contes & de Romans &c. Mais non à cette portion éclai-

rée qui fait servir les Sciences à l'utilité du genre humain.

„ Qu'est-ce donc qu'un homme de
„ Lettres? c'est celui dont la profes-
„ sion principale est de cultiver sa rai-
„ son, pour ajouter à celle des autres.
„ C'est dans ce genre d'ambition, qui
„ lui est particulier, qu'il concentre
„ toute l'activité, tout l'intérêt que
„ les autres hommes dispersent sur les
„ différens objets qui les entraînent
„ tour à tour. Jaloux d'étendre & de
„ multiplier ses idées, il remonte dans
„ les siécles, & s'avance aux travers
„ des monumens épars de l'antiquité,
„ pour y recueillir sur des traces sou-
„ vent presque effacées, l'ame & la
„ pensée des grands hommes de tous
„ les siécles. Il converse avec eux
„ dans leur langue, il s'en sert pour en-
„ richir la sienne. Il parcourt le do-
„ maine de la Littérature étrangere,

„ dont il rapporte des dépouilles
„ honorables au trésor de la Littéra-
„ ture nationale. Doué de ces orga-
„ nes heureux qui font aimer avec
„ passion le beau, le vrai en tout gen-
„ re, il laisse les esprits étroits & pré-
„ venus s'efforcer en vain de plier à
„ une même mesure tous les talens
„ & tous les caracteres, & il jouit de
„ la variété féconde & sublime de la
„ nature, dans les différens moyens
„ qu'elle a donnés à ses favoris pour
„ charmer les hommes, les éclairer
„ & les servir. C'est pour lui, sur-
„ tout, que rien n'est perdu de tout ce
„ qui s'est fait de bon & de louable,
„ c'est pour une oreille telle que la
„ sienne, que *Virgile* a mis tant de
„ charmes dans l'harmonie de ses Vers;
„ c'est pour un juge aussi sensible que
„ *Racine* répandit un jour si doux dans
„ les replis des ames tendres, que

„ *Tacite* jetta des lueurs affreuſes dans „ les profondeurs de l'ame des tyrans; „ c'eſt à lui que s'adreſſoit *Montesquieu*, quand il plaidoit pour l'humanité, *Fénélon*, quand il embelliſſoit la vertu. Pour lui toute vérité „ eſt une conquête, tout chef-d'œuvre eſt une jouiſſance. Accoutumé „ à puiſer également dans ſes reflexions & dans celles d'autrui, il ne „ ſera ni ſeul dans la retraite, ni étranger dans la ſociété. Enfin, quelque „ ſoit le travail où il s'applique, ſoit „ qu'il marche à pas méſurés dans le „ monde intellectuel des ſpéculations „ mathématiques, ou qu'il s'égare „ dans le monde enchanté de la Poëſie, ſoit qu'il attendriſſe les hommes „ ſur la ſcène, ou qu'il les inſtruiſe „ dans l'Hiſtoire, en portant ſes tributs au Temple des Arts, il ne „ cherchera pas à renverſer ſes con-

„ curens dans sa route, ni à désho-
„ norer leurs offrandes pour relever
„ le prix de la sienne. Il ne détour-
„ nera pas des triomphes d'autrui son
„ œil consterné; les cris de la renom-
„ mée ne seront pas pour son ame un
„ bruit importun & au lieu que la mé-
„ diocrité inquiete & jalouse gémit
„ de tous les succès, parceque le
„ champ du génie se retrécit sans cesse
„ se à ses foibles yeux, le véritable
„ homme de Lettres le parcourant
„ d'un regard plus vaste & plus sûr,
„ y verra toûjours & un monument
„ à élever, & une place à obtenir.

*Des Médecins.*

„ Le Peuple Romain se passa plus
„ de cinq cens ans de Médecins. Ce
„ Peuple alors n'étoit occupé qu'à tuer
„ & ne faisoit nul cas de l'art de con-
„ server la vie. „ Pardonnez moi,

Monſieur, il y a eu à *Rome* des Médecins (*) les uns Prêtres & d'autres qui faiſoient des maléfices, eſpèces de charlatans, mais plus accrédités cependant que les orateurs des carrefours qui vendent aux badauts aſſemblés, de prétendus cordiaux. Il y avoit parmi les eſclaves des baigneurs, des virtuoſes qui guériſſoient les maladies cutanées, & c'eſt ce qui a donné occaſion d'écrire que les Médecins des Romains étoient des eſclaves grecs.

*Archagatus* fils de *Lyſanias* du *Peloponeſe* vint s'établir à *Rome* l'an 535 de la fondation de *Rome*. C'eſt dit-on le

(*) *Denys d'Halycarnaſſe* dit que la peſte ravagea *Rome* en la quatre-vingt-deuxième Olympiade, & que les Médecins pouvoient à peine ſuffire au nombre des malades--- *Denys* Sect. 10.

le premier Médecin un peu célèbre. On lui donna le droit de bourgeoisie, & le Peuple lui fit présent d'une maison. Vinrent ensuite les *Asclépiades*, les *Dioscorides*, les *Thémisons*. A la vérité tous ces Docteurs étoient étrangers, mais ils exerçoient leur art dans *Rome*. Il y eut bientôt des disputes, de-là les sectes. On les distingua par les surnoms de *Méthodiques*, de *Dogmatiques*, d'*Empyriques*. *Celse* fut le Chef de ces derniers. Vinrent ensuite les *Eclectiques*, qui prirent ce qu'il y avoit de moins mauvais dans les trois autres. De cette derniere étoit le savant, ou plûtôt l'heureux *Antoine Musa*. Ayant guéri *Auguste*, cet Empereur accorda à tous les Médecins la qualité de Chevaliers romains & le Privilége de porter l'anneau d'or. (*)

(*) Comme les Athéniens avoient auparavant accordé le même droit & l'exception des

Le Sénat fit élever à *Musa* une statue d'airain qui fut placée à côté de celle d'*Esculape*.

Soit en Grèce, soit à *Rome*, les Médecins ont éprouvé la même faveur & essuyé les mêmes plaisanteries. *Socrate* avoit dit d'un Peintre qui s'étoit fait Médecin, qu'il en avoit usé habilement puisque ses fautes qui avoient été exposées au grand jour seroient à l'avenir couvertes par la terre ; l'Auteur du *Barbier de Séville* s'est ressouvenu fort à propos de ce bon mot.

Ceux de *Moliere* n'ont plus aujourd'hui le même sel, parceque parmi les Médecins de nos jours on compte beaucoup de Physiciens profonds & de Naturalistes expérimentés. Com-

---

charges publiques aux Philosophes, en considération de *Pirrhon*.

me la vraie Science n'a besoin que de s'expliquer pour faire des Proselites, ils ont abandonné les formes bizarres que leurs prédécesseurs avoient adopté pour en imposer au vulgaire.

*Lettre sur les Panégyriques.*

L'Auteur prévit qu'on lui rappelleroit, en lisant sa désapprobation des *Panégyriques*, que lui même a fait, celui de *Louis XV*. Il prévint l'objection en disant „ cette pièce a cela „ de singulier que l'on n'y voit aucu„ ne adulation, pas une seule phrase „ qui sente le déclamateur, „ Cette reflexion est une Critique adroite de la pompeuse exagération de la plûpart des Eloges qui ont paru depuis dix ans. Ce ne sont pas des statues qu'on a élevées, ce ne sont pas même des géans qu'on a représentés,

mais des colosses dont la tête se perdoit dans les nues.

Si les Ecrivains, chargés de chercher dans la poussiere des tombeaux des vertus, si non inconnues du moins peu célébrées, nous paroissent trop élever leurs héros, ce n'est pas qu'ils exagerent ces vertus, mais ils les présentent sans les foiblesses qui les accompagnent, & alors nous ne reconnoissons plus un homme, nous ne voyons qu'un Être sublime d'une nature différente de la nôtre. Si l'intervalle à remplir pour arriver jusqu'à eux nous effraye, leur supériorité donne à leurs leçons un poids qui nous les fait recevoir sans murmure. Ainsi soit que notre émulation s'enflamme, soit que notre vanité se soumette, il y a peu de lecture plus appropriée à nos besoins.

*Eloge des Officiers de 1741.*

Mr. de *Voltaire* vouloit faire revivre une des plus glorieuses institutions dont l'antiquité nous ait laissé le modele.

Les Athéniens ne manquoient pas de rendre les derniers honneurs à ceux que la guerre leur avoit enlevés. On s'assembloit d'une maniere solemnelle, & après avoir inhumé ces braves compatriotes, on prononçoit une harangue à leur gloire. *Platon* nous donne dans son *Menexios* un modelle des discours de ce genre. Soit modestie, soit pour se moquer des Orateurs trop prévenus en faveur de leurs productions, *Socrate*, que son disciple fait parler dans ce Dialogue, attribue son discours à la fameuse *Aspasie*. Ce discours contient des consolations & des exhortations égale-

ment vives, pour le peuple dont la conservation & la gloire avoient été achetées par le sang de ses concitoyens, & pour la famille ou les amis de ces illustres morts. Cette pièce étoit si estimée des Athéniens qu'ils ne manquoient pas de la faire prononcer tous les ans, au jour destiné à ces fêtes.

Ce n'est que depuis environ vingt années qu'on a rendu à ces généreuses victimes des querelles des Rois, (car aujourd'hui l'amour & l'intérêt de la patrie sont presque étrangers à toutes les guerres) les honneurs qui leur sont si justement acquis. Dans beaucoup d'endroits on prépare les matériaux d'une Histoire militaire. C'est l'ouvrage dans lequel doivent apprendre à lire, les enfans des Héros. Dès aujourd'hui les Officiers sont plus instruits, plus appliqués. Quelques

penseurs ont insinué que les reflexions sur l'art de la guerre finiroient par la détruire; puisse s'accomplir cet heureux horoscope!

*La défense de mon Oncle.*

Les Egyptiens sont un peu trop maltraités, ce n'étoit point un amas *de sots esclaves. Leur Gouvernement n'étoit ni absurde ni abominable.* - - - Vivans dans un pays fortifié par la nature ils jouissoient de tous les biens sans crainte de les perdre. N'ayant aucun motif de porter des yeux d'envie sur leurs voisins, ils devinrent les plus pacifiques des hommes, & les plus attachés à une patrie qu'il étoit si doux d'habiter. Ils s'appliquerent aux Sciences, ils cultiverent les Arts. L'Egypte fut le berceau des Mathématiques & de l'Architecture, & leurs monumens, tous mutilés, tous insultés qu'ils sont par l'ignorance qui les

foule aux pieds ſervent & ſerviront encore à la perfection des Arts.

Les déciſions précipitées altèrent la confiance au point de rendre celui qui l'a perdue, incapable même d'attention ſur les jugemens de qui l'a ſouvent trompé.

Mr. de *Voltaire* dit „ *Tout homme* „ *peut écrire l'Hiſtoire, mais il eſt très rare* „ *comme vous ſavés, de trouver un bon* „ *Poëte.* „ J'accorde cette ſeconde propoſition. Mais que tout homme puiſſe écrire l'Hiſtoire, c'eſt je crois ce qui n'a pas beſoin de refutation. Tout homme peut-il avoir cette pénétration qui démêle le faux du vrai, les motifs ſecrets, cauſes des actions d'éclat; cette impartialité qui ſuppoſe un eſprit au deſſus de tous les partis, & une raiſon auſſi courageuſe qu'éclairée; cet enſemble de connoiſſances qu'il faut répandre ſur les intérêts des Prin-

ces & employer pour juger leurs querelles & leurs prétentions; cette abondance de reflexions simples & piquantes qui doivent soutenir l'attention du lecteur dans une longue narration; enfin ce nombreux amas de talens, de qualités, de vertus, de principes sains qui concourrent à former l'Historien.

Cette diatribe est destinée à venger les Histoires de Mr. de *Voltaire* & quelques-uns de ses ouvrages philosophiques. Peut-être ne faut-il jamais répondre à une Critique, à une Satyre, & à un Libelle. Si la Critique est juste rien ne peut la détruire. Si elle est fausse elle tombera d'elle même. Si la Satyre est ingénieuse elle fera rire quoiqu'on fasse, si elle est plate pourquoi l'appuyer par une replique? Quant aux libelles, bons ou mauvais ils font toûjours les délices des

ennemis de ceux qu'ils attaquent, la honte de celui qui les compose, & le profit du Libraire qui les imprime. Celui auquel on daigne répondre, de ce moment se croit presque l'égal de celui qui l'attaque; mais le silence froid du mépris le tient à la distance où le vice doit être de la vertu.

Mr. de *Voltaire* avoit des principes opposés. Ils ont troublé sa vie, terni sa gloire, illustré ses adversaires & qui sauroit sans lui qu'il a existé un ***, un ***, un ***.

O vous! qui volés à l'immortalité, ne daignés pas vous détourner pour écraser les insectes qui vous poursuivent, fermés l'oreille à leur bourdonnement & votre cœur à tout ressentiment de vengeance. Il est si aisé d'accabler la méchanceté & si difficile de pardonner!

*Discours aux Welches.*

Cette plaisanterie fut très-mal reçue, elle devoit l'être. De tous les gens de Lettres celui qui jamais n'auroit dû se plaindre des *Welches*, c'est Mr. de *Voltaire*. Dans le cours de soixante années, le public ne s'est pas lassé un moment. Ces sortes d'ouvrages échappent dans un instant d'humeur. On prend pour le public entier quelques satyriques & ceux qui rient de leur caustique gayté. L'on se venge par une sortie indécente contre toute une nation. Mr. de *Voltaire* pouvoit faire sans peine le sacrifice de ce *Discours*. L'idée ne lui en appartient pas. L'Auteur de l'Histoire critique de la Philosophie nous apprend que *Tatien* de Syrie, disciple de *St. Justin*, a fait voir aux Grecs „ dans un Discours malignement étendu qu'ils n'avoient rien commencé

„ Quelle est, leur reprochoit-il, la
„ Science parmi vous qui ne tire son
„ origine de quelque étranger? Vous
„ n'ignorés pas que l'art des songes
„ vient d'Italie; que les *Cariens* se
„ sont les premiers avisés de prédire
„ l'avenir par la diverse situation des
„ Astres; que les Phrygiens se sont
„ servis pour cela du vol des oiseaux
„ & les Cypriotes des entrailles en-
„ core fumantes des animaux égor-
„ gés. Vous n'ignorés pas que les
„ Chaldéens ont inventé l'Astronomie;
„ que les Perses ont inventé la Ma-
„ gie, &c. &c. „

C'est la même figure dans les *Discours aux Welches*. La différence est que *Tatien* n'étoit pas Grec, que Mr. de *Voltaire* se trompe dans quelques endroits. „ Si deux millions de per-
„ sonnes sont en sabots six mois de
„ l'année, & nuds pieds les six au-

„ tres „ ce n'est pas une preuve de misère. Dans les Provinces les plus aisées, les ouvriers, les femmes & les enfans sont nuds pieds en Eté plutôt par habitude ou par commodité que par besoin.

On trouve dans le *Mercure* (Dec. 1764.) une Lettre de Melle. *Reynellet* sur le *Discours aux Welches* dans laquelle elle venge sa patrie, voici comme elle y réussit. „ On nous reproche de n'être pas le premier Peu- „ ple du monde pour les inventions „ des Arts, & voici comme on le „ prouve. N'est-ce pas, dit-il, à „ *Jean Goya de Memphis* à qui on doit „ la boussole? Non, Mr. *Jean Goya* „ vivoit au treizième siècle, & la „ boussole est connue depuis le on- „ zième; c'est un instrument qu'on „ doit aux François. La fleur de „ lys qu'on y voit, désigne assez les

„ Auteurs de son invention. „ En effet l'Histoire nous apprend que dans le douzième siécle les matelots françois tiroient parti de la propriété de l'aimant. Ils tailloient cette pierre en forme de grenouille, & ils l'appeloient calamite ou marinette. Tout le monde connoît ces Vers que *Guiot de Provins* composa au commencement du treizième siécle.

Icelle étoile ne se meut,
Un art fort qui mentir ne peut,
Par vertu de la marinette,
Une pierre laide & noirette,
Où le fer volontiers s'y joint.

Donc *Goya* n'a pas inventé la boussole: il a seulement appris à suspendre une aiguille aimantée dans une boëte.

Melle. *Reydellet* n'est pas aussi persuasive dans les articles suivans.

*Vous avés des téléscopes*, dit l'Auteur du Discours, *remerciés en Jacques Metein le Hollandois & Galilei Galillé le Florentin.* Melle. *Reydellet* replique que plusieurs Auteurs font honneur de l'invention de cet instrument à *Roger Bacon*, d'autres à *J. B. Porta*, quelques-uns à *Lippersheim* de *Middelbourg* &c. „ Parmi tous ces „ prétendans aucun n'est François „ il est vrai, il ne faut pas cependant „ chanter victoire: cette découverte „ est l'ouvrage du hazard qui est en- „ tre les mains de toutes les Nations „ & non le fruit du génie. „ On voit d'un coup-d'œil combien ce raisonnement manque de justesse & qu'il y a peu d'adresse dans les citations qui le précedent.

Ce Discours trouva encore la même année un autre adversaire bien supérieur à Melle. *Melanie Reydellet*:

ſon ouvrage eſt intitulé *Réponſe d'un François à la harangue d'Antoine Vadé aux Welches.* „ Selon vous dit-il „ à Mr. de *Voltaire*, les guerres civi- „ les d'Allemagne empêcherent feu- „ les *Charles-Quint* d'engloutir la Fran- „ ce & d'en faire une Province de „ l'Empire. Dites plûtôt que la Fran- „ ce l'empêcha ſeule de ne faire de „ tout l'Empire qu'une Province. Fut- „ ce les Luthériens qui lui firent le- „ ver le ſiége de *Metz* & de *Marſeille*? „ *François I*. quoique ſouvent mal- „ heureux, ne fut jamais découragé, „ fut preſque toûjours l'aſſaillant. Il „ ne marqua d'incertitude que dans „ une occaſion, & cette incertitude „ ſauva *Charles* d'une ruine preſque „ inévitable. Ce fût lui qui dût re- „ mercier Dieu.

Nous eumes, dites vous, un moment bien brillant ſous *Louis XIV*.

Ce

Ce moment fut de quarante années d'une profpérité non interrompue ; exemple inoui partout ; & quels ennemis n'avions nous pas à combattre? toute l'Europe, fans même en excepter l'Efpagne ; & néanmoins que d'éclatantes victoires! Que de fuccès, que de grands hommes dans tous les genres! je vous renvoye, trop févere *Antoine*, au portrait que trace de ce beau regne un autre grand homme de votre connoiffance dans un Poëme digne des plus brillans momens du dernier fiécle, & qui prouve que le nôtre n'eft pas non plus fans éclat.

Ne difputons point fur l'étendue réciproque de la France & de la Sibérie. Je penfe comme vous que cette derniere l'emporte de quelques centaines de lieues : mais je ne puis penfer que l'on compare férieufement fes

déserts aux plaines fertiles de la *Beauce* & de la *Picardie*.

Je vous abandonne les quarante lieues de Landes vers *Bordeaux*. On eût très bien fait de les céder aux Maures que l'Espagne chassoit fort mal à propos de chez elle. Quant à la Champagne, dite pouilleuse, il est moins facile d'y renoncer. Jugés-en; c'est elle qui produit ce *Nectar* si bien célébré dans le *Mondain*.

Ce vin d'Aï, dont la mousse pressée,
De la bouteille avec force élancée,
Comme un éclair fait voler le bouchon.
Il part, on rit, il frappe le plafond:
De ce vin frais, l'écume pétillante
De nos François est l'image brillante, &c.

Les deux Critiques se sont trompés sur l'origine du mot *Welches*. C'est un nom reçu par les loix que la République de *Berne* donne à ses sujets

françois & qui veut dire *Gaulois*. C'est aussi là que Mr. de *Voltaire* l'a appris, car les Helvétiens allemands appellent la Gaule transalpine *Welschland*, c'est-à-dire le pays des *Welches*. Or dans tout cela il n'y a point d'injures & rien qui signifie barbare.

### *Fragment sur divers Auteurs.*

Mr. de *Voltaire* dit que „ *Corneille* „ *Agrippa* fut le premier qui débita „ que le fruit défendu dont avoient „ mangé *Adam* & *Eve*, étoit la jouis- „ sance de l'amour à laquelle ils s'é- „ toient abandonnés avant d'avoir re- „ çu de Dieu la bénédiction nuptiale. „ *Corneille Agrippa* vivoit au quinzième siècle & dès le treizième on avoit hazardé cette opinion qu'il est peu curieux & nullement utile d'approfondir.

C'est sans doute par distraction que Mr. de *Voltaire* a placé *Erasme* & *Melanchton* parmi les Auteurs allemands.

Quelques personnes l'ont blâmé d'avoir dit en parlant de l'Esprit des loix, *cet ouvrage est rempli de choses excellentes & de fautes*, & l'on a rien réproché à celui qui a écrit „ à l'é„ gard de l'Auteur de *l'Esprit des* „ *Loix*, on le loue en général & les „ détails de son livre sont l'objet d'u„ ne immense Critique. C'est que cet „ Ecrivain avoit beaucoup d'esprit & „ que son livre n'est pas un ouvrage „ bien fait. „

*Sur le mot FRANCOIS.*

„ Les mots qui signifient les par„ ties du corps humain ou des choses „ d'un usage journalier & qui n'ont „ rien de commun avec le Latin ou

„ l'Allemand, font de l'ancien Gau-
„ lois ou Celte; comme tête, jambe,
„ fabre, pointe, aller, parler, écou-
„ ter, regarder, aboyer, &c. &c.

Il eft étonnant que Mr. de *Voltaire* ait eu une pareille diftraction; il l'eft plus encore que le rédacteur de l'Encyclopédie ne s'en foit pas apperçu.

*Tête* vient du mot latin *Tefta*. *Aufone* a dit:

*Abjecta in triviis inhumati glabra jacebat*
*Tefta hominis, nudum jam cute calvitium.*

*Jambe* eft dérivé d'un Verbe grec qui veut dire *fléchir*.

*Sabre* eft un mot tudefque, *Sœbel* ou *Sabel* fignifie une épée courte.

*Pointe* vient du Verbe *pungo* ---
*Ecouter* du Verbe latin *aufcultare* ---
*Parler* du mot grec *parabola*, latinifé depuis, mais grec d'origine.

Je ne me rappelle pas l'Auteur de la Lettre où j'ai puisé cette érudition: autrement je lui en ferois honneur. Ses observations sont justes, & Mr. de *Voltaire* en auroit profité, si elles étoient tombées sous sa main.

*Eloge de la Raison.*

Voilà comme la Morale devroit être présentée aux hommes. Voilà comme il faut louer, instruire, & critiquer. On a désiré cependant que cette ingénieuse fiction fût un peu plus étendue; qu'on épargnat à *César* l'Epithéte de *Magnanime-insensé*; que le Pape *Ganganelli* ne donnat pas pour présent à la Vérité & à la Raison une bonne chaise de poste; que les voyageuses n'assistassent pas à l'Opera Vénitien, où elles sont plus déplacées qu'à la plûpart des Spectacles de l'Europe.

## *Sur Rabelais.*

On voudroit que Mr. de *Voltaire* en comparant *Rabelais* avec le Docteur *Swift* eût rapproché quelques passages de ces deux Auteurs; qu'il n'eût pas placé *Rabelais* dans le *Temple du Goût* parmi les Ecrivains.

Qu'on lit, qu'on éstime, & qu'on aime,
Et dont la sagesse suprême
N'a ni trop ni trop peu de fleurs.

On le lit peu, on ne l'estime point, & l'on ne l'aime guéres. Un stile allégorique tient à l'obscurité, des moeurs corrompues revoltent la vertu, & la méchanceté attriste les ames honnêtes.

Nous passons avec respect sur une quantité de Fragmens curieux. Cette active & féconde imagination s'est reposée sur toute espèce d'objets, & a laissé partout des germes que la re-

flexion aime à développer. On lit dans je ne sais quelle mauvaise brochure „ qu'un Quidam imagina pour „ sortir de son indigence de compiler „ dans une Bibliothéque tous les mor- „ ceaux qu'il découvrit que *Voltaire* „ avoit empruntés d'un grand nom- „ bre d'Auteurs, il forma de cette „ moisson & des morceaux de *Vol-* „ *taire* répandus dans ses œuvres, les „ plus estimés un ouvrage in folio, à „ deux colonnes, l'une du texte de „ *Voltaire* l'autre de ses larcins. „ Où ce *Quidam* avoit-il découvert ce que les plus grands Littérateurs ignorent? Comment des hommes qui écrivent comme *Voltaire* restent-ils inconnus? Que les Zoïles sont mal-adroits!

Méprisons ces manéges de l'envie & rendons hommage à un homme extraordinaire, & dont la destinée fut

de l'occuper & de la désoler. Disons avec Mylord *Shafsbury*, (au commencement de son troisième Tome.):

„ Devant Dieu & tranquille à jamais, devant Dieu soit l'ame du charitable & galant Auteur qui a introduit le premier l'usage des *Recueils* & des *Mélanges!* Quel service n'a-t-il pas rendu à la Littérature? Il a fait croître tout d'un coup le nombre des Ecrivains & celui des lecteurs. Combien de gens capables de penser juste & agréablement, étoient rebutés d'écrire par la gêne rigoureuse de la méthode? Combien d'autres personnes, avec un certain penchant pour la lecture & pour l'étude, étoient dégoûtés des livres par la peine de suivre pas à pas un Auteur trop méthodique? Aujourd'hui que les uns & les autres se trouvent délivrés de ce joug, rien n'est

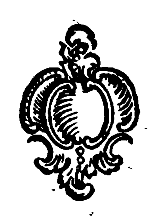
ſi commun que de voir des Ecrivains agréables & des lecteurs avides. Les premiers ne ſe piquent pas de profondeur dans leur raiſonnement; mais ils plaiſent, & c'eſt un grand mérite que celui de plaire. Ceux-ci ne ſe rempliſſent pas de connoiſſances fort ſolides, mais ils s'amuſent, & ce n'eſt pas un petit avantage que de ſavoir ſe faire un honnête amuſement. Conſidérons, ajoute le même Auteur, que preſque tout le monde ſait lire, & que très peu de perſonnes ſont capables de lire des choſes profondes & ſérieuſes.

Quels ſont donc les Ecrivains qu'on peut nommer les plus utiles? Ceux ſans doute qui rendent ſervice au plus grand nombre, en publiant des ouvrages qui peuvent plaire à tout le monde, parcequ'ils ne ſurpaſſent la portée de perſonne. „

En effet le premier des talens eſt celui d'enchaîner la raiſon & de plaire également à tous les peuples. Ce mélange réflêchi de ſolidité, de plaiſanterie, de critique & de tolérance, de force & de grace, multiplient ſi agréablement les jouiſſances de l'eſprit qu'il ne reſte ſeulement pas la faculté de déſirer davantage. Quel art ne faut-il pas pour ménager aux gens inſtruits le plaiſir de retrouver leur connoiſſance, & aux ignorans l'occaſion de s'éclairer; pour parler aux hommes d'eſprit, leur langage ordinaire, & deſcendre à la lente intelligence des gens médiocres, pour faire briller ſans étalage les éclairs de l'imagination, & bientôt après y ſubſtituer le jour doux de la perſuaſion. Tant d'avantages ſe trouvent réunis dans ces Fragmens philoſophiques & littéraires qu'on a réim-

primés ſans ceſſe & lus plus ſouvent encore.

Quand ils n'auroient d'autre mérite que de montrer l'uſage qu'on doit faire de la Science, ils immortaliſeroient leur Auteur. Il ſemble qu'il écrivoit au milieu de l'Hiſtoire, de la Raiſon, de la Critique, & que chacune fourniſſoit tour à tour un trait agréable.



LES

# FACÉTIES PARISIENNES.

Mr. de *Voltaire* accorda à la vengeance un Recueil entier de plaiſanteries ameres, dures même. Les vindicatifs ont inventé une foule de raiſons ſpécieuſes pour juſtifier les effets de leurs reſſentimens. Qui ne ſait point haïr ne ſait point aimer, diſent-ils, & qui pardonne ſi aiſément les injures eſt incapable de rendre ſervice. Telle eſt la Logique des méchans & des ingrats. Mr. de *Voltaire* ne fut ni l'un ni l'autre; mais il étoit malin, ſenſible, emporté, & l'extrême facilité qu'il trouvoit en lui pour punir ſes ennemis lui faiſoit produire des morceaux piquans dont

il n'avoit pas le courage de faire le ſacrifice. *Le pauvre Diable*, *le Ruſſe à Paris*, *la Vanité* (morceaux qui font partie de ce Recueil) ſont pleins de ſel & également propres à déſeſpérer l'amour propre des victimes, & à flatter celui du ſacrificateur.

Il nous ſemble que le plaiſir de la vengeance eſt bien mélangé. Aux chagrins que vous a cauſé votre ennemi vous joignez le remord ſecret, inſéparable de l'action de nuire, & la déſaprobation de ceux auxquels vous déplaiſez, qui dans ce moment adoptent ſans aucun examen le parti de votre adverſaire.

Vous perdez la ſupériorité que la vertu a ſur les foibleſſes.

La vengeance a tout-à-fait tort quand elle eſt aveugle au point d'être injuſte, & elle l'eſt lorſqu'elle confond le ſavant Pere *Berthier* avec des

Ecrivains médiocres qui n'étant & ne pouvant être rien par eux mêmes se retranchent dans la bonté de la cause qu'ils défendent.

A ces petits défauts près, il faut avouer que jamais la Satyre n'a pris une forme plus gaye, plus ingénieuse.

J'ai voulu voir Paris: les fastes de l'Histoire
Célébrent ses plaisirs & consacrent sa gloire.
Tout mon cœur tressailloit à ces récits pompeux
De vos arts triomphans, de vos aimables jeux.
Quels plaisirs! quand vos jours marqués par vos conquêtes
S'embellissoient encore de l'éclat de vos fêtes!
L'étranger admiroit dans votre auguste Cour
Cent filles de Héros, conduites par l'amour:
Ces belles Mont-Bazons, ces Chatillons brillantes,
Ces piquantes Bouillons, ces Némours si touchantes,
Dansant avec LOUIS sous des berceaux de fleurs,

Et du Rhin ſubjugué couronnant les vainqueurs;
Perrault du Louvre auguſte élevant la merveille;
Le grand CONTI pleurant aux Vers du grand CORNEILLE;
Tandis que plus aimable, & plus maître des cœurs
RACINE, d'Henriette exprimant les douleurs,
Et voilant ce beau nom du nom de Bérénice,
Des feux les plus touchans peignoit le ſacrifice
Cependant un Colbert en vos heureux remparts
Ranimoit l'induſtrie, & raſſembloit les Arts:
Tous ces Arts en triomphe amenoient l'abondance.
Sur cent Châteaux aîlés les pavillons de France,
Bravant ce Peuple altier, complice de Cromwel
Effrayoient la Tamiſe, & les ports du Texel.

Sans doute les beaux fruits de ces âges illuſtres
Accrus par la culture & meuris par vingt luſtres,

Sous

Sous vos ſavantes mains ont un nouvel éclat;
Le tems doit augmenter la ſplendeur de l'Etat;
Mais je la cherche en vain dans cette ville immenſe.

*

Aujourd'hui l'on étale un peu moins l'opulence.
Nous nous ſommes défaits d'un luxe dangereux;
Les eſprits ſont changés, & les tems ſont facheux

*

Et que vous reſte-t-il de vos magnificences?

*

Mais nous avons ſouvent de belles remontrances,
Et le nom d'Yſabeau (*) ſur un papier timbré,
Eſt dans tous nos périls un ſecours aſſûré.

*

C'eſt beaucoup; mais enfin, quand la riche Angleterre
Epuiſe ſes tréſors à vous faire la guerre,
Les papiers d'Yſabeau ne vous ſuffiront pas;
Il faut des matelots, des vaiſſeaux, des ſoldats---

(*) Greffier du Parlement de Paris.

Nous avons à Paris de plus grandes affaires.

Quoi donc?

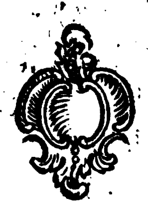
Jansénius - la bulle - ses mystéres
De deux sages partis les cris & les efforts,
Et des billets sacrés payables chez les morts,
Et des convulsions & des réquisitoires
Remplirons de nos têms les brillantes Histoires.
&c. &c.

Peut-être falloit-il se contenter de ces leçons générales. *Horace*, *Regnier*, *Boileau* avoient donné l'exemple des personnalités. Quelle gloire il y auroit eû d'égaler leurs beautés sans imiter leurs défauts! Mais on croyoit nécessaire d'imposer silence à une foule de petits ennemis, incommodes, si non dangereux. L'Auteur de *l'Année littéraire* avoit dit longtems auparavant: „ Je me représente Mr. de *Voltaire*,

„ comme un Aſtre impérieux qui voit „ tourner autour de lui toutes les petites Planétes de la Sphére littéraire. „ Mais de même que le Soleil attire „ toutes les vapeurs de notre globe, „ Mr. de *Voltaire* pompe, ſi je puis „ m'exprimer ainſi, tous les plats éloges qu'on lui adreſſe, il en forme „ des nuées qu'il fait retomber en orages & en tempêtes ſur ceux qui „ quelquefois interrompent ce concert de louanges. „

Quoiqu'en puiſſent dire les partiſans de la Satyre, elle eſt une tache dans la Littérature. La ſobriété dans les Eloges ou le ſilence, avertiroient ſuffiſamment la médiocrité; & même encore pourquoi la déſoler? Où eſt l'inconvénient de laiſſer un Auteur ſans génie faire paiſiblement des ouvrages qu'on ne lira jamais? Peut-être la fortune l'a-t-elle oublié au fonds d'une

campagne solitaire? Peut-être est-il en proye aux ennuis domestiques, ou aux orages des unions mal assorties? Peut-être expie-t-il dans quelque lieu ignoré les folles dissipations d'un père? Quelques compositions littéraires le disputent avec succès au cruel ressouvenir des malheurs passés; sa Muse lui semble une compagne fidelle & chérie qui répare les torts & les injures du sort: pourquoi allez-vous la déshonorer ou la livrer au mépris, qui suit le ridicule? Pourquoi détruisez-vous une illusion si chère?



# TRAITÉ

SUR

# LA TOLÉRANCE.

C'eſt un des ouvrages de notre Philoſophe qui a trouvé le plus d'adverſaires. Nous n'adoptons ni ne rejettons ſes principes, mais nous ne pouvons nous empêcher de former les vœux les plus ſincéres pour que la plûpart des zélateurs ne défendent pas la Religion. C'eſt une dangereuſe manie dont les Chrêtiens plus que d'autres ont été tourmentés. Ils veulent tout prouver, tout démontrer, tandis qu'il ne faut rien diſcuter, rien approfondir; mais humblement ſe ſoumettre, croire avec docilité, prier avec reconnoiſſance, & penſer que

l'espérance d'un avenir heureux, est l'hommage le plus glorieux & le seul digne de l'être des Etres. La Religion est devenue parmi nous une lice où les athletes combattent sans cesse, elle devroit n'être qu'un temple qui reçut tous les peuples pour chanter des hymnes à l'Eternel. Les prophéties, les mystéres, les miracles, sont des objets au dessus de notre foible raison. Ils existent sans doute, mais ils n'existeroient pas que la Religion n'en existeroit pas moins. Ce seroit peut-être un bien que les Gouvernemens ordonnassent de brûler tous les livres quelconques faits pour & contre le dogme, & défendissent à jamais d'écrire sur ces matieres. Sans les disputes, sans les sectes, sans les animosités de parti, il n'y a pas un homme qui se fût abstenu des devoirs de la Religion. Peut-être ne faudroit-il qu'un

Temple consacré à la Providence; Quel est l'Etre assez ingrat pour n'y pas porter l'expression de sa reconnoissance, & son hommage la souveraine puissance de celui qui a formé (*) „ ces milliers de glo-
„ bes lumineux placés à des di-
„ stances inconcevables qui servent
„ de fondement à l'édifice du monde,
„ à ces millions de globes opaques,
„ qui circulans autour des premiers,
„ en composent l'ordre & l'architectu-
„ re mouvante, à ces deux forces
„ primitives qui agitent ces grandes
„ masses, les roulent, les transpor-
„ tent, les animent & combinant leurs
„ efforts, font naître du sein du mou-
„ vement même l'équilibre des mon-
„ des & le repos de l'univers. „

(*) Mr. de *Buffon* Discours de la Nature.

Ce Traité eſt un des ouvrages où Mr. de *Voltaire* a mis le plus de vraye Philoſophie. C'eſt le Corrollaire de tout ce qu'il a écrit durant ſa vie. Son but a été de rappeller la paix fugitive & de la fixer parmi les hommes, que de vaines querelles ont trop longtems occupés. On a fait quelques obſervations ſur cet ouvrage, j'en rapporterai les moins connues. Il dit, „ le tems, „ la raiſon qui fait tant de progrès, „ les bons livres, la douceur de la „ ſociété, n'ont-ils point pénétrés chez „ ceux qui conduiſent l'eſprit de ces „ peuples? Et ne nous appercevons „ nous pas que preſque toute l'Euro- „ pe a changé de face depuis envi- „ ron cinquante années. „

Les progrès de la raiſon ſont plus lents que la plûpart des Philoſophes ne l'imaginent, les inſtitutions de la ſociété laiſſent ſi peu de momens

à l'homme pour s'inſtruire, que la plûpart meurent ſans jamais avoir rien ſû. L'entendement humain eſt en général très borné. Il faut des années pour lui inculquer les notions les plus ſimples, & des ſiécles pour lui faire adopter les découvertes utiles.

„ Le peuple Egyptien, toûjours „ turbulent, ſéditieux & lâche - - - „ peuple en tout tems mépriſable quoi- „ qu'en diſent les admirateurs des py- „ ramides. „

Un peuple eſt-il mépriſable, lorſque ſes écoles forment les Savans de toutes les Nations voiſines. Le célèbre Mr. de *Paw* nous apprend que „ l'ancienne Egypte comptoit quatre „ *Choniathim* ou quatre Colléges cé- „ lèbres; celui de *Thebes* où *Pythagore* avoit étudié; celui de *Memphis*, „ où l'on ſuppoſe qu'avoient été in- „ ſtruits *Orphée*, *Thales* & *Démocrite*;

„ celui d'*Héliopolis* où avoient féjourné *Platon* & *Eudoxe;* enfin, celui „ de *Saïs* où fe rendit le Législateur „ *Solon*, qui comptoit probablement „ pouvoir y découvrir des mémoires „ particuliers touchant la ville d'*A-* „ *thènes.* „

Un Peuple n'eft pas méprifable lorfqu'il poffédé les Arts, même ceux qui n'appartiennent qu'au luxe. Or deux mille ans avant notre ere, les Egyptiens gravoient déja fur toutes les efpéces de pierres fines. Le même Savant que nous avons déja cité, nous épargne la peine de rien ajouter à ces reflexions.

Il eft auffi très vraifemblable que lorfque Mr. de *Voltaire* dit „ qu'au- „ cun Peuple ancien n'a jamais con- „ nu l'intolérance & le fanatifme; que „ *Socrate* avoit été condamné par une

„ faction, &c. „ Il a oublié ce qui eſt arrivé à *Anaxagore*, à *Diagoras*, & à quelques autres qui avoient oſé nier l'exiſtence des Dieux.

De tous ſes ouvrages il n'en eſt point qu'il ait travaillé avec autant de ſoin. La tolérance étoit ſa deviſe, tous ſes Ecrits la reſpirent ; les feuilles ſans prétention qu'on abandonne à l'amitié, parlent toujours le même langage. „ J'approche du terme, diſoit-il à un Miniſtre du St. Evangile, j'approche du terme où tout aboutit, & je finirai ma carriere en regrettant d'avoir fait tant de chemin, ſans goûter la conſolation de vous voir. Je mourrai près du pays où mourut le brave *Zwingle*, qui penſoit que les *Numa*, les *Socrates* & les *Antonins* étoient tous de fort honnêtes gens.

On doute beaucoup que les Lettres de *Ganganelli* ſoient de lui. Le monde eſt plein de ſorciers qui font parler les gens après leur mort. Il y a d'autres gens qui s'érigent en Prophétes. On nous avoit aſſûrés que de très ſages Miniſtres d'Etat s'occupoient de rétablir une ancienne loi de nature, qui veut qu'un enfant appartienne à ſon père & à ſa mère, ſoit que le mariage ſoit une choſe incompréhenſible nommée *Sacrement*, ſoit qu'on ne le regarde que comme une affaire humaine; mais tout cela eſt renvoyé bien loin, & il faut attendre bien des gens de votre communion, & de celle de mon Curé ſe marient comme ils peuvent. La ſociété n'en eſt point troublée. C'eſt aujourd'hui le jour de Pâques. Les uns chantent chez moi, *ô filii*, *ô filiæ*. Les autres ne chantent point, & chacun eſt con-

tent ſans ſavoir un mot de ce dont il s'agit. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il faut vivre en paix & que je ſuis rempli d'eſtime pour vous.

8. Avril 1776.



# REFLEXIONS D'UN SUISSE SUR LES MOTIFS DE LA GUERRE PRESENTE.

Ecrites en 1757.

Elles furent généralement attribuées à Mr. de *Voltaire.* Les recherches que nous avons faites n'ont pas démenti l'opinion publique. Soit que le reſſentiment l'égarat, ſoit qu'il n'appartienne qu'à un très petit nombre d'hommes de parler avec utilité ſur les matieres politiques, la plûpart de ces Reflexions manquent de juſteſſe. Voici le début de ce Pamphlet:

„ Du fond de ma retraite je vois „ l'Europe en combuſtion; Chrêtien „ & Philoſophe j'abhorre le plaiſir „ cruel, que trouvoit *Lucrece* à con-

„ templer de loin les fureurs de la mer
„ & les ravages de la foudre; je pour-
„ rois, dans la même ſécurité, regar-
„ der mes freres s'égorger & ſe dé-
„ truire; le pays que j'habite, n'eſt
„ point un objet de cupidité, & ma
„ chaumiere n'excitera jamais la con-
„ voitiſe du voleur le plus affamé;
„ mais avec un cœur ſenſible, péné-
„ tré des principes du Chriſtianiſme,
„ & inſtruit des droits de l'humani-
„ té, comment pourrois-je ne pas dé-
„ plorer le ſort malheureux de tant
„ de millions d'hommes, qu'un ſeul
„ Prince ſacrifie à ſon ambition.

„ Je ſais que notre ſiécle joint à la
„ dépravation des mœurs, un mépris
„ ſouverain pour tout ce qui rappelle
„ les devoirs de l'homme, du chrêtien
„ & du citoyen; l'eſprit d'indépendan-
„ ce ne s'eſt établi que par le ridicule,
„ qu'il a ſû jetter ſur ces hommes droits

„ & justes, qui osent encore respecter „ la Religion; mais si elle m'enseigne „ à détester l'injustice, elle me donne „ le courage d'affronter ce ridicule, „ qui fait autant d'Athées, que la dé- „ bauche.

„ J'ose donc professer publique- „ ment des sentimens, qui déshono- „ roient un mécréant à la mode; je „ n'écris point pour plaire, ma plume „ au contraire sera trempée dans les „ larmes, qui m'arrache le triste sujet, „ qui excite mes reflexions.

„ La candeur, qui regnera dans „ l'exposé des faits, sur lesquels je „ dois établir mes conclusions, ne se- „ ra certainement pas du goût de tout „ le monde, mais qu'on se souvienne „ qu'une vérité pour être désagréable, „ n'en est pas moins une vérité; l'intérêt „ du genre humain, dont je défends la

„ cause,

„ cauſe, n'admet point des adouciſſe-
„ mens, qui pourroient altérer & ſes
„ droits, & ſes défenſes; on l'atta-
„ que ſans ménagement, je le défends
„ de même. . . . . . . .

„ Le Prince, qui allume le flam-
„ beau de la guerre, ſe porte pour
„ protecteur de ma communion; il ſe
„ donne également pour défenſeur des
„ libertés germaniques; le Catholiciſ-
„ me eſt au nombre de ces libertés
„ tout comme le Proteſtantiſme, &
„ s'il eſt vrai, que notre cauſe eſt aujour-
„ d'hui en danger, &c.

„ *Guſtave Adolphe* n'entreprit de
„ nous ſoutenir, que lorſque nous
„ étions actuellement attaqués; no-
„ tre protecteur moderne, dans l'im-
„ patience de nous faire éprouver tou-
„ te la force de ſa protection, ſuppo-
„ ſe, que nous ſerons attaqués, le
„ déſire, & fait tout ce qu'il peut,

„ pour nous attirer ce malheur. C'est „ le cas du Médecin, qui souhaite la „ fièvre à un homme bien portant, „ pour avoir le plaisir de le guérir.

„ Je tremble, que mes frères ne „ donnent dans ce piége; je m'en in„ quiéterois moins, si je les voyois „ dans une assiette tranquille, & dispo„ sés a examiner de sang froid les „ motifs de la guerre, qui fait le su„ jet de leurs allarmes; mais je dois „ avouer, à notre honte, que la Re„ ligion est devenue entre nos mains „ un intérêt de parti: que l'intoléran„ ce, que nous reprochions aux Ca„ tholiques, passe aujourd'hui parmi „ nous pour une vertu cardinale, & „ que peu s'en faut, que nous ne „ nous laissions aller à ce fanatisme san„ guinaire, qui fera détester à jamais „ la journée de *St. Barthelemy*.

„ Que je ſerois heureux, ſi je pou-
„ vois calmer cette agitation inſenſée,
„ & diſſiper ce preſtige, ouvrage de
„ la politique, qui ne cherche qu'à
„ multiplier les bras, qu'elle deſtine
„ au ſervice de l'ambition. „

Le réſultat de ces reflexions eſt, qu'un Gouvernement militaire n'eſt pas ſans de grands inconvéniens. L'examen de cette queſtion ſeroit le ſujet d'un livre entier. Ce qu'on apperçoit au premier coup d'œil, c'eſt que l'obéiſſance étant la premiere qualité d'un ſoldat, l'art de maintenir la ſubordination doit être le premier talent de celui qui commande. Il eſt prouvé aux yeux de bien des gens que l'extrême douceur fait plus de malheureux que l'extrême ſévérité, & que l'eſpoir de l'impunité occaſionne tant de crimes, que la clémence eſt forcée de ſe taire pour laiſ-

ſer agir la juſtice. „ Je lis, je vois, „ dit le Suiſſe, j'écoute, je penſe, je „ réfléchis, je combine, je juge, je „ blâme ou je loue, j'adopte ou je „ rejette, je ſuis homme enfin, & je „ tâche de me ſervir de ma raiſon ; „ l'état oppoſé eſt celui de la brute. „ Toutes ces opérations ſont excellentes & très permiſes, dès qu'il ne s'agit pas d'adminiſtration & de politique. En général il eſt inutile de *lire* parceque les titres qu'on peut examiner, ſont rarement ceux qui ſervent à décider la queſtion. On ne *voit* rien, parcequ'il faut regarder par les yeux d'autrui. C'eſt à peu près perdre ſon tems que d'*écouter*, puiſque ſur les matieres de Gouvernement, les gens inſtruits ſe taiſent, & les imprudens ſeuls ſe hazardent. On *penſe*, mais l'on a que des idées vagues, puiſque les principes ne ſont pas connus. On *re-*

*fléchit*, sur ce que l'on suppose, & non sur ce qui existe. On *combine*, d'après des conjectures, des vraisemblances; de-là les faux calculs, & les erreurs du jugement. On *juge*, mais sur les apparences, & sans pouvoir justifier à ses yeux ses propres décisions. On *blâme* ou on *loue* ce qu'on ne connoît pas, & l'on se croit une opinion, tandis qu'on est seulement l'écho de cette voix mensongere, qui prétend toûjours être l'interprête du public. On *adopte*, ou on *rejette* par hazard, & c'est d'après les événemens qu'on demeure fidéle à ses principes, ou qu'on s'en éloigne par une voye détournée.

D'après ces observations, on conclura peut-être, que le Suisse pouvoit s'épargner la peine de reflêchir sur les motifs de la guerre de 1757; & que ceux qui seroient tentés de

faire comme lui, n'ont à imiter que son stile. *Je suis homme enfin*, ajoute-t-on, & c'est pour cela que vous êtes borné dans vos vues, jouet de vos passions, & la dupe éternelle de votre esprit. En vain implorés-vous le secours incertain de votre *raison*, elle ne peut s'exercer que sur les objets parvenus à sa connoissance. Timide & sage elle n'ose se hazarder, craignant d'être forcée à des désaveux toujours humilians.

# QUESTIONS
## SUR
# L'ENCYCLOPÉDIE.

La mémoire de Mr. de *Voltaire* étoit un vaste reservoir qui renfermoit les fruits précieux de soixante ans de lectures. Il déposa ses études nombreuses & variées dans ces *Questions Encyclopédiques.* Elles apprennent l'usage que l'on doit faire de la Science, & combien quiconque veut instruire, doit être économe de citations, d'argumens, de preuves; avec quel art il faut par un heureux mélange, employer tous les genres, appuyer les raisonnemens par des faits, & placer des reflexions agréables à côté des conseils prudens. Il y a deux se-

crets de fixer longtems l'attention des lecteurs, la chaleur de l'imagination, ou une grande variété. La premiére n'est pas l'état naturel de l'homme; & se soutient ordinairement aux dépens de la justesse & de la vérité; l'autre est plus conforme à la trempe de esprit humain qui est un véritable *Protée* difficile à fixer.

*Quo teneam vultus mutantem Protea nodo.*

On a reproché souvent à Mr. de *Voltaire*, & surtout à l'occasion de cet ouvrage, d'avoir fait un grand usage de l'esprit d'autrui. Le miel des abeilles est-il moins précieux parcequ'elles ont pris la matiere premiere sur différentes fleurs?

Mais il ne doit qu'à lui l'art (cent fois plus rare que le don de l'esprit) de ne dire que ce qu'il faut. On van-

te à tout propos l'imagination, l'éloquence. Au milieu de l'abondance dont nous jouissons la précision n'est pas moins à désirer. Qu'on se figure de quel prix seroit un livre, dans lequel il n'y auroit rien de trop. Peut-être une aussi grande perfection est-elle chimérique? Peu d'ouvrages en approchent autant que celui-ci. L'Auteur s'est pillé lui-même dit-on, d'accord & il l'a fait avec dessein. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner s'il a eu tort ou raison. Mais oublions pour un moment ses autres Ecrits, supposons qu'il n'a laissé au monde savant que cette collection instructive, agréable, que lui reprocherions nous? Nous ne parlons pas des opinions. Elles sont susceptibles d'examen comme tout ce qui sort de la main des hommes. Nous nous bornons pour ce moment au mérite littéraire.

*Le Dictionnaire philosophique portatif* a été fondu dans les *Questions Encyclopédiques.* Le charme du stile & la profusion d'esprit répandu dans cet ouvrage n'ont pû en imposer à la Critique qui s'est élevée avec force contre quelques imprudentes assertions, échappées à l'Auteur. Elle l'a accusé d'avoir jetté des doutes sur l'existence de l'ame, sans apporter d'autres preuves que l'imperfection de nos connoissances sur sa nature... D'avoir avancé, que presque tous les Beaux-Esprits romains étoient athées... de n'avoir pas rendu assez de justice à la pureté de la morale du nouveau Testament ... ou de ne pas compter au rang des vices la haine, l'envie, la vengeance, l'orgueil, le libertinage, l'avarice, & le mensonge ... De s'être permis des plaisanteries amères sur le meilleur des mondes possibles.

Si Mr. de *Voltaire* a hazardé de semblables principes, sans doute il faut le plaindre, & non l'excuser. Quant au dernier article, convenons aussi qu'un Philosophe n'est pas tout à fait blâmable, quand il contemple avec respect la formation de ce triste univers. Quel effrayant spectacle présente l'azile des hommes! Que de maux réunis sur ce globe! Ici des volcans furieux embrasent la surface, soulèvent & engloutissent les villes, lancent dans les airs des masses enflammées, vont au loin porter la désolation & la mort. Là des inondations furieuses dévastent les campagnes, ensévelissent dans des torrens les animaux & leurs conducteurs effrayés. Les moissons détruites, les arbres déracinés, les maisons rasées mêlées & confondues avec les eaux vont se perdre dans le vaste sein des

mers. Ailleurs un air empoiſonné porte la mort dans des contrées entieres. La peſte de ſon ſoufle infect flétrit les chairs, allume les douleurs & iſole un pays. Plus loin la grêle à coups redoublés, detruit l'eſpérance du laboureur; la ſechereſſe arrête les ſucs nourriciers qui achevoient la moiſſon & toutes deux préparent la famine qui vient à pas lents déſoler les campagnes & dépeupler les hameaux. Tantôt les vents déchaînés apportent les tempêtes & les débris des vaiſſeaux jettés ſur les rivages, annoncent leurs funeſtes ſuites. Tantôt le démon de la guerre s'emparant des eſprits, raſſemble les Peuples ſous des drapeaux enſanglantés, & leur ſouflant ſa rage, dans un inſtant les champs ſont couverts de cadavres, les fleuves teints de ſang, les villes embraſées. Joignés à ces grandes cauſes de de-

ſtruction le nombre infini de maladies de toute eſpèce, de chagrins néceſſaires, les maux de l'eſclavage, les fureurs de la ſuperſtition, la ſueur du travail, la tyrannie des loix, la vexation de la finance, & expliqués nous comment l'on peut déſirer de paſſer de longues années ſur un Globe ainſi formé.

Un Profeſſeur appellé Mr. *le Bon* enchérit encor ſur cette cenſure & défia l'Auteur du *Dictionnaire* de prouver l'exiſtence des quinze Evêques qu'il ſuppoſe circoncis & non baptiſés à *Jéruſalem*; il aſſure enſuite que les Payens étoient idolâtres, que les miracles ont été compris dans le plan univerſel du monde, que *Moyſe* étoit un grand Légiſlateur, que les Juifs n'étoient point Antropophages (ſur cet article il a grande raiſon) & qu'ils ont droit aux égards, & à la bienveillan-

ce de toutes les nations. On voit que Mr. le Professeur entreprend une grande besogne. Les Théologiens ont reçu le don de démontrer comme les Apôtres avoient reçu autrefois le don des langues.

D'autres Critiques ont prétendus que l'antipathie de Mr. de *Voltaire* contre la nation juive avoit pour cause & pour époque la désagréable avanture de *Berlin* rapportée dans le premier Volume de cette Histoire. Il s'en est toûjours mocqué; plusieurs années avant son séjour à *Potsdam* il écrivoit à Mr. *Pallu* Intendant de *Lyon*.

„ Beni soit Monsieur, l'ancien Te-
„ stament qui me fournit une occasion
„ de vous dire que tous ceux qui ado-
„ rent le nouveau il n'y a personne qui
„ vous soit plus attaché que moi. Un
„ descendant de *Jacob*, honnête fri-
„ pier comme tous ces Messieurs, &

„ attendant le *Messie* très fermement „ attend aussi votre protection dont il „ a plus de besoin: les gens du premier „ metier de *St. Mathieu*, qui fouillent „ les Juifs & les Chrétiens aux portes „ de votre ville ont saisi je ne sais quoi „ dans la culotte d'un Page Israëlite „ apartenant au circoncis qui aura „ l'honneur de vous présenter ce billet „ en toute humilité. Permettez moi „ de joindre à tout hazard mes *Amen* „ aux siens. Je n'ai fait que vous en- „ trevoir à *Paris*, comme *Moyse* vit „ Dieu. Il me feroit bien doux de „ vous voir longtems face à face, si le „ mot de face est fait pour moi. „ (*)

Des hommes estimables qui ont fait de l'art de refuter une espéce de profession attaquerent ce *Dictionnaire* avec

(*) Cette lettre est dattée du 20 Fevrier. Paris 1744.

tont de chaleur, que son Auteur prit le parti de le dénaturer.

*Antiquité.*

„ Nous avons nos Arts, l'Antiqui-„ té eut les siens. „ Sans doute, mais que vingt siécles ont mis de distance entre elle & nous ! & que le monde actuel est supérieur à celui qui existoit alors, que cette Gréce si vantée étoit loin du moment ou nous existons ! Une religion grossiere & pleine de contradictions, un Gouvernement imparfait & mêlé d'usages barbares, une société parjure & qui avoit tout à souhaiter, la physique ignorée, le commerce languissant, l'architecture négligée, la navigation timide & n'osant entreprendre de longs voyages, voilà ce que nous offrent les annales de ces tems. Voyés de nos jours la communication entre nos deux hémisphé-

res,

res ; l'équilibre des Puiſſances ; l'abondance de tout. De quoi n'a pas triomphé l'humaine induſtrie ? L'Europe eſt un vaſte jardin, dont les mers ſont les piéces d'eau & les fleuves les canaux d'arroſages. La terre eſt couverte de fruits, & le génie de l'homme a aſſujetti tous les Etres de la nature. Il a fait des uns des eſclaves utiles ; & les autres métamorphoſés en mille manieres ſervent à ſa ſubſiſtance.

## *Ange.*

Mr. de *Voltaire* regarde toûjours les Anges dans cet article comme des ſubſtances ſpirituelles, formant une eſpéce plus parfaite que la nôtre. Il ſembleroit plûtôt que le mot *Ange*, *Envoyé* ſignifie toutes ſortes de puiſſances ou d'inſtrumens dont l'Etre ſuprême a fait uſage pour ſe faire enten-

dre aux hommes. Ainſi dans les ſaintes Ecritures, les Elémens, les Tempêtes, le Feu, ſont appellés les *Anges* du Seigneur, Miniſtres de ſes volontés. Une voix, une viſion, un ſonge eſt un *Ange* de Dieu. On pourroit dire dans ce ſens que toutes les Religions ont reconnu des *Anges*, & l'Encyclopédie auroit raiſon.

### *Alexandrie.*

Nous avons vû avec peine que Mr. de *Voltaire* a adopté le ſentiment de *Seneque* ſur les quatre cens mille Volumes qu'il plaça dans la Bibliothéque d'*Alexandrie*. Quels ſont les Auteurs de cette immenſe collection? Ne dites pas que leurs noms ont péri avec leurs ouvrages dans les flammes. Nous les retrouverions dans ce que nous ont laiſſé les Grecs. Nous ſaurions quelles contrées du monde ont

favorisé les Sciences au point de les avoir enrichies d'un plus grand nombre de livres, que l'Imprimerie dans trois siécles n'en a pû fournir à l'Europe entiere.

Il est à présumer que les figures hyérogliphiques occupoient beaucoup d'espace. Quelques Savans ont même reduit ce grand nombre de livres à autant de versets. Comment comprendre autrement ce qu'on lit dans l'Histoire, que les ouvrages de *Zoroastres* remplissoient douze cens soixante peaux de bœuf (*) & que *Mercure Trismegiste* avoit composé six mille cinq cens vingt-cinq livres? *Diogenes* de *Laerce* assûre qu'*Aristote* a fait quatre cens cinquante deux mille soixante Vers. Ou ce sont des exa-

(*) Voyés *Bayle* Nouv. de la Répub. des Lettres Juin p. 384. de l'An 1684.

gérations abſurdes, ou les anciens entendoient par livres une autre choſe que ce que nous comprenons. Quelque ſoit notre reſpect pour l'antiquité, nous ne lui envions pas cette monſtrueuſe fécondité.

## *Argent.*

On pourroit hazarder quelques obſervations ſur cet article. Peut-être que la choſe la moins néceſſaire dans un grand Royaume, c'eſt une grande quantité d'Argent en circulation, & que la plus importante eſt le crédit public. Les plus grands calculateurs de l'Europe, les Anglois ſans doute, ont donné ſur cet objet des réſultats curieux, entre-autres Mr. le Chevalier *Guillaume Petty*, & Mr. *Davenant*. Je ne ſais ſi Mr. de *Voltaire* plaiſantoit ou s'il parloit ſérieuſement lorſqu'il a dit: „En général

„ l'art du Gouvernement consiste à „ prendre le plus d'argent qu'on peut „ à une grande partie des citoyens, „ pour le donner à une autre partie. „ Dans le second cas je lui observerai que le Gouvernement ne gagne rien à prendre le plus d'argent qu'il peut, car s'il va au de-là de ce que peut fournir le Contribuable, il finit toûjours par en être la victime. Le seul intérêt du Gouvernement est qu'il y ait une activité non interrompue dans l'industrie, dans la culture, & dans le commerce; or les impôts tròp considérables, suspendent ou ralentissent nécessairement cette activité & blessent son seul *intérêt*. Si par hazard Mr. de *Voltaire* vouloit dire, que l'Art du Gouvernement consiste à établir l'égalité en prenant aux uns pour donner aux autres, il auroit tort encore, car cette égalité détruiroit bientôt l'ac-

tivité qui nait des besoins réciproques.

## *Adisson.*

Les François ont commencé à reprocher à Mr. de *Voltaire* d'être aveugle partisan de toutes les productions littéraires qui croissoient sur les bords de la *Tamise*. Les Anglois ont fini par écrire contre lui & à propos de *Shakespear* ont attaqué plusieurs de ses opinions. Il a dit en parlant du *Caton* de Mr. *Adisson*, il n'y a point de Théatre en Europe où la Scène de *Juba* & de *Syphax* ne fût applaudie comme un chef-d'œuvre. Selon l'Auteur de l'Essai sur les Ecrits & le Génie de Mr. *Pope*, *les caracteres de cette pièce ne sont point naturels, les amours de Juba sont des Episodes insipides, & les expressions souvent forcées.* Mr. de *Voltaire* a dit

de *Pope* tout ce qu'on peut dire d'un génie que la nature a fait Poëte. Peut-être a-t-il exagéré le mérite de quelques Philosophes Anglois, ainsi je crois que la République pouvoit se passer des observations de Mr. *Baretti* & de quelques autres de ses compatriotes.

*Auteur.*

„ Nous croyons, dit Mr. de *Voltaire* que l'Auteur d'un bon ouvrage doit se garder de trois choses, du „ Titre, de l'Epître dédicatoire, & „ de la Préface. „ Nous connoissons un Auteur d'excellens ouvrages qui a donné les Titres les plus bouffons, qui a fait quatorze Epîtres dédicatoires, & onze Préfaces. *Tu es ille vir.*

*Economie.*

„ Vivés dans votre terre, vous „ n'achetés presque rien; le sol vous

„ produit tout, vous pouvés nourrir „ ſoixante perſonnes ſans preſque vous „ en appercevoir. „ Il calculoit ainſi parceque jamais il ne comptoit les avances. Trente vaches lui fourniſſoient le lait, le beurre, des fromages, des veaux. Mais il oublioit le fourage d'hiver, les gages des domeſtiques, l'entretien des bâtimens, l'intérêt du Capital employé à les acheter ainſi que les beſtiaux, d'après cette maniere de compter, il vous aſſûroit gravement que *Ferney* valoit trente mille livres de rente.

## *Eſprit.*

Il ſuffit de lire cet article pour juger combien Mr. de *Voltaire* étoit excellent Critique. Il en eut toutes les qualités; perſpicacité pour découvrir les défauts, juſteſſe pour les apprécier, l'art de les faire ſentir, le

ſoin équitable de rapprocher les beautés qui les font pardonner, les égards dûs aux Ecrivains célèbres; il n'abuſa point de la néceſſité de relever les erreurs, il varie ſes obſervations; ſes citations ſont courtes, rares, & bien choiſies; & s'il ne dit pas toûjours tout ce qu'on pourroit dire, au moins ne dit-il rien d'inutile.

„ *Manes*, *umbræ*, *ſimulacra*, ſont „ les expreſſions de *Ciceron* & de *Virgile*. Les Allemands diſent *Geiſt*, „ les Anglois *Ghoſt*, les Eſpagnols „ *Duende*, *Trasgo;* les Italiens ſemblent n'avoir point de terme qui „ ſignifie *Revenant*. Les François ſeuls „ ſe ſont ſervis du mot *Eſprit*. Le „ mot propre pour toutes les Nations „ doit être *Fantôme*, *Imagination*, „ *Rêverie*, *Sottiſe*, *Friponnerie*. „ Il eſt vrai que dans tous les tems on a cru à l'exiſtence d'Etres ſpirituels qui

étoient au deſſus des hommes, mais on n'a point cru dans tous les tems qu'il étoit poſſible de faire revenir les morts. Au contraire on trouve à tout inſtant *que l'avare Acheron ne lâche point ſa proye.* Le déſir de connoître ce que l'on fait après la mort s'eſt reveillé lorſqu'une Religion ſévere a annoncé une éternité de peines & l'énorme difficulté de les éviter. Pour ſatisfaire à cette curioſité intéreſſée, on a fait un mélange de religion, de magie, d'opérations chymiques, dont il n'eſt réſulté rien de vraiſemblable, mais un amas de Contes qui ont fait ſuppoſer quelques fondemens à des idées auxquelles les hommes s'acharnoient. Si la portion ſpirituelle de nous même qui s'appelle *Ame*, & ſurvit à l'enveloppe matérielle que nous nommons *Corps* ſe rendoit à la voix de l'homme qui l'invite, il faudroit

qu'il eût sur elle trois pouvoirs. Le premier de la déplacer; le second de lui créer un corps pour qu'elle devienne sensible à nos yeux, & parle à nos sens; le troisième de lui faire dire ce qu'il veut savoir. Il faut supposer que dans l'intervalle de la mort de l'homme au moment où il reviendroit, son ame auroit reçu la connoissance de l'avenir, attribut de la divinité. Or quand on fait de pareilles suppositions, il faut aumoins pouvoir les justifier par quelqu'ombre de raisonnement.

Celui qui opere agit par des motifs surnaturels, ou par des principes naturels. Dans le premier cas, par un acte spécial de la puissance divine l'ordre des chose est interverti; c'est ce qu'on appelle un miracle. Je demande, pour y croire, des preuves qui ne laissent à ma raison la ressource

d'aucune objection quelconque. Dans le second cas, il faut que la raison comprenne, avoue, & alors l'opération rentre dans la classe des Sciences que de jour en jour on s'efforce d'épurer & d'éclaircir.

Il n'y a que deux manieres de prouver; ou subjuguer les incrédules par l'évidence des faits, ou persuader par la force des raisonnemens. Il n'existe pas encore un seul fait de ce genre bien constaté; il n'existe pas un seul ouvrage bien pensé, bien reflêchi. Sur quoi se fondent ceux qui croient, & surtout ceux qui veulent faire croire?

## *Epopée.*

Plus d'un homme d'esprit a jugé que cet article valoit mieux que *l'Essai* sur le Poëme épique composé à *Londres*. Il est très sûr que si

ces deux ouvrages étoient réunis ils feroient un enſemble excellent.

„ *Homère* n'a jamais fait répandre „ de pleurs. Le vrai Poëte eſt, à ce „ qu'il me ſemble, celui qui remue „ l'ame & qui l'attendrit; les autres „ ſont de beaux parleurs. „

Ce jugement eſt-il bien équitable? *Homère* n'être *qu'un beau parleur!* ſon Poëme avoit formé cependant preſque toute la Religion des Grecs; il avoit lié les grandes idées de morale à des actions intéreſſantes, ces nobles ſentimens de bravoure & de patriotiſme ſont répandus dans ſon Poëme avec une profuſion & une énergie bien propre à former des hommes. Tout cela ne ſera-t-il qu'un ſimple bavardage? Eſt-il bien vrai encore qu'*Homère* n'a jamais fait répandre de larmes? Beaucoup de perſonnes li-

ront-elles ſans émotion le morceau ſuivant?

ACHILLE eſt dans ſa tente & frémit à leur vue;
De ſentimens divers ſon ame eſt confondue;
Il les fixe en ſilence. A ſon auguſte aſpect,
Ils s'arrêtent ſaiſis de crainte & de reſpect.
„ Des Dieux & des mortels miniſtres véné-
rables,
„ Approchés, leur dit-il, vous n'êtes point
coupables.
„ Atride vous envoie, & je ſais ſes deſſeins....
„ Patrocle remettez Briſéïs en leurs mains.
„ Mais, devant tous les Dieux, devant la
terre entiere,
„ Devant ce Roi cruel qui rit de ma colere,
„ Je vous prends à témoins; ſi, tout prêt de
périr,
„ A ma valeur un jour il oſoit recourir,
„ Si jamais... Quelle rage à ſa perte l'entraine!
„ Dans quel aveuglement l'a fait tomber ſa
haine!
„ Sans ſonger au paſſé, ſans prévoir l'avenir,
„ Il repouſſe le bras qui peut le ſoutenir.
Il parloit & Patrocle amene la captive,

La jeune Briféïs, qui, tremblante & plaintive,
S'éloignant à regret & déplorant fes maux,
Sort & marche, à pas lents, entre les deux Hérauts.
ACHILLE au même inftant, dans fa douleur profonde,
Vole vers le rivage, &, l'œil fixé fur l'onde,
Gémit, étend les bras, jette des cris perçans,
Et pouffe vers Thétis ces douloureux accens:
„ O ma mere! eft-ce ainfi qu'une gloire affûrée
„ De mes rapides jours doit remplir la durée?
„ Sont-ce là les honneurs que les Dieux m'ont promis?
„ On dépouille, on outrage, on brave vôtre fils &c.

„ Mais ceux-là feuls qui fe font pénétrés d'*Homère*, favent combien la fougue de ce guerrier devient intéreffante & fublime dans fon amitié pour *Patrocle*. Ah! que de larmes tu m'as fais verfer, brave & malheureux jeune homme, quand je t'ai vû dompter ta colere par complaifance pour ton

ami? toi, qui avois refusé à l'Elite des Héros Grecs, de marcher au sécours de l'Armée, tu ne peux résister aux prieres de *Patrocle*, tu lui prêtes tes armes, il va combattre, ton cœur est dévoré d'inquiétudes pour ses jours, on vient t'apprendre qu'il n'est plus! . . . . tes gémissemens me déchirent le cœur, je sens tous les regrets, je partage ta fureur. Dieux! quel excès de douleur, quand tu revois cet ami, pâle, défiguré, couvert de poussiere, & de sang! tu l'inondes de tes larmes, & tu compares à ce moment horrible, les jours brillans où la gloire vous couronnoit tous deux. Ames de bronze, si ces traits sublimes vous ont échappé, taisés-vous sur le caractère d'*Achille*; „ vous n'êtes pas dignes d'en parler, dit avec chaleur Mr. de *Rochefort*, dont nous avons emprunté ce morceau.

Voici

Voici encore un paſſage qui excite dans l'ame un tendre intérêt pour la fille de *Priam*.

Hélène, à ce diſcours, ſentit naître en ſon ame
Un doux reſſouvenir de ſa premiere flamme;
Le deſir de revoir les lieux qu'elle a quittés
Jette un trouble inconnu dans ſes ſens agités.
Tremblante, elle ſe léve, & les yeux pleins de larmes,
D'un voile éblouiſſant elle couvre ſes charmes;
De deux femmes ſuivie elle vole aux remparts.
Là s'étoient aſſemblés ces illuſtres vieillards,
Qui, courbés ſous le faix des travaux & de l'âge,
N'alloient plus au combat ſignaler leur courage,
Mais qui, près de leur Roi, par de ſages avis,
Mieux qu'en leurs jeunes ans, défendoient leurs pays.
Dans leurs doux entretiens, leur voix, toûjours égale,
Reſſembloit aux accens que forme la cigale,

„ le chant d'un oiseau, le lever ou le „ coucher du soleil, peut occasionner „ dans une ame vraiment tendre, qui „ cherche dans tous les objets de la „ nature des alimens à sa sensibi„ lité. „

Il est un charme que les bons Auteurs répandent sur leurs Ecrits. Ce charme fait qu'on les dévore à la premiere lecture, & qu'on revient ensuite y chercher avec plaisir ce que trop de précipitation a empêché de saisir. Nous ne connoissons point dans la langue françoise de termes pour définir cette qualité, mais nous savons qu'elle est très rare & que la Critique a tort contre tous ceux qui la possédent. Essayons cependant de la faire connoître. S'il est possible d'y réussir, sans doute c'est en parlant d'un Ecrivain dont les ouvrages en fournissent à chaque instant des exemples.

Nous soupçonnons que ce charme heureux est l'accord de la justesse dans les desseins, dans les idées, dans les portraits, dans l'expression. Il satisfait l'esprit que l'incorrection, le vague, l'exagéré, fatiguent sans qu'il sache pourquoi. Mais aussi cette justesse auroit quelque chose de sec, de froid, de monotone, si la facilité n'y joignoit ses graces, sa richesse, sa piquante vivacité.

Pour rendre ces idées plus claires, qu'il nous soit permis d'adresser de courtes reflexions à ceux qui s'imaginent que *bien écrire* c'est suivre fidellement les regles établies pour fixer une langue. Le stile tient bien plus à la pensée qu'à l'expression. Quand on dit que le stile d'un Auteur est décousu, cela veut dire que ses pensées sont sans ordre, mais non que ses expressions sont discordantes. De même

ſi on loue dans un Ecrivain un ſtile attachant ; c'eſt dire que ſes penſées plaiſent par leur fineſſe, ſont enchaînées avec art & s'entraident mutuellement pour produire chez les lecteurs ce que l'Ecrivain s'eſt propoſé. Après ce court développement revenons à la premiere définition & convenons que ſi le ſtile eſt dans la penſée, la juſteſſe eſt le premier mérite du ſtile.

Elle fut auſſi le premier talent de Mr. de *Voltaire*. Rarement donne-t-il dans ce qu'on appelle le ſublime, ſi voiſin ordinairement du galimathias ou du faux, que la ligne qui les ſépare eſt preſque imperceptible. Dans ſes louanges il a une ſage économie qui prouve au lecteur judicieux que c'eſt un tribut qu'il a payé, & non une complaiſance qu'il a eue. Dans ſes tours c'eſt une variété qui fournit

un continuel aliment à la curiosité du lecteur & renouvelle sans cesse cette douce satisfaction qui naît d'un esprit instruit & amusé, & d'une imagination excitée & enrichie.

*Hérodote & Diodore de Sicile.*

Mr. de *Voltaire* a raison sans doute de décréditer à jamais les pères de l'Histoire ancienne, en rapportant quelques-unes des incroyables bevues qu'ils nous ont transmises. Mais il dit. „ Nous prétendons montrer que „ les Histoires modernes de nos bons „ Auteurs depuis *Guichardin*, sont en „ général aussi sages, aussi vraies que „ celles de *Diodore* & d'*Hérodote* sont „ folles & fabuleuses. „ C'est ce qu'il ne montre point, & ce qu'il seroit difficile de prouver. A la vérité la plûpart des Historiens ne font pas tout à fait autant de Contes, mais on

lit encore dans le plus grand nombre des détails & des faits qui pour être crus, exigent le sacrifice de la raison. On est sobre sur les prodiges, mais non sur le merveilleux. On ne court aucun risque en proscrivant tout ce qui contrarie la majestueuse uniformité de la nature. Ce qui devroit nous refroidir sur les choses extraordinaires, c'est qu'elles sont presque toûjours inutiles; tandis que le tableau fidele du passé est l'image de nos devoirs & la régle de notre conduite. Lorsque l'on considere les mouvemens politiques qui agitent ce Globe, & les scènes sanglantes qu'ont donné tour à tour les nations différentes, on est surpris qu'il puisse y avoir pour les hommes une autre étude que celle qui apprend à se diriger dans ces dangereux événemens renouvellés sans cesse & toûjours trop tôt effacés des mémoires

intéressées à en conserver le souvenir. Le précepteur du genre humain est celui qui trouve dans le passé l'Histoire de l'avenir. Et les seuls Prophétes sont ceux qui voient dans les débris des Empires renversés les causes de la prochaine décadence de ceux qui les ont remplacés.

## *Coquilles.*

„ Si la mer a été partout, il y a „ eu un tems où le monde n'étoit „ peuplé que de poissons. „ Ceux qui disent que la mer a couvert toute la terre, croient que cela s'est fait successivement, & que la mer a parcouru la terre si l'on peut s'exprimer ainsi. Dans cette hypothése la reflexion de Mr. de *Voltaire* tombe tout à fait. (*)

(*) Mr. de *Voltaire* dit à l'article, *changemens arrivés dans le Globe que la mer a dévasté plus de quatre mille lieues quarrées,*

Qu'il en coute de voir un grand homme presque déraisonner, quand il veut s'essayer sur des sujets qui lui sont étrangers. Il nie l'existence des Coquilles dans le sein des montagnes, ou suppose que des Pelerins ont pû les laisser dans leurs pieux voyages. Nous lui écrivions un jour qu'à une lieue de *Cassel* sur la fameuse montagne de *Weissenstein*, il y a un banc de Coquillages qui a plus de deux lieues de long, qu'on y trouve des milliers de Coquilles qui ont depuis un jusqu'à trois pouces de diamétre. Nous lui ajoutions que ce qui rend

---

*d'Orient en Occident depuis le Japon jusqu'au Mont Atlas.* Il faut entendre par ce mot *dévasté*, que la mer a occupé d'un côté ce qu'elle a laissé de l'autre. Si ce changement a eu lieu pour quatre-vingt mille, pourquoi pas pour huit cens mille? lui-même explique dans un article, ce qu'il ne conçoit pas dans l'autre.

cette eſpéce de phénomene plus ſingulier encore, c'eſt que ces Coquilles ſont placées très près de matières volcaniques. Nous ajoutions enfin que nous croyons ces Coquilles des Coquilles terreſtres, que nous ne les faiſions pas ſervir de preuves à ceux qui avancent que la mer a ſucceſſivement enveloppé le Globe. Il me répondit qu'il mettroit mes Coquilles avec le Turbot trouvé ſur les montagnes de la Heſſe. Il avoit alors quatre-vingt deux ans; je plaignis ſon erreur, je reſpectai ſon âge, & n'oſai pas lui rappeller que plaiſanter n'eſt pas répondre.

## *Dieu.*

L'Auteur ſoutient avec raiſon dans cet article que les anciens Peuples policés reconnoiſſoient un Dieu ſuprême, dans le grand nombre de té-

„ moignages qui nous restent de cet-
„ te vérité je choisirai d'abord celui de
„ *Maxime* de *Tyr* qui fleurissoit sous
„ les *Antonins.* „ Il auroit pû en re-
montant à des époques beaucoup plus
éloignées, trouver les preuves les
plus évidentes de la connoissance d'un
Dieu. On lisoit dans la haute Egypte
sur une statue d'*Isis*, *je suis tout ce qui
a été, ce qui est, & qui sera, nul mor-
tel n'a encore levé le voile qui me cache.*
Quand *Platon* parloit de Dieu il ne se
servoit jamais que de ces mots, *ce qui
est, ce qui existe. Aristote* écrivoit à
*Alexandre* „ ce que le Capitaine est
„ dans le vaisseau, la loi dans la ville,
„ le Monarque dans l'Etat, le Géné-
„ ral dans l'Armée, Dieu l'est dans
„ l'univers. „ *Mercure Trismegiste* en-
seignoit que Dieu n'a point eu de
commencement, & que celui qui a
tout produit n'a pû être produit. *Pi-*

*thagore* & *Zénon* ont eu les mêmes principes.

„ Le titre de *Deus optimus maxi-*
„ *mus* n'a jamais été donné par les
„ Romains qu'au seul *Jupiter.* „ Cela pourroit être discuté; nous savons bien qu'il y avoit à *Rome* trente mille Dieux, trois cens *Jupiters*, mais dans la Théologie payenne on trouve toûjours *Jupiter* confondu avec les douze grands Dieux & si les Payens l'avoient regardé comme le maître universel, l'on auroit pas plaisanté à *Rome* sur l'impiété de *Denys* qui fit ôter une robe d'or massif à *Jupiter* Olympien comme trop pesante pour l'été & trop froide pour l'hyver & le fit couvrir d'une robe de laine.

Si les Prêtres de *Rome* avoient eu la manie de nos Théologiens nous aurions des Volumes énormes sur leur culte, mais alors on ne disputoit pas,

& le Clergé ne possédoit pas le quart des revenus de la République.

*Dictionnaire.*

„ Je donnois au mot *impuissance* „ toutes les acceptions qu'il reçoit. Je „ faisois voir dans quelle faute est tom- „ bé un Historien qui parle de l'im- „ puissance du Roi *Alphonse*, en n'ex- „ primant pas si c'étoit celle de resi- „ ster à son frère, ou celle dont sa „ femme l'accusoit. „

Et celui qui raisonne si bien, dit dans le Précis du *Siècle de Louis XV*. „ Des Ministres habiles prévirent que „ si la Reine de Hongrie refusoit les „ offres du Roi de Prusse, l'Allema- „ gne seroit bientôt bouleversée. Mais „ le sang de tant d'Empereurs qui „ couloit dans les veines de cette Prin- „ cesse ne lui laissa pas seulement l'i-

„ dée de démembrer ſon patrimoine, „ elle étoit impuiſſante, & intrépide. „

## *Langage.*

„ Il me ſemble que lorſqu'on a eu „ dans un ſiécle un nombre ſuffiſant „ de bons Ecrivains, devenus claſſi- „ ques, il n'eſt plus guéres permis „ d'employer d'autres expreſſions que „ les leurs, & qu'il faut leur donner „ le même ſens, ou bien dans peu de „ tems le ſiécle préſent n'entendroit „ plus le ſiécle paſſé. „

C'eſt ce qui eſt à craindre, quelques précautions que l'on prenne; voilà pourquoi les Auteurs qui ont fait tant de bruit dans un tems ſont négligés & preſque inconnus dans un autre.

Il n'y a pas cent ans que les mots *déſœuvré*, *reſpectable*, *haineux*, *impoliteſſe*, *tournures* n'étoient reçus que

dans la converſation, & proſcrits par ceux qui tenoient à la pureté de la langue. On ne diſoit point, *cela eſt fort*, *ſe donner des airs*, *un jour d'affaire.*

Si l'on joint aux mots qu'on ajoute, ceux qu'on exclut comme trop vieux, il en reſulte une double altération; alors le ſtile d'un ſiécle n'eſt plus celui d'un autre, & les Auteurs les plus recherchés n'ont qu'un tems.

### *Luxe.*

„ On a écrit vingt Volumes ſur le „ luxe & ces livres ne l'ont diminué „ ni augmenté. „ J'ajouterai qu'on en a écrit cent, & qu'on a pas encore ſeulement éclairci la queſtion. Ceux qui le protegent & ceux qui le proſcrivent vont également au de-là du but. A s'en rapporter aux premiers il ſemble que les deſſinateurs de *Lyon*, les

les Bijoutiers & les Marchandes de Modes de *Paris*, fassent le destin de l'Etat. Si l'on écoute les autres, on faudroit réaliser les vieux & respectables rêves de l'âge d'or, & rappeller cette chimérique simplicité. Sans doute il ne faut ni l'un ni l'autre, mais comment arrêter le torrent quand une fois il a pris son cours? voilà ce qui est difficile. Dans un grand Royaume, dit-on, il faut du Luxe. D'accord. Mais on oublie qu'un grand Royaume est composé de trente petits, & que ce qui convient à huit ou dix villes, en ruine cinq ou six cens. Les vieilles sentences accréditées je ne sais pourquoi, qu'on répéte sans attention, qui s'enracinent par habitude, causent la plûpart de nos sottises.

*Mariage.*

„ J'ai rencontré un raisonneur qui „ disoit: Engagez vos sujets à se ma-

„ rier le plûtôt qu'il ſera poſſible ; qu'ils „ ſoient exempts d'impôts la premie„ re année, & que leur impôt ſoit „ réparti ſur ceux qui au même âge „ ſeront dans le célibat.

„ Plus vous aurez d'hommes ma„ riés, moins il y aura de crimes. „ Voyez les Régiſtres de vos Greffes „ criminels ; vous y trouvez cent gar„ çons de pendus ou de roués con„ tre un père de famille.

„ Le mariage rend l'homme plus „ vertueux & plus ſage. Le père de „ famille, prêt de commettre un cri„ me, eſt ſouvent arrêté par ſa fem„ me, qui, ayant le ſang moins brû„ lé que lui, eſt plus douce, plus „ compatiſſante, plus effrayée du vol „ & du meurtre, plus craintive ; plus „ religieuſe.

„ Le père de famille ne veut pas „ rougir devant ſes enfans. Il craint

„ de leur laisser l'opprobre pour héri-
„ tage.

„ Mariez vos Soldats, ils ne dé-
„ serteront plus. Liés à leur famille;
„ ils le seront à leur patrie. Un Sol-
„ dat célibataire n'est souvent qu'un
„ vagabond, à qui il seroit égal de
„ servir le Roi de *Naples* & le Roi
„ de *Maroc*.

„ Les Guerriers Romains étoient
„ mariés; ils combattoient pour leurs
„ femmes & pour leurs enfans; & ils
„ firent esclaves les femmes & les en-
„ fans des autres Nations.

„ Un grand Politique Italien, qui
„ d'ailleurs étoit fort savant dans les
„ langues orientales, chose très rare
„ chez nos Politiques, me disoit dans
„ ma jeunesse: *Caro figlio*, souvenez-
„ vous que les Juifs n'ont jamais eu
„ qu'une bonne institution, celle d'a-
„ voir la virginité en horreur. Si ce

„ petit peuple de courtiers superfti-
„ tieux n'avoit pas regardé le maria-
„ ge comme la premiere loi de l'hom-
„ me, s'il avoit eu chez lui des Cou-
„ vens de Religieufes, il étoit perdu
„ fans reffource. „

Loin de fuivre des confeils fi fa-
ges, dans la plûpart des pays, on
met des entraves à ces unions que
les mœurs & la politique ont tant d'in-
térêt de multiplier. Le Clergé, les
Gens de Lettres, la plûpart de ceux
qui fe vouent au Théatre, les Sol-
dats, les domeftiques, les perfonnes
abandonnées au libertinage, & tolérées
par les loix, enlevent au mariage les
deux tiers des hommes. Les céli-
bataires n'ont nulle privation, ceux
qui fe marient n'obtiennent nul en-
couragement, pourquoi? C'eft que
certains calculateurs font accroire que
la population augmente, & cette fauf-

se sécurité endort sur les moyens à prendre pour mettre un frein au plus grand abus, dont les mœurs publiques aient à se plaindre.

*Jésuites.*

„ Ce n'est point la grace versatile „ qui les a perdus, ce n'est pas la „ banqueroute frauduleuse du *R. P. la* „ *Valette*. . . . Qu'est-ce donc qui les „ a perdus? c'est l'orgueil.

Ce défaut qui s'accroît insensiblement & auquel on s'accoutume de même, n'auroit pas produit un semblable effet. Il s'est trouvé un moment heureux pour leurs adversaires, où plusieurs circonstances s'élevoient contre eux. On a su en profiter. Pour s'en convaincre il n'y a qu'à jetter un coup d'œil sur l'état des choses, l'époque où ils ont été détruits. Des Religieux, Apôtres zélés des Indes,

de l'Espagne, du Portugal, dépositaires de la conscience des Rois, défenseurs ardens de la foi, chassés de ces Royaumes divers, erroient fugitifs dans les Etats voisins. Leurs crimes soupçonnés n'étoient pas connus. L'équité des Monarques espagnols & portugais les accusoit. Leurs seuls partisans reclamoient en secret contre le mystérieux silence des Cours. *Ganganelli* devoit prononcer à jamais sur leur destinée. La France désiroit leur destruction avec ce sentiment paisible qui nous intéresse au bien de l'humanité. L'Autriche se rappelloit avec quel zéle les premiers disciples d'*Ignace* disputerent autrefois le zéle de la foi aux sectateurs de *Luther*. Le Piémont, qui les reçut sans empressement, les avoit conservés sans enthousiasme & les vit partir sans regret. En Pologne leur catastrophe se

perdit dans l'amas des fléaux qui désoloient, hélas! ce malheureux Royaume. L'Italie cherchoit à s'en délivrer comme d'un mal qui inquiéte plus qu'il ne tourmente. *Le sage Ganganelli* vit encore que cette fermentation serviroit peut-être d'instrument pour briser une dépendance qui commençoit à fatiguer les Rois. Il rendit justice à une Société savante dont les moeurs étoient pures, les motifs pieux, les occupations utiles, les réglemens sages, les dogmes séveres, les principes indulgens, & il les reforma, parceque leurs talens les jettoient dans l'orage des Cours; parceque leurs amis les défendoient jusqu'à l'enthousiasme, parceque leur zéle ressembloit à de l'ambition. La nécessité de prévenir les troubles & les désunions, lui conseilla le sacrifice d'un corps utile, mais non essentiel à l'Eglise.

## Goût.

Mr. de *Voltaire* rapporte dans cet article plusieurs exemples du bon & du mauvais Goût. Il le définit ensuite, *le sentiment prompt d'une beauté parmi des défauts, & d'un défaut parmi des beautés.* Tel est le Goût des connoisseurs, mais non de ceux qui écrivent.

Un homme de beaucoup d'esprit a attaqué notre définition. Le Goût n'est selon nous (*) que *la connoissance parfaite de ce qu'il faut taire, & la maniere dont on doit exprimer ce qu'il faut dire.* Quand on traite un sujet on peut pécher par dire plus qu'il ne faut, & c'est ce qu'on nomme prolixité, ou par dire des choses bonnes en elles mêmes, mais déplacées pour

(*) Voyés, *T. I. Discours préliminaire* pag. 34.

le moment, c'est défaut de justesse; *la connoissance parfaite de ce qu'il faut taire* rémédie à ce double inconvénient. On péche aussi en employant un stile figuré pour dire des choses simples, ou en confondant le trivial & le naif, ou se permettant dans son stile de fréquentes disparates. Celui qui posséde *la maniere dont on doit exprimer ce qu'il faut dire*, n'a jamais de tels reproches à craindre.

Quelle perfection concevés-vous au-de-là de bien exprimer tout ce qui doit être dit sur un sujet? Vous trouvés le fonds & la parure, l'instruction & le plaisir, &c.

On demande qu'est-ce qu'il faut dire? qu'est-ce qu'il faut taire?

Il faut dire tout ce qu'il est intéressant de savoir sur un objet, & taire tout ce qui est indifférent, inutile, ou étranger. *C'est le goût qui en décide.*

Non c'eſt la raiſon, & la raiſon n'eſt autre choſe que le bon eſprit éclairé.

*Sulzer* a dit que le *Goût eſt la facilité de ſentir le beau.* Cette définition eſt ingénieuſe, mais il faut plûtôt l'appliquer à la Théorie qu'à la Pratique. Combien de gens ſentent parfaitement le beau, & font des ouvrages médiocres. Cette facilité eſt une heureuſe qualité de l'eſprit, mais n'eſt pas un talent créateur.

## *Tolérance.*

C'étoit le but de tous les Ecrits de Mr. de *Voltaire.* Au Théatre, dans ſes Hiſtoires, dans ſes Oeuvres philoſophiques, dans ſes Lettres particulieres il invoquoit ſans ceſſe cette Divinité bienfaiſante. Nous liſons dans ſa Correſpondance:

. . . . . . . . . „ On s'appéſantit plus ſur les *Philoſophes* que ſur les *Réfor-*

*més ;* (*) mais si les uns & les autres ne parlent pas trop haut, on les laissera respirer en paix . . . . . . . Les Gouvernemens ne s'occuperont jamais à déraciner la superstition. Ils seront toujours contens pourvû que le peuple paye & obéisse. On laissera la *précieuse relique* dans l'Eglise du *Puy en Velay*, & la *robe de la Vierge Marie* dans le village d'*Argenteuil*. Les possédés qui tombent du haut mal, iront hurler la nuit des Jeudi-Saints dans la Ste. Chapelle de *Paris* & dans l'Eglise de *St. Maur*. On liquéfiera le sang de *St. Janvier* à *Naples*. On ne se souciera jamais d'éclairer les hommes, mais de les asservir. Il y a longtems que dans tous

(*) Fragmens des Lettres écrites par Mr. de *Voltaire* à Mr. *Pomerrets*, Ministre du St. Evangile à *Ganges* en Languedoc. Du 14. Octobre 1771.

les pays, *fauve qui peut*, eſt la deviſe des ſujets. „ Et ailleurs:

. . . . . . . .

„ J'avois des motifs d'eſpérance, Monſieur, (*) je voyois deux vrais Philoſophes dans le Miniſtére. La tolérance étoit le premier de leurs principes; tous deux ſe ſont retirés le même jour, après avoir fait tout le bien qui avoit dépendu d'eux en ſi peu de tems.

*Nimium vobis, o! Galla propaga*
*Viſa potens ſuperi! propria hæc ſi dona fuiſſent.*

Mr. *Turgot* ſurtout avoit délivré mon petit pays de tous les Commis des Fermes générales. Ce qui vous ſurprendra, Monſieur, c'eſt que Mr. *Turgot* avoit été Docteur de Sorbonne, & Mr. de *St. Germain* a été ſix

(*) Lettre au même, du 4. Juillet 1776.

ans Jésuite. Vous voyés qu'il y a d'honnêtes gens partout."

Les six Volumes de *Questions sur l'Encyclopédie* sont composés de quatre cens cinquante Dissertations dans lesquelles la Critique écarte sagement les Fables de la crédulité, les mensonges de la mauvaise foi, les exagérations de l'enthousiasme.

On pourroit faire des Volumes entiers sur ces *Questions*. On a reproché à Mr. de *Voltaire* de les avoir trop multipliées, & l'on nous reprocheroit sans doute aussi de nous être trop étendus sur l'Histoire des opinions qu'elles ont faits naître.

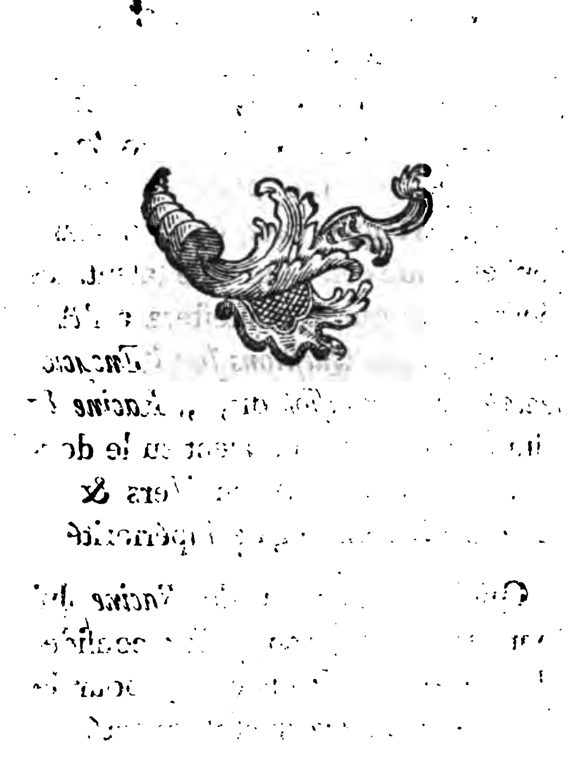
Lorsqu'on choisit cette forme d'ouvrage, on n'apperçoit que le plaisir de se délivrer de la gêne d'un plan, & de la difficulté très réelle de lier ses idées. Mais le lecteur ne pardon-

ne qu'à condition qu'on pensera toûjours & d'après soi-même.

Alors on publieroit rarement plus d'un Volume. Mr. *Huet* prétendoit que tout ce qui s'est écrit dans le monde entier, pourroit être renfermé dans neuf ou dix in folio; & Mr. *Huet* peut avoir raison. Mais quand on dit les choses comme personne ne les avoit dites auparavant, c'est un grand bonheur que celui qui a ce talent, les répéte. Or qui le contestera à l'Auteur varié des *Questions sur l'Encyclopédie*? Mr. *Palissot* dit, „ *Racine* & „ lui sont les seuls qui aient eu le dou„ ble mérite d'écrire en Vers & en „ Prose avec une égale supériorité. „

Quelques Lettres de *Racine* lui donnent-elles un rang assez considérable parmi les Prosateurs, pour le mettre dans cette qualité à côté de

Mr. de *Voltaire?* Et ſi celui-ci n'a d'autre rival dans ce genre de gloire, ne peut-on pas dire qu'il eſt le ſeul qui ait réuni ce double talent?



## LETTRES SECRETTES.

On trouve dans ces *Lettres secrettes* un homme tout occupé de sa gloire littéraire, répondant aux Critiques en faisant mieux, désavouant les Editions pour avoir le prétexte de redonner l'ouvrage corrigé. Attaquant *Rousseau* & *des Fontaines*, se défendant contre d'autres. A qui faisoit-il du tort par ses nombreuses Editions? Il y avoit une espéce de fureur pour acheter ses ouvrages, il profitoit de cet enthousiasme. On voit l'homme, l'Auteur, dans les correspondances où l'ame s'épanche. La plûpart des Ecrivains ne sont Philosophes que dans leurs Ecrits. Le P. de *Montesquieu*, *J. J. Rousseau*, ont-ils beaucoup gagné à la publication de leurs Lettres.

tres. Les Rois, les Beaux-Esprits, & presque tous les hommes célèbres doivent être vûs à une certaine distance.

Mais aux inquiétudes près de l'amour-propre, & si l'on excepte ces petites foiblesses qu'on voudroit dérober à soi-même, rien dans ces *Lettres* ne peut fournir des ressources au désir de nuire. Pour des prétextes, c'est autre chose. Il en faut de si frivoles à l'envie.

Les gens sensés & honnêtes étudient le caractère d'un Auteur dans ces sortes d'Ecrits. Le morceau suivant apprendra la façon de penser de Mr. de *Voltaire* sur les avis que les Ecrivains demandent & craignent d'obtenir.

« Il y a en vérité de très-belles choses dans ce petit Poëme. J'y ai trouvé ce que j'aime, beaucoup d'images, *ut pictura poësis*. Il ne m'appar-

tient pas de donner des coups de pinceau à son tableau. Il y a peut-être plusieurs endroits qui mériteroient d'être retouchés; mais c'est toûjours à la main du maître à corriger son ouvrage. Je pourrois prendre des libertés qu'il n'approuveroit pas. Il faut parler à un Auteur & examiner avec lui les fautes dont on veut le faire convenir. Il faut connoître sa docilité & ses ressources. Je vois par la facilité qui regne dans ses Vers, qu'il les corrigeroit sans peine; mais pour cela il faut se voir & se parler. Je lui soumettrois mes Critiques, comme il a bien voulu me confier son Poëme; mais quelque chose que je lui proposasse sur son ouvrage, il verroit en moi plus d'estime que de Critique. „

„ Quel est l'amour-propre si rétif qui ne cédat aux conseils du goût, si on les lui donnoit avec autant de ména-

gement? Ceux qui prennent la peine de corriger les ouvrages d'autrui, ſont ordinairement aſſez bruſques & ceux qui ſont extrêmement polis, ne prennent nul intérêt à l'ouvrage.

„ Si un Opéra d'une femme réüſſit, j'en ſerai énchanté. C'eſt une preuve de mon petit ſyſtéme que les femmes ſont capables de tout ce que nous faiſons & que la ſeule différence qui eſt entre elles & nous, c'eſt qu'elles ſont plus aimables. „

*Capables de tout ce que nous faiſons*, c'eſt trop dire. Ni leurs moyens ni leur éducation ne le permettent. *Plus aimables* cela eſt inconteſtable, puiſque nous leurs devons tout ce que nous avons d'agréable dans la Société.

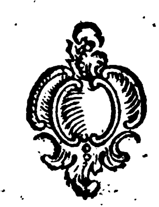
„ Ce n'eſt pas que je ſois de ces aimables pareſſeux de nouvelle date, qui ſe tourmentent à dire qu'ils ne

font rien. Je ſuis d'une eſpéce toute contraire. J'ai tant travaillé que j'en ai preſque renoncé au commerce des humains; mais le vôtre m'eſt toûjours bien précieux, & c'eſt un bel intermédé dans mes occupations que la lecture de vos Lettres. „ C'eſt *Greſſet* qui a mis à la mode ces aimables indolens. Leur égoïſme eſt la ſource de cette indifférence qu'ils prônent. Ils n'aiment ni la gloire qui les fuit, ni les hommes qui s'en conſolent, ce jargon Epicurien a été remplacé par le perſiflage de Mr. *Dorat*. L'un & l'autre ne valent pas la délicateſſe de *Chaulieu* & le ton de *Voltaire*.

„ Vos Lettres ajoutent un nouveau charme à la douceur dont je jouis dans la ſolitude, où je me ſuis retiré loin du monde bruyant, méchant & miſérable. Loin des mauvais Poëtes, & des mauvais Critiques j'aime mille fois

mieux ſavoir par vous des nouvelles de tout ce qui ſe paſſe, que d'en être le témoin. Il y a une infinité d'événemens qui ennuient le ſpectateur & qui deviennent intéreſſans, quand ils ſont bien contés. Vous m'embelliſſez par vos Lettres les ſottiſes de mon ſiécle. Je les lis à une perſonne reſpectable & bien aimable, dont le goût eſt univerſel. Vos Lettres lui plaiſent infiniment. Je ſuis bien aiſe de vous faire cette petite trahiſon, afin de vous engager à m'écrire plus ſouvent. S'il n'y avoit que moi qui luſſe vos Lettres, je vous prierois encore de m'en favoriſer chaque jour par le ſeul intérêt de mon plaiſir; mais puiſqu'elles ſont les délices d'une perſonne à qui tout le monde voudroit plaire, c'eſt votre amour propre qui y eſt intéreſſé à préſent. „

Dans la folitude la plus profonde, on tient encore (& c'eſt un bonheur) aux hommes qu'on a laiſſé, à cette chaîne d'événemens qui amuſe ou diſtrait au moins. Un commerce de Lettres ſûr, ſpirituel, varié, eſt un des plus grands agrémens de la campagne. L'ame y eſt ordinairement dans un calme qui permet de juger ſainement de ces ſcènes tantôt ridicules, tantôt affreuſes, quelquefois intéreſſantes que les hommes donnent lorſqu'ils raſſemblent dans une grande ville leurs paſſions & leurs intérêts.



# LETTRES
## DE
# MONSIEUR DE VOLTAIRE
## A
# SES AMIS DU PARNASSE.

Avec des Notes historiques & critiques.

---

„ Malgré les proteſtations de Mr.
„ de *Voltaire* contre les premiéres
„ *Lettres ſecrettes* qui furent publiées
„ l'an paſſé en voici de nouvelles,
„ qu'il déſavouera probablement auſ-
„ ſi, &c.

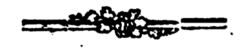
Pourquoi les auroit-il déſavouées? elles ſont inſtructives, intéreſſantes; ce qu'il a vû avec peine ce ſont des Nôtes preſque toûjours inutiles, très ſouvent indécentes, & quelquefois calomnieuſes.

En voici un exemple. „ Mr. *Hel-*
„ *vetius*, Auteur du livre de l'Esprit,
„ l'homme le plus généreux & le plus
„ Philosophe de son siécle: tous ses
„ paysans de *Voré* le bénissent; il leur
„ fait oublier qu'ils sont nés François
„ pour être malheureux en cultivant
„ la terre. Cette ame céleste a été
„ persécutée & exilée dans ses terres,
„ depuis la publication du livre de
„ l'Esprit. Les hypocrites de la Cour,
„ ces ames atroces & vindicatives
„ ont cabalé pour le perdre; mais le
„ public qui rend hommage aux ver-
„ tus & aux talens, ont vengé ce
„ Philosophe bienfaisant des injustices
„ & du dédain de la Cour. „

Il n'est pas vrai que Mr. *Helvetius* ait été persécuté. Tout ce que le faiseur de Notes dit à ce sujet est ridiculement exagéré. Il est vrai qu'on ne le comptera point parmi le très petit

nombre d'Ecrivains qui ont joui paisiblement de leur réputation. Un ouvrage plein d'idées quelquefois extraordinaires, souvent neuves, presque toûjours fines, éveilla l'envie, la cabale; arma la censure, la satyre; monstres qui s'entre-dévorent, mais toûjours prêts à se réunir contre le Philosophe, qui s'est peut-être égaré sur la route de la vérité. Semblable au voyageur que la nuit surprend dans les déserts, & qui entend les rugissemens des tigres, des lions, rodans autour de l'enceinte où il attend le lever du soleil.

Mais depuis la tempête qu'excita le livre de l'*Esprit*, son Auteur vécut pour le bonheur de ses amis, également fidéle à leurs principes & au sentiment qui les unit.



# LETTRES CHINOISES, INDIENNES ET TARTARES.

Ces Lettres adreſſées à Mr. de *Paw* par un Bénédictin font au nombre de neuf. Le Bénédictin a voulu quelquefois égayer la matiere. La plaiſanterie dépare des ſujets intéreſſans qui veulent être diſcutés, & certainement le Philoſophe allemand mérite qu'on péſe ſes raiſons.

Les neuf Lettres ſont précédées de deux autres ſur le Poëme de l'Empereur *Kienlong*, intitulé *Moukden*, & ſuivies d'une douzième ſur le *Dante* & ſur un *pauvre homme* nommé *Martinelli*.

On en trouve aussi dans ce Recueil de Mr. le Marquis de *Boufflers*, pendant son voyage en Suisse en 1764; il a été avec raison très faché qu'on ait publié des plaisanteries qui n'ont de sel que pour ceux qui ont une longue habitude d'une société; & lorsqu'on a fait des Vers charmans, on ne voit pas volontiers entre les mains du public des impromptus de la force de celui-ci.

Ce matin comme de vrais anges
Vous étiés toutes au saint lieu
Et moi je chantois vos louanges
Quand vous chantiés celles de Dieu.

Ce qu'il y a de plus intéressant dans cette collection, ce sont donc les Lettres à Mr. de *Paw*. Ce Savant a présenté l'Histoire sous une forme nouvelle. Il a instruit & fait penser ses lecteurs. Deux petits Volumes laiss-

ſent plus de connoiſſances utiles dans l'eſprit que cent infolio. On lui a reproché quelques erreurs, c'eſt-à-dire qu'on a rapproché de ſon texte, divers témoignages qui le contrediſent. Qu'eſt ce que cela prouve? Qu'il ne s'eſt pas traîné ſur les pas de ſes prédéceſſeurs. Il auroit d'abord fallu prouver que ces Hiſtoires anciennes étoient le dépôt de la vérité, & que s'en éloigner c'étoit s'égarer. La plûpart des Critiques omettent ce point fondamental & ſe contentent de mettre au rang des erreurs, tout ce qui n'eſt pas d'accord avec le guide imaginaire qu'ils ſe ſont choiſi.



## LE VIEILLARD DU MONT CAUCASE AUX JUIFS PORTUGAIS ALLEMANDS, ET POLONOIS.

C'eſt une refutation du livre intitulé, *Lettres de quelques Juifs Portugais*. Cette brochure d'environ trois cens pages, commence par cet Avant-propos : „ Béniſſons la foule innombrable des Pamphlets Anglois, dans „ leſquels une partie de la Nation ac„ cuſe l'autre quatre fois par ſemaine „ de trahir la patrie, & qui ſont tra„ duits en françois pour amuſer les „ curieux.

„ Béniſſons les Sonnets, dont l'Ita„ lie fourmille, ſoit à l'honneur, ſoit „ contre l'honneur des Dames.

„ Bénissons les Ecrits polémiques
„ des Allemands, dans lesquels on ne
„ cesse d'approfondir des sujets agréa-
„ bles de controverse.

„ Bénissons surtout les François,
„ qui depuis quelque tems impriment
„ environ cinquante mille Volumes
„ par année, tant gros que petits,
„ soit pour édifier le prochain, soit
„ pour le scandaliser, soit pour l'inju-
„ rier, soit pour l'ennuyer. Mais pour-
„ quoi tant bénir cette énorme quan-
„ tité d'insectes ? c'est leur multitude
„ que je remercie. Je me cache dans
„ leur foule. Leur grand nombre les
„ fait périr en moins de tems qu'ils
„ ne se forment. Je veux vivre deux
„ jours comme eux.

„ Si ces livres duroient, s'ils ne
„ tomboient tous les uns sur les au-
„ tres, dans un éternel oubli, ils se-
„ roient trop dangereux, on se ver-

„ roit accusé, vilipendé, condamné,
„ jusqu'à la dernière postérité par qui-
„ conque a le loisir & la malignité de
„ faire un livre contre nous. Mais
„ heureusement un ennemi littéraire
„ vous intente un procès par écrit de-
„ vant le Tribunal de l'univers, soit
„ dans une brochure, soit dans cinq
„ ou six Tomes. Cela est lû par cinq
„ ou six personnes de l'un & de l'au-
„ tre parti, le reste de la terre l'igno-
„ re. Sans quoi les accusations gra-
„ ves, les injures mal déguisées, sous
„ un air de modération, les calom-
„ nies qu'on se permet si souvent dans
„ les disputes, pourroient avoir des
„ suites fâcheuses.

„ C'est donc devant un très petit
„ nombre de lecteurs oisifs que je veux
„ plaider la cause d'un homme horri-
„ blement accusé & bafoué, & qui
„ n'a pas la force de se défendre: &

„ je la plaide aujourd'hui parcequ'elle „ sera oubliée demain. Je suis l'ami „ du prévenu, je suis Avocat. Voici „ le fait.

„ Un ancien Professeur, dit-on, „ d'un Collége de la Rue *St. Jacques* „ à *Paris*, écrivit en 1771 une Satyre „ contre un Chrêtien sous le nom de „ trois Juifs de Hollande; & il en a „ fait imprimer une autre à *Paris* en „ trois Volumes assez épais en 1776, „ sous le nom de trois Juifs de Portu- „ gal, demeurant en Hollande auprès „ d'*Utrecht*.

„ Voilà donc un Chrêtien obligé „ de se battre contre six Juifs. Est-ce „ *Antiochus* d'un côté, & de l'autre „ les Macabées? La partie est d'au- „ tant plus inégale, que le savant „ Professeur se sert souvent d'armes „ sacrées contre lesquelles je n'ai, ni „ ne veux jamais avoir de bouclier.

„ Je

„ Je vais répondre auſſi diſcréte-
„ ment que je le pourrai, aux accu-
„ ſations, auxquelles on peut répon-
„ dre ſans tomber dans le piége que
„ nous a tendu Monſieur le Profeſſeur
„ Juif.

„ Il a la cruauté d'imputer à ſa vic-
„ time, je ne ſais quelles brochures,
„ les unes judaïques, les autres anti-
„ judaïques; dont ce cher ami eſt très
„ innocent, il expoſe un vieillard bien-
„ tôt nonogenaire, couché déja peut-
„ être dans le lit de mort, à la bar-
„ barie de quelques délations calom-
„ nieuſes, & c'eſt en feignant de le
„ ménager, en lui prodiguant des
„ louanges ironiques, en l'appellant
„ grand homme, qu'il lui porte re-
„ ſpectueuſement le poignard dans le
„ cœur. Moi qui prends ſon parti avec
„ autant de candeur qu'il prit le par-
„ ti de Mr. l'Abbé *Bazin* ſon oncle,

„ je conjure ce Juif de ne point com-
„ battre avec ces armes empoisonnées,
„ je fais une guerre honnête: entrons
„ en matiere. „

On connoît la maniere de refuter propre à Mr. de *Voltaire*. Il a souvent raison, mais quelquefois il a tort de le dire. Le plan que nous avons adopté nous éloigne des discussions. Elles entrainent de la Critique, & l'on ne peut pas dissimuler cependant que la crédulité aveugle & obstinée déshonore autant certaines causes, que la plaisanterie & le sarcasme.

Le Vieillard répond aux deux premiers Volumes des *Lettres de quelques Juifs* par quarante-sept paragraphes.

Viennent ensuite vingt-quatre *niaiseries* destinées à refuter le troisième, suivies de vingt petits articles.

Le Volume est terminé par une excursion sur l'Ex-Jésuite *Nonotte*, qu'on intitule, *Eclaircissement historique à l'occasion d'un Libelle calomnieux, contre l'Essai sur les Mœurs & l'Esprit des Nations.*

Un homme qui par état, étoit à même de connoître toutes les Oeuvres de Mr. de *Voltaire*, nous a assuré qu'il n'avoit jamais entendu parler de ce *Vieillard du Mont Caucase*. C'est sans doute un titre singulier donné à quelques ouvrages polémiques, qui avoient déja paru sous un autre nom.

# PRIX DE LA JUSTICE ET DE L'HUMANITÉ.

Tant de décrets reformés depuis quelques années avertirent enfin le public que les Miniſtres de la Juſtice n'étoient pas infaillibles. En recherchant les cauſes de tant de jugemens précipités en apparence, on s'eſt apperçu que leurs Auteurs avoient des guides infideles. Placés entre la loi ſévere qui proſcrit les interprétations, & l'humanité qui les reclame, ils étoient dans la néceſſité cruelle d'obéir à cette Souveraine inflexible, devant laquelle les ſentimens particuliers doivent ſe taire. La reflexion a cependant conduit à l'examen des ſtatuts que la loi donnoit pour regles, & l'on a trouvé une énorme diſpro-

portion entre ſes rigueurs & l'imperfection de la raiſon humaine; de l'obſcurité dans le texte, de la dureté dans l'exercice, la néceſſité d'adoucir les peines; de là ſont venus une ſage lenteur dans l'inſtruction des procès, de grands changemens dans la nature des châtimens, quelques égards pour ceux qui étoient plûtôt ſoupçonnés qu'accuſés, la ſuppreſſion de ces tourmens qui ſans venger la loi & effrayer les hommes, faiſoient ſouffrir mille morts aux victimes infortunées qui devoient ſervir à la vindicte publique.

Voici l'origine de cet ouvrage. On lit dans la Gazette de Suiſſe du 15. Février 1777 cet Avis: „ Un ami „ de l'humanité qui content de faire „ le bien veut ſe ſouſtraire à la recon„ noiſſance publique en cachant ſon „ nom, touché des inconvéniens qui

„ naissent de l'imperfection des loix „ criminelles de la plûpart des Etats „ de l'Europe a fait parvenir à la So„ ciété économique de cette ville un „ prix de cinquante Louis en faveur „ du Mémoire que la Société jugera „ le meilleur sur l'objet qui suit: *Com„ poser & rediger un Plan complet & „ détaillé de Législation sur les matieres „ criminelles . . . . . de façon que la „ Société civile trouve la plus grande sû„ reté possible, combinée avec le plus „ grand respect possible pour la liberté „ & l'humanité.*

Un si beau projet rechauffa les glaces de l'âge de Mr. de *Voltaire*. Il avoit souvent éprouvé les bontés généreuses d'un Prince vraiment ami de l'humanité, qui dans un long Regne a sû concilier la douceur de l'instruction & des peines avec la certitude

d'un châtiment prompt & exemplaire. Il lui écrivit le 16. Juillet 1777.

*Monseigneur,*

La Société économique de *Berne* a proposé le 13. Janvier de cette année, un prix de cinquante Louisd'or pour celui qui rédigeroit le meilleur Code criminel, également éloigné de l'indulgence trop molle & d'une févérité trop cruelle. L'Enoncé eft très fage, & préfente un objet très utile. Je fais que plufieurs Jurifconfultes éclairés & éloquens travaillent en conféquence. Mais cinquante Louis ne me paroiffent pas fuffifans pour récompenfer un fi grand travail. Il en faudroit aumoins cent cinquante. Un homme qui veut être inconnu, ajoute cinquante Louis à la fomme propofée dans la Gazette de *Berne* du 13. Janvier.

J'ose vous conjurer, Monſeigneur, d'encourager un projet ſi néceſſaire au genre humain. Il ſeroit digne de Votre A. S. de ſtipuler cent cinquante Louis, en ajoutant la centaine aux cinquante déja promis. On vous garderoit le ſecret juſqu'au jour où le prix ſeroit adjugé. Vous feriez le bienfaiteur de l'humanité.

Je ne crois pas qu'un Prince puiſſe faire un meilleur uſage d'un peu d'argent, & je penſe qu'il appartient à un Landgrave de Heſſe de contribuer à reformer le Code de *Charlesquint*, nommé la *Caroline*. J'attends votre réſolution & vos ordres. La fin de mes jours ſera heureuſe ſi ma propoſition ne vous a point déplû.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, & l'attachement le plus inviolable

*Monſeigneur,*

Votre &c.

S. A. S. Monſeigneur le Landgrave de Heſſe-Caſſel, comme nous l'avons dit dans le ſecond Volume, accepta ſa propoſition, en lui faiſant dire qu'il avoit ſouſcrit d'avance à tous les projets que lui conſeilleroient l'humanité & le bonheur des hommes.

Quelques Mois après Mr. de *Voltaire* lui adreſſa le fruit de ſon travail avec la Lettre ſuivante:

„ Je prends la liberté de mettre „ aux pieds de Votre Alteſſe Séréniſ-„ ſime le premier exemplaire de l'ou-„ vrage utile dont vous avez encou-„ ragé la publication par vos bienfaits. „ Elle ne ſonge qu'à faire du bien ſans „ penſer ſeulement à l'honneur que ce „ bien lui fait. Vous érigez des Acadé-„ mies, (*) Monſeigneur, vous encou-

(*) La Société des Antiquités, l'Académie de Peinture & de Sculpture.

„ ragez les travaux par des prix que
„ vous donnez; vous créez un nou-
„ veau ſiécle dans vos Etats, & vous
„ étendez vos bienfaits ſur des Etats
„ voiſins, ce ſera ſous vos auſpices
„ qu'on oſera peut-être ſubſtituer des
„ loix humaines à des loix barbares.

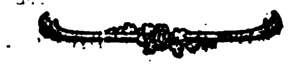
Ce petit ouvrage ne dit pas ſans doute tout ce que l'on déſire dans une matiere auſſi importante; mais il preſſe les maîtres de la terre de venir au ſecours des malheureux. Ces inſtances qui paroiſſent n'être pas entendues dans le moment, ſe retracent un jour à leur mémoire & nous voyons les heureux effets de ces reſſouvenirs! en voici un exemple.

Mr. de *Voltaire* écrivoit en 1777:
„ On ſe plaint que la plûpart des géo-
„ les en Europe ſoient des cloaques
„ d'infection, qui répandent les ma-
„ ladies & la mort non ſeulement dans

„ leur enceinte, mais dans le voisi-
„ nage. Le jour y manque, l'air n'y
„ circule point. Les détenus ne s'en-
„ tre-communiquent que des exhalai-
„ sons empestées. Ils éprouvent un
„ supplice cruel avant d'être jugés.
„ La charité & la bonne police de-
„ vroient remédier à cette négligen-
„ ce inhumaine & dangereuse.

„ L'emprisonnement est déja une
„ peine par lui-même; il doit donc
„ être proportionné à l'énormité du
„ délit. Faut-il donc plonger dans le
„ même cachot un malheureux débi-
„ teur inviolable & un scélérat violem-
„ ment soupçonné d'un parricide? „

Nous voyons de nos jours de sages arrangemens pris pour mettre fin à ces abus crians.



# OUVRAGES
attribués
# à MONSIEUR DE VOLTAIRE.



## *Dieu & les Hommes,*

*Par le Docteur Oberne, traduit par Jaquemont.*

Cet Ecrit diviſé en quarante-quatre Chapitres a pour objet des ſujets que Mr. de *Voltaire* avoit déja traités ailleurs. S'il ſe repétoit ce n'eſt pas que ſa mémoire épuiſée ne lui permit plus de ſe rappeller ce qu'il avoit déja dit, mais il penſoit que le vulgaire des hommes ne ſaiſiſſoit point au premier coup-d'oeil ce qu'il étoit eſſentiel de ſavoir. On trouveroit ſans doute plus d'une hardieſſe condamnable dant ce Fragment; mais en général il reſpire l'humanité, & la ſaine morale.

## *De la Paix perpétuelle.*

*Par le Docteur Godheart, traduction de Mr. Jambon.*

Ce Fragment est divisé en trente-deux paragraphes. La seule paix perpétuelle, dit l'Auteur, qui puisse être établie chez les hommes, est la tolérance, & cette tolérance toûjours l'idole de Mr. de *Voltaire*, est celle qu'il voudroit faire adorer sur la terre.

## *Fragment sur divers sujets par ordre alphabétique.*

Ce sont les restes d'un ouvrage qui avoit d'abord paru sous le titre de *Dictionnaire philosophique portatif.* Il éprouva la censure des Docteurs & la sévérité des Loix. Mr. de *Voltaire* voulant sans doute rendre un double hommage à la religion & aux mœurs publiques, a fait disparoître le titre.

& a conservé seulement ce que la saine Philosophie réclamoit. Quelques Ecrivains impartiaux ont dit que ce Dictionnaire n'avoit pas été proscrit, pour avoir oublié le silence ordonné sur tout ce qui regarde la religion, mais pour avoir dit „ Depuis *Calcas* qui assassina la fille d'*Agamemnon* „ jusqu'à *Grégoire XIII.* & *Sixte V*, „ deux Evêques de *Rome* qui voulu„ rent priver le grand *Henri IV.* du „ Royaume de France, la puissance „ sacerdotale a été fatale au monde. „

## *L'Epître aux Romains.*

*Traduite de l'Italien par Mr. le Comte de Corbera.*

Mr. de *Voltaire* en tâchant d'éclaircir ses doutes sur le séjour de *Saint Pierre* à *Rome*, n'est pas le seul qui ait publié ses raisons. *Saumaise* que bien des gens croyent être l'homme

le plus ſavant qui ait jamais exiſté, étoit de ce ſentiment. L'Italie a eu ſouvent beſoin de renouveller les preuves de ce fait que Mr. *Foggini* croit avoir démontré dans vingt Diſſertations qui parurent en 1741. Elles étoient dédiées au Pape *Benoit XIV*, très capable d'en juger par lui-même.

*Le Cathécumène.*

*Traduit du Chinois.*

On lit dans une Note „ Il eſt cer-„ tain que cet ouvrage n'eſt pas de „ Mr. de *Voltaire* mais de Mr. de *B*. „ Nous ne connoiſſons cependant que Mr. de *Voltaire* qui poſſédat ſi parfaitement le talent de la plaiſanterie. Comme il eſt dangereux de l'appliquer à certains ſujets!

*Le Diner du Comte de Boulainvilliers.*

Ce ſont trois entretiens qui ſe paſſent avant le diner, pendant le diner,

& après le diner. Les interlocuteurs ſont, le Comte de *Boulainvilliers*, un Abbé *Couet*, la Comteſſe de *Boulainvilliers*, & Mr. *Freret*. Après une longue ſuite d'Argumens, l'Abbé dit: „ J'avoue qu'il y a quelque choſe de „ vrai, mais comme diſoit l'Evêque „ de *Noyon*, ce ne ſont pas là des „ matieres de table.„ Le Prélat avoit raiſon, & Mr. de *Voltaire* ne devoit jamais articuler certaines découvertes. C'étoit aſſez d'avoir mis ſur la voye.

## *La Profeſſion de Foi des Théiſtes.*

*Traduite de l'Allemand.*

Le but de ce petit Ecrit eſt de prouver que la religion des Théiſtes eſt divine puiſqu'elle a été gravée dans nos cœurs par Dieu même, par le maître de la raiſon univerſelle qui a dit au Chinois, à l'Indien, au Tartare,

tare, *adore moi & sois juste.* Qu'elle n'a connu ni la superstition, ni la frénésie de persécuter, ni le mépris, ni la violence &c.

*L'Empereur de la Chine, & Frere Rigolet.*

Ce petit morceau est fondé sur l'extrême abus que quelques Jésuites françois & italiens firent des bontés d'un Empereur qui les avoit reçus dans ses Etats, à la faveur de quelques sphéres armillaires, des barométres, des thermométres, des lunettes &c. qu'ils avoient apportés d'Europe; ils obtinrent la permission de prêcher la Religion chrêtienne. Un lettré Chinois a depuis assûré que ce n'étoit point crédulité chez l'Empereur, & que ce Prince & son Conseil vouloient attirer les Arts & les Sciences de l'Europe sous le prétex-

te d'une Religion qui leur étoit indifférente.

## *Les Questions de Zapata,*

*Traduites par le Sieur Tamponet, Docteur de Sorbonne.*

Les Questions de *Dominico Zapata* ne peuvent se résoudre parceque si l'on pouvoit expliquer les causes des prodiges & les raisons pour lesquelles ils existent, ils cesseroient d'être tels; ainsi au lieu de répondre à ces soixante-sept interrogations, il faut commencer par examiner si l'on peut rejetter un fait parcequ'il est incompréhensible; & s'il est permis de soumettre les livres fondamentaux d'un culte à l'examen de la raison. Soit qu'on regarde la Religion comme une institution divine, soit qu'on la considére comme un institution politique,

il feroit également fage d'interdire les difcuffions.

*Il faut prendre un parti, ou le principe d'action. Diatribe.*

„ Il ne s'agit que d'une petite bagatelle, de favoir s'il y a un Dieu. „ Jamais il n'en douta, & il n'en douta pas parcequ'il fçut raifonner. Mais le connoître, mais le comprendre, c'eft ce qui eft impoffible parcequ'étant comme dit *Timée* un point entre deux éternités, comment concevoir ce grand tout & fon maître qui nous engloutiffent de toutes parts?

*Les Oreilles du Comte de Chefterfieldt, & le Chapelain de Goudman.*

L'Auteur fe propofe d'appuyer le fentiment de celui qui a dit, *nous naiffons, vivons, & mourons fans favoir*

*comment.* Cette conviction de notre profonde ignorance a été le fruit de plus de soixante ans d'étude. Ces vérités toutes nues trouvent peu de lecteurs. Tout ce qui tient à la Métaphysique effraye la plûpart des hommes. C'est la raison sans doute pour laquelle l'Auteur de cette brochure a eu recours à une fiction romanesque dans laquelle il a l'adresse d'entremêler ce qu'il croyoit des vérités. On emprunte aussi quelquefois la forme du dialogue. Un des interlocuteurs, dit, celui qui nous appelle les marionnettes de la providence me paroît nous avoir bien défini. Les marionnettes ne sentent rien; & nous sentons, on pense & on parle pour elles, nous parlons & nous pensons. Elles ne se remuent qu'à l'aide d'une impulsion étrangere, nous nous remuons de nous même, ainsi je ne vois pas

en quoi nous ſommes des marionnettes.

*Lettres d'un Eccléſiaſtique ſur le prétendu rétabliſſement des Jéſuites à Paris.*

La crainte de les voir renaître de leurs cendres, occaſionna cette Lettre dans laquelle on devoit peut-être oppoſer au mal dont on les accuſe, tout le bien qu'ils ont fait. Des gens ſenſés ont cru qu'une reforme ſévére qui auroit retiré les Jéſuites des Cours, annéanti ces priviléges ſurpris dans les premieres années d'un inſtitut nouveau, reſtreint leurs Miniſtéres à l'éducation des enfans, & à l'exercice de la chaire, conſervoit un corps occupé depuis deux cens ans à former les premieres années de la jeuneſſe. Et ſi chaque Gouvernement avoit ſupprimé ces courſes apoſtoli-

ques dans les Royaumes éloignés, & une partie de ces inutiles richesses, la plûpart des défauts réels de la défunte Société, feroient disparus. Mais peu de gens osoient risquer ces idées de tolérance, parcequ'on les soupçonnoit tout de suite de cacher un espoir ambitieux sous cette apparente modération.

*Les Colimaçons du Réverend Pere l'Escarbotier, par la grace de Dieu, Capucin indigne, Prédicateur ordinaire, & Cuisinier du grand Couvent de la ville de Clermont en Auvergne. Au Réverend Pere Elie, Carme chaussé, Docteur en Théologie.*

On peut voir par ce petit Fragment que si Mr. de *Voltaire* s'étoit sérieusement appliqué à l'Histoire naturelle, il eut porté dans cette étude les mêmes vues philosophiques que

ſur toutes les autres parties qu'il a traitées.

*Queſtions ſur les Miracles.*

Il eſt auſſi difficile de croire aux miracles que d'en faire. Comme il ne dépend pas d'un homme de croire ou de ne pas croire, l'incrédulité n'eſt pas plus un mal que la docilité n'eſt une vertu. Quand l'ordre de la Nature eſt interverti, la raiſon ne fait aucun ſacrifice. Elle eſt ſubjuguée, elle ne conſerve aucune liberté. Ainſi raiſonner ſur les miracles, eſt une abſence de l'eſprit. Il faut conſtater leur exiſtence & mieux encore les repéter.

*Le Taureau blanc,*

*Traduit du Syriaque, par Mr. Mamaki, Interprête du Roi d'Angleterre pour les langues orientales.*

Ce Roman allégorique n'a pas trouvé autant de partiſans que les autres

ouvrages de ce genre fortis de la plume de Mr. de *Voltaire*. Il y a cependant bien de l'adreſſe dans les rapprochemens, de la rapidité dans la narration, & une abondance d'idées qui ſurprend toûjours quoique quarante Volumes auroient dû y accoutumer les lecteurs.

*Diatribe,*

*à l'Auteur des Ephémérides.*

Pourquoi diſoient quelques froids penſeurs, s'occuper de ces matieres qu'on ne ſauroit traiter ſans y mêler quelques Reflexions ſur le Gouvernement. Si l'on pouvoit être étranger à l'adminiſtration, le ſilence ne couteroit rien. Mais on ne peut être indifférent. Il faut applaudir ou endurer le mal. A moins de métamorphoſer les hommes en automates, on doit

s'attendre qu'ils gémiront qnand ils ſeront victimes, ou béniront celui qui fera leur félicité.

## *Examen important,*

*de Mylord Bolingbroek.*

Lorſqu'un homme a des conceptions fortes & renferme dans un aſſez court eſpace une ſuite de traits neufs & brillans, lorſque promenant ſes regards ſur une vaſte carriere, il ne les repoſe que ſur les endroits les plus remarquables, lorſque démêlant avec ſagacité les cauſes, il ne s'abandonne pas aux idées vagues & aux conjectures hazardées, il lui faut paſſer quelques expreſſions hardies que les avis de l'amitié feroient diſparoître, ſi moins ſéduite elle même par des idées neuves, elle ôtoit à la Critique ces minutieuſes reſſources.

## *De l'Ame,*

*Par Soranus, Médecin de Trajan.*

C'eſt toûjours un nouveau ſujet d'étonnement de voir un Poëte, un Littérateur, traiter avec tant de profondeur avec tant de clarté des queſtions de Métaphyſique, & fournir aux Docteurs un modéle des Ecrits de ce genre. Beaucoup de gens ont cru qu'il étoit ſuperficiel parcequ'il renfermoit dans un petit nombre de pages ce que d'autres mettent dans de gros Volumes. On apprend dans ce petit Fragment ce que les notions les plus anciennes nous donnent à penſer ſur cette faculté intellectuelle; quels ſont les premiers inventeurs de cette puiſſance cachée en nous même; pourquoi on a ſoupçonné dans la ſuite une ame corporelle; enfin ce qu'on peut comprendre de l'action de Dieu ſur l'homme.

# LIVRES

CONTRE

## MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Nous ne rappellerons pas ici un certain nombre de Libelles, amas impur & groſſier d'injures calomnieuſes. Quel eſt l'honnête homme qui voudroit s'expoſer aux exhalaiſons de ces bourbiers infects. Il n'eſt pas un ſeul Ecrivain de génie qui n'ait excité l'envie impuiſſante des ames baſſes. On ſait ce qu'un Abbé, Législateur du Théatre avoit l'audace d'écrire à *Corneille*, qui avoit ſa place marquée au Théatre, pour lequel, lorſqu'il y arrivoit tout le monde ſe levoit par reſpect, & le Parterre applaudiſſoit & battoit des mains.

*L'Oracle des nouveaux Philosophes.*

C'eſt un in 8vo. qui parut à *Berne* en 1759. Il renferme neuf entretiens. Les perſonnages introduits ſur la ſcène ſont ſi bêtes que l'oracle n'a pas de peine à briller. Les oracles ſont ordinairement précis & ſentencieux, celui-ci eſt diffus & raiſonneur.

Il veut prouver qu'on ne doit aucune confiance aux Hiſtoires de Mr. de *Voltaire* & lui même écrit de ſi étranges bévues qu'il eſt difficile de lui accorder les connoiſſances les plus ordinaires ... Il prétend que les guerres civiles de France prirent leur ſource, dans la protection que *François I.* & *Henri II.* accorderent aux Proteſtans ... Que les Mahométans ont partout annoncé leur religion, le fer à la main ce qui eſt faux ... Que

*Clarke* avoit été converti par un Prêtre catholique.

Il paroît encore que ſon jugement n'eſt pas bien ſain. Il commence par l'indifférence de Mr. de *Voltaire* ſur les cultes divers, mais en même tems il ſe jette imprudemment dans une ſcandaleuſe apologie de l'intolérance. Les Prêtres Catholiques ne comprendront-ils donc jamais qu'ils ont mauvaiſe grace à parler des perſécutions payennes . . . Il examine les anecdotes du ſiécle précédent, & il trouve que Mr. de *Voltaire* n'a pas aſſez loué *Louis XIV. Riſum teneatis amici.*

Mr. l'Abbé *Guyon* termine ſes entretiens par un portrait de Mr. de *Voltaire* attribué à un Mr. *M*. . . ce Mr. *M*. . . connoiſſoit Mr. de *Voltaire* comme Mr. *Guyon* avoit ſoupé avec lui il dit, *gai par complexion, ſérieux par régime, ouvert ſans franchiſe, politique*

*ſans fineſſe, ſociable ſans ami, il fuit le monde & l'oublie.*

Mr. de *Voltaire* n'étoit jamais ſérieux ni *par régime*, ni par nature. On lui a même dans le fort d'une maladie entendu réciter des Vers plaiſans de *Hudibras*, contre les Médecins; il n'étoit politique en rien; il avoit des amis & même des perſonnes enthouſiaſtes auroient donné pour lui la moitié de leur exiſtence; il *ſavoit le monde*, il l'oublioit ſi peu, qu'il entretenoit toûjours chaque perſonne de ce qui pouvoit pour un inſtant lui faire jouer un petit rôle dans la Société.

*Il eſt aiſé avec les grands & contraint avec ſes égaux.* Mr. de *Voltaire* contraint avec quelqu'un! Ah, Mr. le Peintre que vous deſſinez mal! *Il commence par la politeſſe, continue par la froideur & finit par le dégoût.* Il

falloit dire il commence par la froideur, il continue par la politesse, & finit par l'intérêt. *Il aime la Cour & s'y ennuye.* Il ne s'y ennuyoit pas, parcequ'il étoit à la Cour sans être assujetti aux cérémonies dont elle fait un devoir, mais que la bonté des Princes lui épargnoit toûjours.

*Né Poëte, les Vers lui coutent trop peu; cette facilité lui nuit, il en abuse, & ne donne presque jamais rien d'achevé.* Pourquoi ne nous dites vous pas ce qu'il manque aux Vers de la *Henriade*, à *Zaïre*, à *Brutus*, à *Mérope* &c. Aux *Discours* en Vers, à deux Volumes de piéces fugitives &c. &c. On imagine avoir fait un portrait ressemblant en ammoncelant des antithéses, en faisant contraster l'esprit & le cœur, & en prêtant quelques nuances si singulieres à une physionomie que l'imagination à créée.

*Lettres de quelques Juifs Portugais & Allemands, en 1769.*

De tous les ouvrages faits contre Mr. de *Voltaire*, c'eſt le plus modéré, & le plus inſtructif; il ſeroit plus eſtimable encore s'il n'appelloit pas à ſon ſecours les conjectures lorſque les raiſons lui manquent. La manie de répondre à tout, jette dans d'étranges ſuppoſitions. On demande par exemple où les Juifs avoient pris l'or qui ſervit à la compoſition du veau de ce métal. Il ſuffiſoit de répondre à cette objection aſſez frivole que l'or étoit aſſez commun alors pour que les Juifs puſſent s'en procurer. Les Juifs critiques entrent dans des détails, & diſent qu'il y avoit cent cinquante mille filles ou femmes ſur les deux millions d'ames qui compoſoient le Peuple Hébreu, qui portoient des boucles d'oreille d'or „ & en ſuppoſant que cha-

„ que

„ que boucle d'or n'ait pesé qu'un gros „ est-ce que cent cinquante mille gros „ d'or ne suffisoient pas pour faire un „ veau d'or portatif. „ Il faut convenir que ces boucles d'oreille d'un gros, & que ces cent cinquante mille femmes en procession vers le grand Prêtre, ne sont pas dignes du reste de l'ouvrage.

*Examen du Voltairanisme.*

„ On a cru sans doute imaginer une „ belle chose en rajeunissant la scène „ des trois Déesses qui disputerent de „ la beauté en présence de *Paris*. On „ fait paroître dans cette brochure une „ *belle Chrétienne*, *une belle Déiste*, *une* „ *belle Matérialiste* . . . Chacune de „ ces trois personnes tâche d'engager „ notre pyrhonien, mais il donne l'ex- „ clusion à toutes & les traite *d'im-* „ *bécilles qui marchent à la suite de*

„ *leurs préjugés.* „ Voilà une fiction bien ingénieuse!

*La Henriade travestie.*

L'Auteur assez plaisant de cette Pasquinade, dit dans son Avant-propos: „ J'ose me flatter que Mr. de „ *Voltaire* ne me sçaura pas mauvais „ gré d'avoir mis son Poëme en Vers „ burlesque. Ce n'est pas faire inju- „ re au premier Poëte françois que „ de le traiter comme on a fait le „ Prince des Poëtes latins. „

Sans doute ce n'est pas faire plus injure à l'un qu'à l'autre, mais c'est la faire à tous les deux; & j'ai peine à croire que *Virgile* eût sû gré aux Scarrons de son tems, s'il avoit vû ses beaux Vers déshonorés par le langage des Halles.

*Lettres du Comte de Cataneo.*

Ces Lettres au nombre de ſept roulent ſur l'Hiſtoire, ſur la Métaphyſique, la Phyſique, la Morale, la Religion & la Poëſie. L'Auteur qui aime à plaiſanter, commence par des complimens fades & finit par des Critiques dures. Il fait l'éloge de *Brutus*, mais ſoutient que le *Suicide* n'eſt bon que *pour les Peuples qui ſe divertiſſoient par les gladiateurs, & qui vont voir de gaîté de cœur un joli pendement*; d'ailleurs il eſt fort content de *la Mariamne, de la Mérope & de la Zaïre.*

*Lettres ſur quelques Ouvrages de Mr. de Voltaire avec cette Epigraphe.*

*Nolite legère admirantes ſed judicantes.*

A Amſterdam in 8vo. 1769.

Le Critique manque de *tact* qualité ſi néceſſaire à quiconque ſe dévoue

au dangereux métier de fuppléer à ce que les Ecrivains ont dû dire, & de les avertir de ce qu'ils auroient dû taire. Un exemple éclaircira notre idée. Mr. de *Voltaire* devoit s'abftenir de rappeller la cruelle journée de la *St. Barthelemy* à des François qui la déteftent. „ De quel œil, dit l'Auteur, *Au-* „ *gufte* auroit-il regardé l'Eneide fi le „ Poëte y avoit fait indifcrettement le „ recit des profcriptions qui s'étoient „ paffées pendant fa jeuneffe. „ Un Littérateur célèbre répondit dans le tems, „ eft-il permis d'abufer à ce „ point de la raifon & de la patience „ de fes lecteurs? „

*Octave* s'étoit fouillé du fang des Romains, & quarante ans d'un regne heureux ne pouvoient effacer la honte dont fes profcriptions couvrent encore fa mémoire *Virgile*, qui daigne être fon flatteur, fit très fage-

ment de tirer le rideau ſur les horreur du *Triumvirat.*

Mais que pouvoit avoir de commun *Charles IX*, avec *Louis XV?* Le premier ordonna le maſſacre de la *Saint-Barthélemy*, & condamna cent mille François à la mort; l'autre s'eſt illuſtré par ſa clémence, & n'a pas fait périr un ſeul homme. On ne prononce qu'avec horreur le nom de *Charles IX.* & *Louis XV.* a mérité le nom de bien-aimé: ſon regne eſt la plus belle leçon d'humanité qu'un Souverain ait pû donner au monde.

*Lettres de Monſieur Clement à Monſieur de Voltaire.*

Mr. *Clement* a oublié de faire imprimer à la tête de ces volumineuſes Lettres, celle qu'il adreſſa à Mr. de *Voltaire* en 1768. Quant aux Vers

qui l'accompagnoient, il a fort bien fait de les supprimer.

„ C'est vous, Monsieur, qui avez „ vû finir les beaux jours de notre „ Littérature & qui nous en avez si „ longtems consolés; & vous avez la „ douleur de ne laisser après vous au- „ cun espoir de nous consoler de vo- „ tre absence. Pardonnez, Monsieur, „ cette complainte à un triste partisan „ du vieux goût, & à un admirateur „ de vos ouvrages. Il n'est point pos- „ sible que je m'accoutume jamais à „ trouver beau ce qui ne le sera ja- „ mais, qu'à condition que *Molière*, „ *Racine*, *Boileau* & vous, serés déte- „ stables. Mais je viens enfin au prin- „ cipal objet de ma Lettre, qui est de „ vous remercier de la connoissance „ que vous m'avez procurée de Mr. „ de la *Harpe*. Je n'ai qu'à me louer „ de sa politesse & de ses conseils, &

„ furtout de la vénération qu'il témoi-
„ gne pour vous. Il jure par votre nom;
„ comme *Philoctéte* juroit par *Hercu-
„ le*; & je ne doute point qu'il ne rem-
„ pliffe glorieufement le rôle de *Phi-
„ loctéte*. Il feroit certainement bien
„ en état de s'oppofer au torrent, &
„ de combattre les monftres de notre
„ Littérature. Mais le mal eft trop in-
„ vétéré; fon exemple vient trop tard,
„ & il ne fera que fe fauver du nauf-
„ frage général.

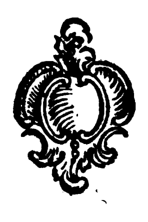
„ Je n'ai pas trouvé les efprits fort
„ prévenus en faveur de ma *Médée*,
„ &c.

La neuvième Lettre eft deftinée à prouver „ que le ftile du Poëme de „ la *Henriade* en général eft d'une élé-
„ gance pure & coulante, qu'elle eft
„ même quelquefois exquife & pref-
„ que parfaite. „ Il y a des perfon-

nes qui ne trouvent nulle contradiction dans cette maniere de penser.

Il lui reproche ensuite d'avoir emprunté toutes les expreſſions nobles qui embéliſſent ſa Poëſie, & il le peint comme „ un Ecrivain qui n'a „ preſque pas un trait remarquable „ qu'il n'ait emprunté, qui eſt foible „ & commun dans tout ce qui lui ap„ partient; qui n'a rien trouvé de vrai„ ment beau que ce qu'il a pris. „

Notre étonnement eſt toûjours qu'un homme d'eſprit ait le courage d'imprimer de ſemblables aſſertions.



# ESSAI SUR LE JUGEMENT
## QU'ON PEUT PORTER
## DE
## MONSIEUR DE VOLTAIRE

Suivi de Notes hiſtoriques & Anecdotes.

* * * * * *

*Lettre à Mr. ***, avec cette Epigraphe;*

*Une brochure de trente-ſix pages.*

* * * * *

L'Auteur après avoir promis de l'impartialité, prononce ſur les talens & ſur le perſonnel de Mr. de *Voltaire*. „ Superficiel dans l'Hiſtoire, il ne parut la traiter que pour fronder les „ Ecrivains qui l'avoient précédé, & „ pour renverſer les opinions & les „ principes reçus ſans donner à ſes „ lecteurs d'autre guide & d'autre ap„ pui que ſon autorité dans les Let-

„ tres. „ Nous oppoſerons d'abord à l'anonime, l'autorité de *Robertſon* & celle de Mr. *Paliſſot*. Nous obſerverons enſuite qu'il falloit pour arriver à la vérite, *renverſer les opinions & les principes reçus:* pour détruire certaines erreurs, il n'eſt pas néceſſaire de leur oppoſer des témoignages contraires. Avec de la raiſon & de la dialectique on peut démontrer qu'une choſe n'a pas été, parcequ'elle n'a pas pû être.

„ *Voltaire* lui-même, s'avouoit ſi „ peu attaché à la fidélité de l'Hiſtoi„ re, que vers 1766, il écrivoit à une „ femme de ſes amies, qu'il abandon„ noit aux Bénédictins la Critique & „ les recherches dont le monde ſavant „ fait une loi à l'Hiſtorien; que, pour „ lui, il lui ſuffiſoit d'intéreſſer & de „ charmer ſon lecteur. „ Il mépriſoit ſi peu l'érudition qu'il s'étoit fait un

art d'en tirer parti. Mais au lieu de pâlir ſur d'anciens ouvrages, il s'en repoſoit ſur les ſavans hommes qui veulent bien conſacrer leurs loiſirs à ces ingrates occupations.

*Richardſon* pere diſoit „ je peux avancer que j'ai le Latin, le Grec à ma diſpoſition parceque j'ai une partie de moi-même qui les poſſéde, & à qui j'ai recours quand il me plaît, comme j'ai recours à ma main pour écrire, ou pour peindre; à mes yeux pour voir; à mes pieds pour marcher. Cette partie de moi-même, c'eſt mon fils. J'ai en lui mon érudition. Nous faiſons deux un ſeul & même homme, & peut-être plus qu'un homme. Ainſi composé de deux & en état de produire ce que ne produiroit pas tel autre qui ne feroit que lui-même. „

Mr. de *Voltaire* faifoit de *Dom Calmet* & de quelques autres Commentateurs, ce que *Richardfon* faifoit de fon fils.

„ On a contefté à Mr. de *Voltaire*
„ le caractere de génie; on s'eft fon-
„ dé fur ce qu'il n'eft aucun de fes ou-
„ vrages qui n'offre des réminifcen-
„ ces du nombre prodigieux de fes
„ lectures; & fes ennemis ont fû le
„ rapprocher avec art comme avec
„ fuccès des compofitions dont il a
„ profité. L'année littéraire eft les
„ Critiques de *Clement*, font pleines
„ de ces imputations. Cependant, fi
„ le génie confifte dans une imagina-
„ tion vive & abondante, & dans
„ une forte fenfibilité de l'ame, fi l'i-
„ magination offre les germes, & fi
„ l'ame fenfible les échauffe & les fé-
„ conde, il eft difficile de refufer en-
„ tierement ce mérite à *Voltaire*.

„ Beaucoup de ſes Tragédies atteſte-
„ ront une ame ſenſible. Mais parce-
„ que ſon imagination, qui ſe montre
„ riche & fertile dans le petit genre,
„ manque quelque fois d'invention
„ dans les grands ſujets ; à la rigueur,
„ ſes Critiques peuvent lui conteſter
„ le caractere de génie. „

Il n'y a point encore de définition du génie univerſellement reçue. En attendant qu'elle exiſte, nous nous en tenons à ce que les hommes entendent ordinairement par ce mot. C'eſt-à-dire l'heureuſe facilité de ſe frayer, une route nouvelle dans une carriere déja battue. Or. Mr. de *Voltaire* a fait ſes preuves en ce genre par cinq ou ſix Tragédies, un Poëme héroï-comique, mais de plus il a poſſédé l'art de dire d'une façon neuve ce que les autres avoient dit avant lui. Des hommes dont l'opinion eſt

d'un grand poids, ont prétendu qu'il n'y avoit qu'un homme de génie qui pût opérer une revolution dans quel genre que ce ſoit; or on ne peut pas conteſter à Mr. de *Voltaire* d'avoir opéré la revolution la plus marquée qui ſoit dans les faſtes de l'eſprit humain.

L'Auteur anonime ajoute à ces diſcuſſions littéraires un examen des principes, des mœurs, des ſentimens particuliers de Mr. de *Voltaire*. Nous ne connoiſſons point l'anonime, mais nous oſons lui demander, comment on oſe ſe permettre ces recherches ſcandaleuſes & ſatyriques. Quelle confiance eſpére-t-il que les gens honnêtes accorderont à un Ecrivain, qui violant le reſpect dû au tombeau, vient à l'appui d'une conjecture imprudente, attaquer la probité d'un homme qui n'eſt plus, & faire rougir

ſes mânes? Juſqu'à quand les gens de Lettres feront-ils ſervir leurs talens à la deſtruction de la paix? Qu'on attaque les frivoles productions de l'eſprit, & que l'inutile talent de rimer des mots, ou de cadencer des phraſes harmonieuſes, trouve indifféremment des admirateurs ou des Critiques: que nous importe? Mais s'ériger en juge des conſciences, ſuppoſer des motifs malhonnêtes à des actions généreuſes & métamorphoſer par un art diabolique les foibleſſes d'un eſprit ombrageux en vices du cœur; exagérer les torts de la vanité qui ſe permet des ſyſtêmes, reſſuſciter les imprudences du jeune âge, & les accidens qui les puniſſent, recueillir avec une malice reflêchie tout ce qui peut ſouiller la mémoire d'un homme, c'eſt occuper honteuſement ſes loiſirs, & ſe préparer l'indigna-

tion de ceux même qui étrangers à ces jeux barbares, prennent le parti injuste, mais excusable de mépriser tout ce qui tient à la Littérature.

Ce Libelle a été proscrit par les loix, & c'est leur rendre hommage, que de s'élever contre lui.

*Reflexions impartiales sur Mr. de Voltaire, pour servir de supplément à ce qu'ont dit jusqu'à présent ses Panégyristes & ses Censeurs.*

Le reproche le plus important que cette brochure fait à Mr. de *Voltaire*, roule sur les expressions indécentes qu'il a mêlées dans ses défenses. Il faut être juste, le zéle le plus ardent peut-être même la prévention la plus aveugle sont réduits au silence. Attaqué lui-même de toutes parts, poursuivi par des Libelles calomnieux; il avoit contracté à la fin l'usage de certaines

taines expreſſions qui n'auroient jamais dû ſouiller ſes Ecrits; alors il voyoit peu de monde. Les charmes de la Société n'adouciſſoient plus les fureurs d'un amour-propre révolté, & dans ces accès fréquens & paſſagers, il oublioit, que les injures donnent des partiſans à ceux qui en ſont injuſtement les victimes, & réfroidiſſent ceux d'un grand homme que les paſſions maîtriſent à leur gré.

*Lettre de Mr. de Burigny, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, à Mr. l'Abbé Mercier, ſur les démêlés de Mr. de Voltaire avec Mr. de Saint-Hyacinthe; dans laquelle on trouvera des Anecdotes littéraires & quelques Lettres de Mrs. de Voltaire & de Saint-Hyacinthe.*

„ Vous m'avez preſſé, Monſieur „ l'Abbé, avec tant d'inſtance de vous

„ apprendre ce que je ſavois des diſpu-
„ tes de Mr. de *Voltaire* & de Mr. de
„ *Saint-Hyacinthe*, que je ne peux
„ pas me diſpenſer de ſatisfaire votre
„ curioſité. „

Comment un homme de mérite comme Mr. *Mercier* preſſe-t-il un homme d'eſprit comme Mr. de *Burigny*, de lui apprendre ce qu'il ſait d'une Anecdote qu'il faudroit faire oublier? Pour qui eſt-il intéreſſant d'écrire, que deux gens de Lettres ont eu une querelle? Toute brochure doit amuſer ou inſtruire. Dans celle-ci, il n'y a rien à gagner. Mr. de *Burigny* répéte pluſieurs fois que Mr. de *Voltaire a toûjours eu pour lui les égards les plus honnêtes.* N'étoit-ce pas une raiſon de reſpecter ſes cendres, de ſupprimer un Pamphlet ſatyrique, & ſi Mr. l'Abbé *Mercier étoit ſi preſſé* d'apprendre le ſujet de cette querelle, on pouvoit le lui com-

muniquer ſans en faire part au public qui n'étoit aſſûrément pas *preſſé* de revenir ſur un fait qu'il avoit mépriſé & oublié.

Nous paſſons ſous ſilence une Bibliothéque entiere de *Critiques*, d'*Obſervations*, de *Satyres*, de *Lettres*, de *Libelles* &c. &c. Quelques-uns ont eu pour Auteurs des gens de beaucoup d'eſprit. Soit que la méchanceté faſſe écrire ce qu'on ne penſe pas on trouve des aſſertions ſi folles, ſi ridicules qu'à peine on en croit à ſes yeux. Un homme bien connu dans la République des Lettres a eu la hardieſſe d'imprimer: „ Vous devez votre *Henriade* „ à *Lucain*, à *Brèbeuf*; vos Tragé- „ dies à *Corneille*, à *Racine*, à *Cré-* „ *billon*, à Mr. le *Franc* même; vos „ Comédies à *Deſtouches* & à *la Chauſ-* „ *ſée*; vos Mélanges à *Bayle*, à *Mon-* „ *teſquieu*, à *Diderot*, à *Dargens*; vos

„ Poëſies légeres à *Chaulieu*, à *Cha-*
„ *pelle;* vos Elémens de Philoſophie
„ à *Maupertuis*, à *König;* votre Hi-
„ ſtoire générale à *Sleidan*, à *Puffen-*
„ *dorf;* votre Siécle de *Louis XIV.*
„ à *Reboulet*, à la *Martiniere;* vos Sa-
„ tyres à l'*Aretin*, à *Gacon*, & qui le
„ croiroit? Au Gazettier Eccléſiaſti-
„ que. Votre méchanceté même n'eſt
„ pas originale. „

A tant d'adverſaires nous nous contenterons d'oppoſer cette Lettre du plus grand des Rois au premier des Philoſophes.

„ Quelle perte irréparable pour les
„ Lettres, & que de ſiécles s'écoule-
„ ront peut-être ſans produire un tel
„ génie! S'il fût retourné à *Ferney*,
„ peut-être ſeroit-il encore! . . . Il
„ vivra à jamais, il eſt vrai, par ſon
„ génie & par ſes ouvrages; mais j'au-
„ rois déſiré qu'il eût pû être encore

„ longtems le témoin de ſa gloire . . .
„ Il a du moins jouï de la conſolation
„ de recevoir avant ſa mort les hom-
„ mages de ſes compatriotes . . . L'A-
„ cadémie de *Berlin* & moi, nous
„ nous propoſons de payer au grand
„ homme qui vient de mourir, le ju-
„ ſte tribut qui eſt dû à ſes cendres.
„ Les Germains mettront tous leurs
„ ſoins à rendre à ce beau génie la ju-
„ ſtice que la France lui devoit à tant
„ de titres; ils ne ſeront contens d'eux
„ mêmes, que lorſqu'ils auront peint
„ avec énergie à l'Europe entiere, &
„ à la France en particulier, la perte
„ irréparable qu'elle vient de faire.

„ Il n'y a plus, comme autrefois,
„ d'amateurs des Beaux-Arts & des
„ Sciences. Si ces Arts ſe perdent,
„ comme je le prévois, à quoi l'attri-
„ buer qu'au peu de cas qu'on en fait?
„ Pour moi, je les aimerai juſqu'à mon

„ dernier ſoupir. Je ne trouve de con-
„ ſolation pour ſupporter le fardeau
„ de la vie, qu'avec les muſes ; & je
„ vous aſſûre que ſi j'avois été maître
„ de mon deſtin, ni l'orgueil du trône,
„ ni le commandement des Armées,
„ ni le frivole goût des diſſipations ne
„ l'auroient emporté ſur elles. „



# ADDITIONS
## ET
# CORRECTIONS.

✲✲✲✲✲✲

## *Tome Premier.*

**Page** 20. „ Les Tragédies donnoient rarement „ aux hommes aſſemblés ces grandes le- „ çons d'humanité, de tolérance, de Phi- „ loſophie, & malgré l'exemple même de „ *Racine*. Il faut lire:

L'exemple même de *Racine* n'avoit pas encore apris à ſoigner le ſtile, les convenances, & tout ce qui appartient aux bonnes mœurs.

**Page** 24. „ *D'Avrigny* celui des François peut- „ être, qui a le plus approché de *Tacite*, „ étoient les modeles ſur lesquels devoit „ ſe former l'Hiſtorien du Siécle de Louis „ XIV. „

Un homme d'eſprit a trouvé que le P. *d'Avrigni* ne méritoit pas cet éloge parcequ'il n'avoit pas les vues politiques qui diſtinguent l'Hiſtorien auquel il eſt comparé, & qu'il a une maniere froide & monotone. Ainſi il faut lire: „ *D'Avrigny* qui a de lexactitude dans les dattes, & de la „ préciſion dans le ſtile, étoient &c.

Page 27. „ Il composa une Ode sur la con-
„ struction du Chœur de l'Eglise de No-
„ tre Dame,„ ajoutés: que *Louis XIV.* fit con-
struire pour accomplir le vœu de *Louis XIII.*

Page 33. „ Ses ennemis rappellerent tout ce
„ qu'il avoit hazardé dans ce genre & le
„ firent exiler pour quelque tems. On ne
„ sait pas exactement la cause de cette
„ premiere disgrace. „

Mr. de *Voltaire* a dit plusieurs fois à Mr. *Dupont* Avocat au Conseil souverain de *Colmar* que la cause de sa détention fut le soupçon d'avoir fait les *Philippiques* que le Regent lui imputa, & quelques plaisanteries sur l'espéce des amours de ce Prince. Il lui pardonna ces imprudences & lui fit donner une gratification de cinquante Louis, pour le consoler de cette punition.

Page 42. „ Selon les Mémoires du tems il dût
„ sa liberté à la Tragédie d'*Oedipe*. „

On m'a assûré depuis l'impression du premier Volume de cette Histoire, qu'il étoit sorti de la Bastille avant la premiere représentation de cette piéce, mais on ne m'a fourni aucune preuve capable de détruire l'authenticité de mes Mémoires.

Page 106. „ Il passoit l'yver à *Paris*, & l'Eté
„ chez Madame la Présidente de *Bernie-*
„ *res*, se rendant quelquefois cependant
„ aux invitations de Messieurs de *Genon-*

„ *ville* & de *Maisons* ses amis intimes. „ Supprimés les trois dernieres lignes.

Mr. de *Genonville* étoit mort dès l'année 1719 & Mr. de *Maisons* mourut au mois de Septembre de 1731.

Page 108. „ L'Abbé *des Fontaines* peut être le „ meilleur des Critiques après *Bayle*. „

On m'a fait appercevoir que ce jugement étoit peu reflêchi, que l'Abbé *des Fontaines* étoit partial, lourd, monotone, & n'avoit nulle finesse dans le tact.

Page 174. „ Un homme d'esprit a dit que si „ *Mahomet* eût paru du tems de la Ligue, „ cette piéce eût sauvée la vie à *Henri* „ *III.* & à *Henri IV.* „ Ajoutés

qu'un homme de plus d'esprit encore, dit en lisant ce passage „ La Tragédie de *Mahomet* avoit paru en 1755. & cependant il s'est trouvé un *Damiens*.

Page 184. „ La disgrace passagere que lui va„ lut cette production fut causée par ces „ Vers. „ Ajoutés

que les plaisanteries sur *Adam* y entrerent aussi pour quelque chose.

Page 199. „ Quelque détour que vous preniez „ lui disoit un des plus célèbres Connois„ seurs „ il faut ajouter

que ce célèbre Connoisseur est le Roi de Prusse.

Page 210. „ Quand *Emile* parut, le Roi laissa „ percer un peu d'indulgence pour les „ principes du *Vicaire Savoyard*. Les Jé-

„ ſuites ardens, allarmés déja de ce pen-
„ chant à la tolérance, s'empreſſerent de
„ le détruire, & amenerent le Roi à op-
„ poſer au *Philoſophe Génevois* le *Philoſo-*
„ *phe Chrétien.* Avant de permettre la di-
„ ſtribution de cet ouvrage, il en adreſſa
„ un exemplaire à une Princeſſe reſpecta-
„ ble par ſa piété, ſans lui en nommer
„ l'Auteur. Elle répondit que le ſtile en
„ étoit très agréable, mais qu'aux har-
„ dieſſes ſeules dont il étoit rempli, elle
„ eût aiſément reconnu &c. „

Il faut placer en 1756 ce que nous ſuppoſons être arrivé en 1749. Encore cette Anecdote eſt-elle fort ſuſpecte. Il en eſt de même de cette réponſe *Puiſqu'il eſt Roi il eſt bien le maître d'attendre*, elle étoit connue longtems avant; & ne devoit pas être placée dans cette Hiſtoire.

Page 230. „ Mr. *Touſſaints* qui eut de la dis-
„ grace & de la faveur. „ Otés

Mr. *Touſſaints* qui ne vint en Pruſſe que dix ans après.

Page 273. „ Il fût convenu que Mr. de *Vol-*
„ *taire* reviendroit en Pruſſe. „ Dites

à *Potsdam*, car *Berlin* & *Potsdam* ſont dans le Brandebourg & non en Pruſſe.

## *Tome Second.*

Page 38. „ A peu près dans le même tems on „ uſa de rigueur contre *Emile* & le *Contrat ſocial.* Il y eut même une eſpéce „ de Decret de Priſe de Corps mal-adroi- „ tement accordé contre *Rouſſeau.* „

C'étoit un véritable Decret & non une *eſpéce.*

Page 8. „ *Piron* en ſortant de la piéce qui a „ donné lieu à ces reflexions, crut l'avoir „ anéantie par un mauvais Calambour *o* „ *l'Impie!* Il avoit reçemment fait inſérer „ dans le *Mercure* une paraphraſe du *de* „ *profundis*, eſpéce d'amende honorable au „ public, que la vanité conſeille quelquefois „ pour reveiller ſon attention laſſée. Monſieur de *Voltaire* ſe permit à cette occaſion une petite gayté. „ Cette jolie Epigramme n'eſt point de Mr. de *Voltaire*, elle eſt de Mr. *Marmontel.*

Page 66. „ Réduite à trois en 1777 „ Ajoutés Cette Comédie réduite à trois Actes.

Page 257. „ Le malade ſe retourna & répondit „ je crois . . . qu'il faut laiſſer mourir „ les gens en paix. „ Ajoutés: Il eſt poſſible que cette réponſe ſoit ſuppoſée.

Page 283. „ Nous n'avons pas fait une obſer- „ vation importante, c'eſt que Mr. de *Vol-* „ *taire* n'a jamais commencé une querel- „ le littéraire ni rendu Epigramme pour „ Epigramme.

Cette obfervation n'eft pas *importante* mais elle eft fauffe quant à la feconde partie. Mr. de *Voltaire* a rendu & même avec ufure Epigramme pour Epigramme.

## *Errata du Tome Second:*

Page 62. De quelques côtés qu'il jetta *lifès* qu'il jettât.

—— id. La nature lui donna: *otès* les deux points.

—— 97. Tous les arrangemens étoient pris dans le même tems. Il écrivoit: *lifes* tous les arrangemens étoient pris. Dans le même tems il écrivoit au Roi de Pruffe.

—— 106. Après avoir affiftées *lifès* après avoir affifté,

—— 153. Les amours-propres innocens *lifès* les amours-propres crédules.

—— 165. Sauveur d'un peuple libre & Roi d'un Peuple grave, *lifès* brave.

—— 187. Et Mr. de *Voltaire* n'avoit jamais *ôtès* l'et.

—— 222. De maxime de Madame *lifès* maxime de *Madaure*.

—— 237. Et de marquer fes odieufes traces *lifès* & de mafquer fes odieufes traces.

Page 248. „L'Académie françoife lui témoigna „fon empreffement il apprit au „monde„ *lifés* l'Académie françoife lui témoigna fon émpreffement. Il apprit.

—— 252. Et voulés-vous donc me faire mourir à force de gloire *retranchés* à force de gloire.

—— 256. Sa vie tranquille, *lifés* la vie tranquille.

—— 282. Des faillies pures *lifés* promptes.

—— 292. Mais on fe promettoit *lifés* permettoit.

—— 293. Des injures ont été répétés *lifés* répétées.

—— 295. Leur reconnoiffance & leur efprit eft très inutile, *lifés* font très inutiles.

—— 298. Telle font la Chimie, la Science économique des hommes célèbres *lifés* telle font la Chimie, la Science économique. Des hommes célèbres.

—— 299. Prefque tous les ouvrages de Mr. de *Voltaire* *lifés* prefque tous fes ouvrages,

—— id. En excepter l'Hiftoire *lifés* exceptés en l'Hiftoire.

—— 300. L'ennui de l'homme, *lifés* l'ennui des hommes.

—— 301. Voilà pourquoi les ouvrages *lifés* voilà pourquoi ces ouvrages.

—— 352. Les belles idées fe foient preffé *lifes* fe font preffées,

## *Tome Troisieme.*

*Refl. prélim.* Page 14. „ Qu'eſt-ce aujourd'hui
„ que la Littérature ? des compilations
„ volumineuſes, preſque toutes inutiles
„ par la confuſion que produiſent néceſ-
„ ſairement la multiplicité & la variété
„ des ſujets. „

Page 20. „ Il compare la *Henriade* & le *Lu-*
„ *trin;* idée bizarre, & qui ne ſe réaliſe
„ jamais. „ Liſés:

Idée bizarre dont le développement
ne conduit jamais l'Auteur à ſon but.

Page 48. „ Ses contemporains exigeront une
„ Fable neuve, des Epiſodes qui naiſſent
„ du ſujet & varient ſa marche ſans la
„ ſuſpendre. „

Page 128. „ Qui couronne de fleurs la vieil-
„ leſſe d'*Achille.* Liſés:

*Eſchile.*

Page 162. „ Ce même Prince ouvre le troiſiè-
„ me Acte par un long monologue. *Elec-*
„ *tre* avoit demandé à le voir; il ſe re-
„ veille un moment pour penſer à ce qu'il
„ lui dira. „ Liſés

il ſe recueille.

Page 174. „ Quelques vagues projets dont l'im-
„ pudent *Caton*
„ Nourrit depuis longtems la peur de *Ciceron.* „

Liſés: imprudent.

# TABLE DES MATIERES DU TOME IV.